JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

EX LIBRIS J.R.P.

VOYAGE

DE DÉCOUVERTES,

A L'OCÉAN PACIFIQUE

DU NORD,

ET AUTOUR DU MONDE.

TOME I.

Se vend, A PARIS,

Chez LE PETIT jeune et GÉRARD, libraires, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 44; et au palais du Tribunat, galerie de bois, n.° 223.

RPJC

VOYAGE

DE DÉCOUVERTES,

A L'OCÉAN PACIFIQUE

DU NORD,

ET AUTOUR DU MONDE,

Entrepris par ordre de sa MAJESTÉ BRITANNIQUE;

Exécuté, pendant les années 1790, 1791, 1792, 1793, 1794 et 1795, par le capitaine GEORGE VANCOUVER;

Traduit de l'anglais par P. F. HENRY;

Et accompagné d'un ATLAS composé de diverses planches et de cartes géographiques.

TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN X.

RPJCB

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

Le capitaine Vancouver a reconnu et relevé, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, trente-deux degrés de la *Côte nord-ouest* de l'*Amérique*, côte si divisée, si hachée par les eaux, que le reste du monde connu n'en présente aucune qui le soit au même point. Ce navigateur a, de plus, prolongé et décrit une grande partie de la *Côte sud-ouest* de la *Nouvelle-Hollande*, découvert plusieurs îles dans l'océan Pacifique, et complété la reconnaissance des *Iles Sandwich*. Description exacte et précise des pays qu'il a visités, remarques sur le sol, sur les productions, sur les habitants, soit aborigènes, soit colons,

sur les établissements formés par ceux-ci, et notamment sur le commerce des Espagnols et des Russes, rien, dans cette expédition de près de cinq années, n'a échappé à sa vigilance et à son attention.

Mais nous avons moins à prouver l'importance de sa relation, dont le gouvernement a déja fait publier une traduction, de laquelle nous nous plaisons à reconnaître le mérite, qu'à expliquer pourquoi celle que nous offrons au public est moins volumineuse que la première. Le journal du capitaine Vancouver contient une foule de détails nautiques, dont on peut regarder l'ensemble comme formant un recueil d'instructions pour les navigateurs qui le suivront dans les parages qu'il a traversés, mais qui n'en sont pas moins fastidieux qu'inutiles, pour la majeure partie des

lecteurs. Nous avons supprimé ceux de ces détails qui n'ont occasionné aucune observation, aucun événement quelconque; mais nous avons conservé soigneusement, et sans exception, tout ce qui peut intéresser l'homme d'état, l'observateur, le géographe, le naturaliste et le négociant. Il paraît qu'il ne s'est présenté sur la côte aucun Indien, aucune créature humaine, qu'aucun oiseau n'a voltigé autour des vaisseaux, que ceux-ci ne se sont trouvés sous aucune latitude, à aucune distance d'Angleterre, qu'il n'en ait été fait mention dans la relation originale; et nous pouvons affirmer que, dans la traduction, nous avons poussé l'exactitude au même point. Nous n'avons point oublié que ce voyage doit se placer auprès de ceux du capitaine Cook, dont il est la suite nécessaire, puisque

le capitaine Vancouver a visité les mêmes contrées que cet illustre navigateur (1), et qu'il en a souvent confirmé ou rectifié les observations.

Aucune des planches représentant des vues n'a été retranchée de l'Atlas. Les cartes ont été réduites, mais avec un tel soin, un tel art, que toutes les parties en sont aussi complètes, aussi distinctes, que toutes les lettres en sont

(1) On lira sans doute avec intérêt tout ce qui s'est passé à *Taïti* et aux autres *Iles-de-la-Société*, ainsi qu'aux *îles Sandwich*, depuis le troisième voyage du capitaine Cook. Nous croyons devoir annoncer ici que, pour l'exactitude et la facilité de la prononciation, nous avons changé les diphthongues anglaises *ee*, *oo*, en *i*, en *y*, et en *ou*. Nous avons presque toujours aussi, et par la même raison, soit dans les noms propres des habitants des îles de la mer du Sud, et des Indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique, soit dans les dénominations nouvelles des lieux, rendu en français la voyelle *u* par *ou*. Mais nous avons conservé, tels qu'ils sont dans l'original, plusieurs noms qui nous ont paru consacrés.

aussi lisibles que sur celles de l'Atlas in-fol., qui accompagne l'édition in-4.°, publiée par ordre du gouvernement. Rien n'en a été supprimé, pas même un rocher, une dénomination; et elles font le plus grand honneur aux talents et à la délicatesse du burin du graveur, du citoyen *Tardieu* l'aîné, artiste avantageusement connu par de nombreux ouvrages du même genre.

Le capitaine Vancouver n'a pas joui de la récompense la plus flatteuse de ses longs et pénibles travaux. La mort l'a frappé presque à l'instant où il allait publier la relation de son voyage (1);

(1) Pendant l'automne de l'année 1771, le feu capitaine Vancouver fut désigné par le capitaine Cook, pour l'accompagner, en qualité d'officier, sur la *Résolution*, dans son second Voyage autour du Monde; et, à son retour, il se chargea de faire équiper et armer la *Découverte*, l'un des deux vaisseaux avec lesquels le capitaine Cook fit son troisième et dernier voyage. Le 9 décembre 1780, il

mais M. John Vancouver, son frère, qui a été l'éditeur de cet ouvrage, nous apprend qu'à ce moment fatal, le capi-

fut fait lieutenant du sloup *Martin*, dont il conserva le commandement jusqu'à l'époque où il passa sur le *Fame*, l'un des vaisseaux de la flotte du lord Rodney, dans les Indes occidentales, où il demeura jusqu'au milieu de l'année 1783. Nommé commandant de l'*Europa*, en 1784, il se rendit aussitôt sur ce navire à la Jamaïque, d'où il ne revint qu'au mois de septembre 1789. Le 1.er janvier 1790, on lui confia le commandement de la *Découverte*, et, bientôt après, celui du *Courageux*, qu'il garda jusqu'au mois de décembre 1790, qu'il fut fait *master* (*) *and commander* de la *Découverte*. Au mois d'août 1794, il fut, sans aucune sollicitation, élevé au grade de capitaine de vaisseau, dont, à compter de cette époque, il toucha le traitement, à la fin de son dernier voyage, c'est-à-dire, au mois de novembre 1795. Depuis son retour en Angleterre, il s'occupa constamment à préparer la publication de son journal; et son travail ne fut interrompu que quelques semaines avant sa mort, arrivée au mois de mai 1798 *(Note de l'éditeur anglais)*.

(*) Le *master and commander* est un officier dont le grade est au dessus de celui d'un lieutenant, et au dessous de celui d'un capitaine, et auquel on confie le commandement d'une corvette, d'une flûte, et, en général, d'un bâtiment au dessous de 20 canons (*Vocabulaire* des termes de marine, anglais et français, par le C. *Lescallier*).

taine en avait dirigé l'impression, à peu près jusqu'à la fin du X.e chapitre (1) du livre cinquième, et qu'il en avait revu le manuscrit jusqu'au tiers du V.e chapitre (2) du sixième et dernier livre. Les notes qu'il avait faites sur son voyage, depuis le port de Valparaiso jusqu'à S. Yago, capitale du Chili, s'étant malheureusement perdues, le reste de la narration est due aux notes et aux observations du capitaine Puget. M. John Vancouver déclare, en outre, qu'en rédigeant cette faible partie de

(1) C'est-à-dire, jusqu'à la page 288 du III.e volume de l'édition anglaise, in-4.°, ce qui se rapporte aux pages 232 et 233 du V.e et dernier volume de notre traduction.

(2) C'est-à-dire, jusqu'à la page 408 du III.e volume de la même édition, ce qui se rapporte aux pages 367 et 368 du V.e et dernier volume de notre traduction.

La cherté et le format de l'édition in-4.° ont engagé M. John Vancouver à en publier une in-8.° Nous espérons qu'à cet égard on nous saura gré de l'avoir imité.

la relation, qui comprend ce qui s'est passé depuis le départ de Valparaiso jusqu'à l'arrivée de la *Découverte* en Angleterre, il n'a rien inséré qui ne soit trouvé dans les notes de l'auteur.

INTRODUCTION.

Lorsque l'on examine les rapides progrès des sciences, et la propagation générale des lumières, depuis le commencement du dix-huitième siécle, on remarque, pour ainsi dire forcément, mais avec admiration, cet esprit de découverte, si actif, qui a fait reconnaître les régions les plus éloignées, établi des communications amicales avec leurs habitants, et introduit parmi les hommes les plus voisins de l'état de nature, différents objets, propres, soit à soulager leurs besoins, soit à augmenter leurs ressources. Un commerce d'échange, fondé sur la solide base d'un bénéfice réciproque, en a été le résultat; et le produit des travaux du monde civilisé s'est ouvert de nouveaux débouchés. La balance de ce commerce n'a pas été totalement contraire aux intérêts des naturels des contrées nouvellement découvertes. Tandis que quelques-uns ont, pour du fer, du cuivre, des instruments utiles, ou des ornements, livré en abondance des vivres, et les rafraîchissements les plus salutaires, l'industrie des au-

tres s'est attachée avec ardeur à procurer des fourrures et différents articles de commerce, recherchés avec empressement par les négociants de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique septentrionale, qui les visitent.

Les grandes puissances maritimes de l'Europe, excitées par le desir, non-seulement d'augmenter les connaissances humaines, mais aussi de les multiplier, ont, dans les seizième et dix-septième siécles, poussé leurs recherches aussi loin que le leur permirent leurs imparfaites notions de la géographie de la terre. La Grande-Bretagne a fait aussi quelques efforts vers la fin de l'un et de l'autre de ces siécles; mais ce ne fut qu'en l'année 1764 que, mettant à profit l'expérience acquise par toutes les entreprises antérieures à cette époque, elle a commencé de former ce vaste accroissement de connaissances géographiques, que la persévérance de ses navigateurs lui a fait compléter.

Par l'introduction de l'étude de l'astronomie nautique, dans l'éducation des jeunes marins, on peut aujourd'hui, au lieu de traverser les deux côtés d'un triangle, ainsi qu'on le pratiquait auparavant, marcher sur l'hypothénuse, ce qui abrège infiniment le circuit de la course d'un lieu vers un autre.

Il est notoire, à présent, que les officiers de marine, du talent le plus ordinaire, qui prendront la peine d'étudier les principes de cette science, pourront, dans toutes les occasions, et au moyen d'exacts et de convenables instruments, reconnaître leur position dans l'océan Atlantique, Indien et Pacifique, avec assez de précision, pour se diriger sur la ligne méridionale, ou diagonale, vers toute terre connue, et que l'on peut apercevoir à la distance de cinq à dix lieues.

Ce grand perfectionnement, qui rapproche en quelque sorte de nous les parties du globe, les plus éloignées, n'eût été néanmoins que d'une faible utilité, si l'on n'avait pas trouvé les moyens d'entretenir la santé de tous les marins engagés dans des expéditions périlleuses et lointaines, moyens, que découvrit le capitaine Cook, et qu'il mit avec tant de succès en pratique dans ses derniers voyages autour du monde. Mais la sagesse de ses règlements, de son régime et de sa discipline n'a jamais produit plus d'effet que dans le cours de l'expédition à la relation de laquelle est consacré cet ouvrage. Veiller avec une attention continuelle, non-seulement à la nourriture, à la propreté, à la circulation de l'air, distribuer de bonne heure les provi-

sions et les remèdes anti-septiques, prévenir, autant qu'il est possible, les indispositions, en empêchant les individus de s'exposer à la maligne influence du climat, ou de se livrer à des excès dans les moments de récréation, les préserver de la fatigue, et les soustraire à l'inclémence de l'air, à l'instant où la nature de leur service permet qu'ils se retirent, telles sont les précautions auxquelles on doit attribuer la conservation de la santé des gens de mer, dans les voyages de long cours. Autrefois on voyait souvent des vaisseaux revenir de contrées peu éloignées, avec perte de la moitié, ou des deux tiers de leur équipage, perte occasionnée par le scorbut, ou tout autre maladie contagieuse; et aujourd'hui des navires qui, pendant trois ou quatre ans, ont vogué sur les mers les plus lointaines, et dont les équipages, après s'être acquittés du service le plus pénible, ont été exposés à toutes les vicissitudes du climat, à la chaleur dévorante de la zone torride et au froid si rigoureux des cercles arctique et antarctique, ramènent tous leurs gens en parfaite santé, et en nombre presque égal à celui auquel ils se trouvaient à leur départ, ou du moins ceux qui ont péri, soit par accident, soit par maladie, ne forment pas un nombre supérieur

à celui que la mortalité eût probablement enlevé dans les parties les plus saines de la Grande-Bretagne, qui doit à ces améliorations le rang élevé qu'elle occupe parmi les nations. Il semble même que le suprême dispensateur de toutes choses ait réservé à Georges III de poser la clef de cette voûte immense, au dessus de laquelle passeront les sciences et les arts pour se rendre aux extrémités les plus reculées de la terre, et porter l'instruction et le bonheur à ceux des humains qu'a le moins favorisés la nature.

Les négociants de la Grande-Bretagne n'ont pas tardé à calculer les avantages de tant de découvertes. Les voyages de long cours n'inspirant plus d'effroi, on exécuta des entreprises, destinées à former de nouvelles branches de commerce entre le nord-ouest de l'Amérique et la Chine ; et la côte de cette même partie nord-ouest, qui n'avait pas été minutieusement examinée par le capitaine Cook, devint alors le point vers lequel se dirigèrent les hommes adonnés à ce genre de négoce.

Ces espèces d'aventuriers dépourvus d'instruments astronomiques et nautiques, et ne tournant guère leurs vues que vers l'objet pour lequel on les employait, n'avaient ni le

loisir, ni les moyens indispensables pour prendre quelques informations géographiques. Cependant il résulte des relations qu'ils ont publiées que, quoiqu'ils se contredisent les uns les autres sur les faits qui intéressent la géographie et le commerce, ils sont tous d'accord pour remplir les vides, qui se trouvent sur les cartes du capitaine Cook, par des îles très-étendues; et ils retracent une côte, extrêmement découpée par de nombreuses entrées, qu'ils ont presque toutes reconnues.

Les cartes de leurs voyages représentant les côtes du nord-ouest de l'Amérique, si fortement brisées par les eaux de l'océan Pacifique, donnèrent lieu à plus d'une hypothèse; et cette opinion favorite d'une communication par le nord-est entre la mer Pacifique et l'océan Atlantique, opinion, qui semblait détruite depuis le dernier voyage du capitaine Cook, reprit une nouvelle force. Il fut de nouveau question d'un archipel de Saint-Lazare, dont on appuya l'existence sur l'autorité d'un amiral espagnol, nommé de Fonte, de Fonta, ou de Fuentes, et sur celle d'un M. Nicolas Shapely, de Boston en Amérique, que l'on prétendit y être entré, après avoir fait voile à travers une mer Méditerranée, sur la côte du nord-ouest de l'Amérique, à

la distance de quelques lieues des rivages océaniques de cet archipel, où il avait rencontré l'amiral. Des détroits dans lesquels aurait navigué Jean de Fuca, étaient rappelés aussi pour soutenir cette opinion; et quoique l'existence ou l'étendue de ces découvertes fût toujours à prouver par une visite authentique des passages et des lieux, cependant l'enthousiasme de la *moderne philosophie du cabinet*, avide de se venger de la réfutation de son système erroné, ne craignit pas d'accuser le capitaine Cook de l'avoir rejeté sans examen; et le rangeant parmi les *coureurs de pelleteries*, elle osa le citer lui-même à l'appui des conjectures insensées qu'elle avait hasardées. Mais les travaux de ce navigateur forment un monument, qui atteste son zèle passionné pour les découvertes, non moins que sa grande habileté, et qui subsistera aussi longtemps que la science obtiendra les hommages des humains.

Quoique l'ardeur avec laquelle on s'est attaché, dans le siécle où nous sommes (1), à perfectionner la géographie par des découvertes, ait été couronnée par des succès ines-

(1) Il n'est pas inutile de rappeler ici que la publication du Voyage de Vancouver, date, en Angleterre, de l'année 1798.

pérés, et surtout par ceux du grand homme que nous venons de nommer, tout, cependant, n'était pas encore fait; et quoique depuis la dernière fois qu'il visita la côte nord-ouest de l'Amérique, le gouvernement n'eût projeté aucune expédition, qui dût procurer des notions plus exactes de cette intéressante et vaste contrée, sa majesté, néanmoins, avait formé le plan d'un voyage destiné à reconnaître quelques-unes des régions méridionales; et dans l'automne de l'année 1789, des ordres furent donnés pour en préparer l'exécution.

Le capitaine Henry Roberts, dont les talents avaient été éprouvés dans le second et le troisième voyage du capitaine Cook, et dont l'attention pour la partie scientifique de son état a fourni fréquemment à ce grand navigateur l'occasion d'en parler avec beaucoup de considération, fut chargé du commandement de l'expédition.

A cette époque, je revenais d'une station à la Jamaïque, sous les ordres du commodore (maintenant vice-amiral) sir Alan Gardner, qui me recommanda à lord Chatam et au conseil de l'amirauté. Je fus, en conséquence, invité à servir de second au capitaine. Charmé de me trouver dans un tel rapport avec un homme dont je considérais au plus haut de-

gré les talents, et de qui l'estime et l'amitié flattaient ma vanité, j'acceptai la proposition. Ayant accompagné tous deux le capitaine Cook dans son voyage au pôle méridional, et dans celui qu'il fit avec le capitaine Clerke sur la Découverte, je n'avais aucun doute que l'expédition à la tête de laquelle nous étions, ne fît autant de plaisir à mon ami qu'à moi.

L'ordre fut donné de chercher un vaisseau convenable. Il se trouvait dans le chantier de MM. Randall et Brent, sur les bords de la Tamise, un bâtiment sur le point d'être achevé, et qui n'exigeait que peu de changements pour le rendre propre à notre entreprise. On en fit l'acquisition, et lorsqu'il fut lancé, il reçut le nom de *la Découverte*.

Le 1.er jour de l'année 1790, le commandement en fut confié au capitaine Roberts ; quelques autres officiers furent aussi nommés ; puis le vaisseau fut conduit au chantier de Deptford, et l'on ordonna d'y procéder à son équipement avec toute la promptitude, que le permettrait la nature du service auquel il était destiné.

Les heureux efforts des sujets de la Grande-Bretagne pour obtenir une connaissance plus étendue de notre globe, avaient, depuis quelque temps, tiré de leur léthargie, les Espa-

gnols, qui s'étaient hasardés non-seulement à visiter quelques-unes des îles nouvellement reconnues entre les tropiques dans l'océan Pacifique; mais qui, en quelque sorte animés de l'esprit qui leur fit découvrir l'Amérique, avaient aussi, dans l'année 1775, étendu leurs recherches au nord, le long de la côte nord-ouest de cette partie du monde. Il paraît, toutefois, qu'ils n'ont retiré de cette entreprise, qu'une connaissance très-superficielle des côtes; et quoiqu'ils les aient trouvées extrêmement coupées par les eaux de l'océan Pacifique, on ne voit pas qu'ils aient pris aucune mesure pour s'assurer de quel degré de profondeur ces eaux pénètrent dans le continent de l'Amérique.

Ce ne fut ni défaut d'habileté, ni manque de génie pour une telle entreprise, dans le chef de l'expédition (1), qui produisit cette apparente indifférence, que l'on peut, non sans raison, attribuer à l'extrême circonspection de la cour de Madrid, qui, autant qu'il lui a été possible, a garanti ses établissements d'Amérique et des Indes, de la visite des Européens, à moins qu'ils ne fussent ses sujets et justiciables d'une cour militaire.

(1) Sen.r Quadra.

Vers la fin d'avril, *la Découverte* était à peu près en état de descendre la Tamise ; mais on apprit alors que les Espagnols avaient endommagé quelques branches du commerce de la Grande-Bretagne sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et qu'ils s'étaient emparés des vaisseaux et des factoreries des Anglais dans le *Noutka-Sound*. Il en résulta des contestations entre les cours de Londres et de Madrid, et tout annonçait qu'elles amèneraient des représailles. En conséquence, un armement fut ordonné, et l'on suspendit l'équipement de *la Découverte*, dont les officiers, les soldats, les matelots et les munitions furent réservés pour un service plus actif. Cette circonstance me fit reprendre aussi les fonctions de l'état militaire, sous le commandement de mon honorable ami, sir Alan Gardner, capitaine du *Courageux*, vaisseau sur lequel je demeurai jusqu'au 17 novembre suivant, que je fus appelé dans la capitale, pour y attendre les ordres de l'amirauté.

L'étonnante promptitude avec laquelle fut équipée une des plus belles flottes que l'Angleterre ait vues, eut probablement quelque influence sur les résolutions de la cour de Madrid, qui consentit à la restitution des prises faites par les sujets de sa majesté catholique,

et reconnut le droit égal de la Grande-Bretagne à former toutes sortes d'entreprises de commerce dans ces mers, dont la navigation semblait précédemment réservée à la couronne d'Espagne. La multiplication des pêcheries et le commerce de fourrures avec la Chine, étant considérés comme des objets d'une très-haute importance pour l'Angleterre, on jugea convenable d'envoyer à *Noutka* un officier chargé tant d'y recevoir un acte de restitution du territoire que les Espagnols avaient saisi, que d'examiner attentivement la côte, depuis le 30.e de latitude nord-nord-ouest vers la rivière de Cook, et de prendre, en outre, toutes les informations possibles, sur l'état physique et politique du pays.

Le plan de cette expédition me fut communiqué, et l'on me fit l'honneur de m'en confier l'exécution. On jugea qu'il fallait dans les conjonctures où l'on se trouvait, presser l'équipement de *la Découverte*, vaisseau que l'on avait précédemment choisi; et l'ordre fut aussi donné de hâter celui du brick armé, *le Chatam*, navire du port de 135 tonneaux, construit à Douvres. Ce brick qui devait faire aussi le voyage dont on avait abandonné le projet, fut destiné à marcher de conserve avec *la Découverte*, dans celui qu'elle allait

entreprendre, et en conséquence, il fut envoyé à Woolvich pour y subir les réparations et les changements nécessaires.

La Découverte était clouée en cuivre, et doublée en planches recouvertes de cuivre. *Le Chatam* était seulement doublé de la même manière. L'une portait 10 canons de 4 et 10 pierriers, et l'autre, 4 de 3 et 6 pierriers. La liste suivante indique le nombre des officiers et des gens de l'équipage des deux bâtiments.

Sur la DÉCOUVERTE.

Officiers.	*Nombre.*	*Noms.*
Capitaine.	1	George Vancouver.
Lieutenants.	3	Zachariah Mudge. Pierre Puget. Joseph Baker.
(1) *Master*.	1	Joseph Whidbey.
Maître d'équipage . . .	1	
Charpentier.	1	
Maître canonnier. . . .	1	
Chirurgien.	1	

(1) Le *master* des vaisseaux de guerre anglais a rang de lieutenant de vaisseau, et il exerce les fonctions attribuées au lieutenant en pied et au maître d'équipage dans la marine française. (Vocabulaire des termes de marine, etc., par le citoyen *Lescallier*).

(1) *Midshipmen*	6	
Aides du *Master*. . . .	3	
Aides du maître d'équipage.	3	
Aides du charpentier. . .	3	
Aides du maître canonnier.	2	
Aides du chirurgien. . .	2	
Aides du charpentier. .	4	
(2) Maître des armes. .	1	
Caporal.	1	
Voilier.	1	
Aide du voilier.	1	
Armurier.	1	
Cuisinier.	1	
Aide du cuisinier. . . .	1	
Secrétaire.	1	
Quartiers-maîtres. . . .	6	
Bons matelots.	38	
Sergent.	1	Troupes de marine.
Caporal.	1	
Soldats.	14	
	100	

(1) Un *midshipmen* est un cadet ou un volontaire *(Id.)*.

(2) *Master at arms.* Officier des vaisseaux de guerre anglais, qui a tout ensemble les fonctions du capitaine d'armes, et de l'officier des troupes dans la marine française *(Id.)*.

Sur le CHATAM.

Officiers.	*Nombre.*	*Noms.*
Commandant.	1	Le lieutenant W. R. Broughton.
Lieutenant.	1	Jacques Hanson.
Master.	1	Jacques Johnstone.
Maître d'équipage . . .	1	
Charpentier.	1	
Maître canonnier. . . .	1	
Chirurgien.	1	
Midshipmen	4	
Aides du *Master*. . . .	2	
Aides du maître d'équipage	2	
Aides du charpentier. .	2	
Aides du maître canonnier.	2	
Aide du chirurgien. . .	1	
Voilier.	1	
Armurier.	1	
Secrétaire.	1	
Quartiers-maîtres. . . .	4	
Bons matelots.	10	
Sergent.	1	Troupes de marine.
Soldats.	7	
	45	

J'eus lieu d'être satisfait de ces arrangements. Les second et troisième lieutenants,

ainsi que *le Master* de *la Découverte*, dont on me fit l'honneur de m'accorder la nomination, avaient servi plusieurs années, avec moi, tant dans les mers d'Europe, que dans celles des Indes occidentales. Les autres officiers étaient tous des hommes d'un mérite reconnu, remplis de talents et d'un excellent caractère, ce que prouvèrent, dans toutes les occasions, leur bonne conduite et leur zèle.

Lors du premier équipement de *la Découverte*, nous nous étions chargés, le capitaine Roberts et moi, de faire toutes les observations astronomiques et nautiques qu'exigeraient les circonstances. Dans le nouvel arrangement, cette tâche ne fut imposée qu'à moi : mais j'espérai, qu'avec le secours de M. Whidbey, je pourrais m'en acquitter; et le bureau de la marine me fournit tous les instruments que je jugeai nécessaires.

Je fus charmé de voir que parmi les officiers et les jeunes gens du tillac, il y en avait quelques-uns, qui, avec un peu d'étude, seraient en état de dresser des cartes, de lever des plans, de dessiner des paysages, et de tracer exactement la figure des promontoires, des côtes et des contrées que nous pourrions découvrir.

Nous n'avions pas autant d'avantages quant

à

à la botanique. Mais comme les expéditions de la nature de la nôtre fournissent l'occasion d'étendre le domaine de cette science, M. Archibald Menzies, qui avait déja parcouru l'océan Pacifique sur un des navires employés au commerce des fourrures, fut désigné pour faire les recherches de cette sorte. Il avait assez donné de preuves de ses talents pour justifier le choix que l'on fit de lui; et afin de conserver les plantes nouvelles ou peu communes, qu'il jugerait dignes d'être transplantées dans le jardin de *Kew*, on construisit une serre sur le gaillard d'arrière.

L'amirauté, attentive à nous procurer tout ce qui pourrait nous être agréable, ordonna de pourvoir *la Découverte* et *le Chatam*, de ce que l'on regarderait comme de quelque utilité dans le long et pénible service que nous devions remplir. On eut également soin de nous donner des munitions de la meilleure qualité. Nous eûmes un bel assortiment de seines et de différents objets propres à la pêche. Tous nos vivres se trouvèrent excellents. On y ajouta une grande quantité de sourkrout, des tablettes de bouillon, du gruau de froment (*wheat*), au lieu de gruau d'avoine pour le déjeûner, de l'essence de drêche et de spruce, de la drêche même, du

houblon, de la levure de bière, de la fleur de farine, et de la graine de moutarde. Dans notre pharmacie, qui était aussi très-bien assortie, on avait placé la quantité de *poudres de James*, d'élixir vitriolique, de rob de limons ou d'oranges, qu'avait demandée le chirurgien, et enfin un quintal de quinquina, outre ce qu'en contient la provision ordinaire.

Pour rendre, autant qu'il serait possible, notre visite agréable aux habitants des îles ou du continent que baignent les eaux de l'océan Pacifique, et pour établir sur une base solide, des relations amicales avec les différentes tribus que nous aurions occasion de rencontrer, lord Grenville fit porter à bord un bel assortiment d'objets de parure ou d'utilité, fabriqués en Europe. Le bureau de l'artillerie nous fournit tout ce qui était nécessaire à notre défense, et notamment quatre pièces de campagne de 3, destinées à protéger notre petit campement contre les attaques des naturels des contrées où nous débarquerions; et pour l'amusement de ceux qui se montreraient paisibles et bien disposés envers nous, on nous remit des feux d'artifice, parfaitement préparés. Ainsi donc rien de ce qui pouvait compléter notre équipement ne fut oublié.

Je n'ai indiqué jusqu'ici, qu'en termes généraux, le plan de l'expédition. Les différents objets et le but que l'on avait en vue, se trouvent développés dans les instructions que je reçus. En les mettant sous les yeux du lecteur, il jugera jusqu'à quel point les ordres de sa majesté ont été exécutés pendant le cours du voyage. Voici ces instructions.

« *De la part des Lords commissaires de* « *l'Amirauté de la* GRANDE-BRETAGNE *et de* « L'IRLANDE, *etc.*

« Le roi ayant jugé convenable d'ordonner « une expédition, dans la vue d'obtenir une « connaisssance plus complète que celle que « l'on s'est procurée jusqu'aujourd'hui sur la « côte nord-ouest d'Amérique, et le bâti- « ment que vous commandez, ayant, ainsi « que le brick *le Chatam* (dont le comman- « dant doit recevoir vos ordres), été équipé « pour ce service, vous êtes, en vertu du « bon plaisir de sa majesté, que nous a fait « connaître lord Grenville, l'un des prin- « cipaux secrétaires d'état, requis de vous « rendre avec lesdits bâtiments, et sans perdre « de temps, aux îles Sandwich dans l'océan « Pacifique septentrional, où vous demeure- « rez durant l'hiver prochain. Vous vous « occuperez à examiner et à reconnaître avec

« soin lesdites îles ; et, aussitôt que la saison « le permettra (ce qu'on peut espérer pour « le mois de février, ou au plus tard pour « le mois de mars 1792), vous vous rendrez à « la côte nord-ouest d'Amérique pour y faire « les reconnaissances dont il vient d'être ques- « tion.

« Comme il est stipulé par la dernière con- « vention entre sa majesté et le roi d'Espagne, « convention dont vous trouverez ci-jointe « une copie imprimée, que tous les édifices « et terrains situés au nord-ouest de la côte « ci-dessus mentionnée, ou sur les îles ad- « jacentes, dont les sujets de sa majesté bri- « tannique ont été dépossédés vers le mois « d'avril 1789, par un officier espagnol, leur « seront restitués, la cour d'Espagne a pris « l'engagement de faire passer, à cet effet, « des ordres à ses officiers dans cette partie « du monde. Mais la désignation précise des « restitutions qui doivent être faites, pouvant « occasionner quelques délais, les ordres du « roi, sur ce point, vous seront envoyés par « un vaisseau qui vous portera un supplément « de provisions pour *la Découverte* et *le Cha-* « *tam*, et fera voile assez à temps pour abor- « der à ces îles dans le cours de l'hiver pro- « chain.

« Si d'après des arrangements ultérieurs « avec la cour d'Espagne, on se détermine à « vous envoyer à *Noutka*, ou dans tout autre « lieu, pour recevoir des officiers espagnols « la restitution des édifices et terrains possédés « ci-devant par des sujets de la Grande-Bre- « tagne, le même bâtiment vous en portera « l'ordre. Mais si avant la fin de janvier 1792, « cet ordre ne vous était point parvenu, vous « cesseriez de l'attendre, et vous dirigeriez « votre marche, de la manière la plus con- « venable pour reconnaître la côte ci-dessus « mentionnée et comprise entre le 60° et le « 30° de latitude nord.

« Les principaux objets de cette reconnais- « sance sont:

« 1.° De s'assurer avec la plus grande exac- « titude de la nature et de l'étendue de toute « communication par eau, qui pourrait ten- « dre à faciliter de beaucoup les relations de « commerce entre la côte nord-ouest et les « pays situés de l'autre côté du continent, « habités ou occupés par les sujets de sa ma- « jesté.

« 2.° De fixer avec toute la précision qui « sera possible, le nombre, l'étendue et la « situation de tous les établissements, qui « peuvent avoir été formés entre les limites

« ci-dessus indiquées, par quelque nation eu-
« ropéenne que ce soit, ainsi que l'époque
« de chaque établissement.

« Quant au premier de ces objets, ce serait
« une découverte d'une très-haute impor-
« tance si, au moyen de quelque long golfe,
« ou même de quelque grande rivière, qui
« communiquât avec les lacs de l'intérieur du
« continent, on pouvait établir les relations
« dont il vient d'être parlé. En conséquence
« il sera nécessaire que la reconnaissance soit
« conduite de manière à fixer non-seulement
« la ligne générale de la côte, mais aussi la
« direction et l'étendue de toutes les entrées,
« produites soit par un bras de mer, soit par
« l'embouchure de quelque grande rivière, et
« qui paraîtraient pouvoir établir ou faciliter
« la communication dont il s'agit.

« La nature de l'entreprise exige qu'on
« vous laisse une grande latitude dans l'exécu-
« tion; mais, autant que l'on peut donner des
« instructions générales sur un pareil sujet, il
« serait à desirer qu'afin d'éviter toute perte
« de temps qui ne serait pas indispensable,
« vous ne remontassiez les entrées et les ri-
« vières, que jusqu'au point où elles cesseraient
« de paraître navigables pour des vaisseaux
« capables de voguer dans l'océan Pacifique.

« Cependant comme la navigation des entrées « ou des rivières jusqu'au point que l'on vient « d'indiquer, pourrait vous mener plus loin « que ne le permettrait la sureté du bâtiment « qui est particulièrement sous vos ordres, « vous prendriez, dans ce cas, et dans toutes « les occasions où vous le jugeriez convenable, « le commandement du *Chatam*.

« La direction des reconnaissances que vous « avez à faire, doit dépendre des circonstances « dans lesquelles vous vous trouverez. Il im- « porte cependant que vous vous occupiez « du détroit supposé de Jean de Fuca, que « l'on dit situé entre les 48° et 49° de lati- « tude nord, et qui, ajoute-t-on, conduit à « une entrée qu'en 1789 a passée le sloup *le* « *Washington*, qui rentra dans l'océan par « le nord de *Noutka*. La découverte d'une « communication prochaine entre le golfe « ou la mer et quelque rivière, qui s'y jete- « rait, ou qui coulerait du lac des bois, se- « rait infiniment utile.

« Si vous ne découvrez pas une pareille « entrée au sud de la rivière de Cook, il est « très-probable que vous reconnaîtrez que « cette même rivière a sa source dans quel- « ques-uns des lacs, que fréquentent déja les « marchands du Canada, et les employés de

« la compagnie de la baie d'Hudson ; et il se-
« rait très-important de le vérifier avec toute
« la précision que le permettront les circon-
« stances. Mais la découverte d'une pareille
« communication plus au sud, s'il en existe
« une, serait beaucoup plus avantageuse au
« commerce, et en conséquence, vous y
« feriez une plus grande attention.

« Quant au second objet, vous recevrez,
« selon toute apparence, des instructions plus
« circonstanciées, par le navire qui, comme
« on l'a dit ci-dessus, ira vous joindre aux îles
« Sandwich. Mais s'il ne vous y trouve pas,
« il vous est particulièrement recommandé
« d'éviter avec le plus grand soin, de donner
« aucun sujet de jalousie ou de plainte aux
« sujets de sa majesté catholique ; et, si vous
« rencontriez des vaisseaux Espagnols, em-
« ployés à des expéditions de la même nature
« que la vôtre, vous donneriez à leurs com-
« mandants tous les renseignements et toutes
« les informations que vous pourriez en at-
« tendre, ainsi qu'une communication franche
« et complète de tous les plans et de toutes
« les cartes de vos découvertes, à condition
« toutefois qu'ils en feraient autant à votre
« égard.

« Si dans le cours de votre expédition, les

« officiers, qui seront sous vos ordres, ou « vous-même, vous rencontriez des sujets ou « des navires de tout autre état, vous les « traiteriez de la manière la plus amicale; et « vous auriez soin de ne rien entreprendre « qui pût troubler la paix et l'harmonie qui « subsistent heureusement entre sa majesté « et les autres puissances.

« Toutes les reconnaissances qui vous sont « recommandées peuvent, selon toute appa- « rence, être achevées dans le cours de l'été « de 1792 et de celui de 1793. Dans l'hiver « intermédiaire vous vous rendrez aux îles « Sandwich, et vous tâcherez d'en compléter « l'examen, si vous ne l'aviez pas encore « achevé.

« Comme tout porte à croire que vos opé- « rations seront terminées à la fin de l'été de « 1793, alors, si l'état des deux navires le « permet, vous reviendrez en Angleterre par « le Cap-Horn, et vous vous rendrez à « Spithead, où vous attendrez des ordres ul- « térieurs, et d'où vous donnerez à notre « secrétaire, avis de votre arrivée.

« On ne peut savoir jusqu'à présent quel « espace de temps vous restera pour visiter la « côte occidentale de l'Amérique méridionale, « mais si vous le pouvez, vous en ferez l'exa-

« men, à commencer de la pointe sud de l'île « de *Chiloë*, située vers le 44° sud de latitude; « et, dans ce cas, vous auriez soin de remar- « quer attentivement quel est l'établissement « espagnol le plus méridional sur cette côte, « et quels ports il a au sud.

« Il vous est enjoint d'éviter toute querelle « avec les naturels des terres où vous abor- « derez, et vous apporterez une attention « particulière, tant par une judicieuse distri- « bution des présents dont vous êtes chargé, « que par tout autre moyen, d'obtenir leur « confiance et leur affection.

« Donné sous notre seing, ce 8 mars 1791.

« A GEORGE VANCOUVER, écuyer, capitaine du vaisseau *la Découverte*.

« A Falmouth.

« Par ordre de leurs seigneuries.

Ph. Stephens.

« CHATAM,
« ND. HOPKINS,
« HOOD,
« J. T. TOWNSHEND. »

INSTRUCTIONS SUPPLÉMENTAIRES.

« *Les commissaires de l'Amirauté de la* « GRANDE-BRETAGNE, *et de* L'IRLANDE, *etc.*

« Le lieutenant Hergest, commandant le « transport *le Dédale*, par qui vous recevrez « la présente dépêche, est chargé de se mettre « sous vos ordres pour les opérations ulté- « rieures; et vous prendrez sur ledit trans- « port les provisions destinées à *la Décou- « verte* et au *Chatam*, ou ce que l'un et l'autre « en pourront contenir.

« Vous trouverez, ci-joint, avec la traduc- « tion, un duplicata d'une lettre adressée par « le comte de Florida Blanca à l'officier espa- « gnol qui commande à Noutka. Cette lettre « renferme les ordres de sa majesté catholi- « que pour faire mettre, en vertu du premier « article de la dernière convention, dont vous « avez eu copie, tout officier nommé par sa « majesté britannique, *en possession des édi- « fices, districts, ou portions de terres dont « elle renferme la description, qui étaient « occupés par les sujets de sa majesté, au mois « d'avril* 1789, et de faire rendre la liberté à « toute personne au service de la Grande- « Bretagne, qui aurait été retenue dans cette « partie du monde. Si cette dépêche vous par- « vient à Noutka, vous donnerez à l'officier « espagnol qui commandera dans ce port, « la lettre, ci-dessus mentionnée, du comte « de Florida Blanca, et vous recevrez de cet

« officier, au nom de sa majesté britannique, « l'acte de possession des édifices, districts et « portions de terre, qui appartenaient aux « sujets de sa majesté avant l'époque déja « citée.

« Au cas où le lieutenant Hergest, vous « remettrait nos ordres aux îles Sandwich, ou « ailleurs, ne vous ayant point trouvé à « Noutka, et n'ayant pas reçu lui-même la « restitution portée par la convention, ce « dont il est chargé, en supposant qu'il ne « vous rencontrerait pas, vous vous y rendriez « immédiatement pour le même objet, et vous « vous feriez accompagner par cet officier et « son bâtiment, si vous le jugiez nécessaire. « Mais comme *le Dédale* doit aller ensuite « à la Nouvelle-Galles méridionale, pour se « réunir à l'escadre du commodore Phillip, « vous ne le retiendrez nulle part qu'autant de « temps que vous en aurez absolument besoin, « et vous donnerez ordre audit lieutenant « Hergest de faire route pour le port Jackson, « après avoir embarqué sur *le Dédale* du bétail « vivant, et les provisions qui seraient de quel- « que utilité pour les établissements qui s'y « trouvent. Vous lui enjoindrez, en outre, de « toucher à la Nouvelle Zélande et d'y prendre « un ou deux apprêteurs de lin, en état d'ap-

« prendre aux nouveaux colons à tirer parti « de cette plante.

« Cependant vous examinerez avant de le « faire partir pour sa destination, si, dans le « cas où vous ne pourriez prendre à bord toute « la cargaison du transport, vous n'auriez pas « encore besoin, pour procéder à toutes les re- « connaissances qui vous sont recommandées, « de quelques-unes des provisions dont est « composée cette même cargaison. S'il vous en « fallait, vous en donneriez avis au commodore « Phillip, qui a l'ordre, dans cette hypo- « thèse, d'envoyer au rendez-vous, que vous « aurez indiqué, le même transport, ou tout « autre bâtiment, chargé des objets que vous « auriez demandés, aussi bien que de tout « ce que le commodore pourrait y ajouter.

« Il paraît, non-seulement d'après une es- « quisse de la côte de l'Amérique septen- « trionale, depuis Noutka jusqu'au 47° 30″ de « latitude, sur laquelle est tracé le prétendu « golfe de Jean de Fuca, et qui vous a été « transmise par M. Dundas, mais encore en « raison de différentes déclarations récem- « ment faites, que la cour d'Espagne est dans « l'intention de faire donner aux officiers de « sa majesté britannique, employés sur cette « côte, tous les secours et tous les renseigne-

« ments nécessaires à l'exécution de leurs « ordres. Nous vous envoyons ladite esquisse, « et nous vous enjoignons, pour mettre à « profit cette heureuse disposition, d'avoir « tous les égards possibles pour les officiers et « les sujets de sa majesté catholique que vous « rencontrerez.

« Si pendant les relâches que vous ferez sur « la côte d'Amérique vous trouvez quelque « Chinois employé par M. Meares et société, « ou quelque sujet de sa majesté, qui ait été « retenu en prison, vous le prendrez à bord « de *la Découverte*, vous l'y traiterez le mieux « qu'il vous sera possible, et vous l'y garderez « jusqu'à ce que l'occasion se présente de « l'envoyer dans le port où il desirerait d'a- « border.

« Donné sous notre seing, le 20 août 1791.

« A GEORGES VANCOUVER, écuyer, commandant de *la Découverte*, vaisseau de sa majesté.

« CHATAM,
« J. T. TOWNSHEND,
« A. GARDNER. »

« Par ordre de leurs seigneuries.

« *Ph. Stephens.*

TRADUCTION de la lettre du *comte de Florida Blanca.*

« Conformément au premier article de la « convention du 28 octobre 1790, entre notre « cour et celle de Londres, convention dont « probablement vous aurez déja reçu des « copies imprimées, et de laquelle, en outre, « vous trouverez ci-joint un exemplaire, vous « donnerez des ordres pour que l'officier de « sa majesté britannique, qui vous présentera « cette lettre, soit mis immédiatement en « possession des édifices, districts, ou portions « de terre, qui étaient occupés par les sujets « du même souverain, au mois d'avril 1789, « tant dans le port de Noutka, ou de Saint-Lau- « rent, que dans l'autre port, appelé, dit-on, « le port Cox, et situé environ à seize lieues « au sud du premier. Vous aurez donc soin « que les portions de terre, ou districts, dont « les sujets de l'Angleterre ont été dépos- « sédés, soient rendus à cet officier, dans le « cas où les Espagnols ne l'auraient pas encore « fait.

« Vous donnerez aussi des ordres pour que

« tout individu, soit Chinois, soit de tout « autre nation, qui s'étant trouvé attaché « au service des sujets britanniques, aurait « été retenu en prison dans cette contrée, soit « immédiatement remis au même officier.

« Par l'exprès commandement de sa ma- « jesté, je fais la même communication au « vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et en vertu « de la même autorité, je vous charge d'exé- « cuter cet ordre, avec toute la précision, « toute la ponctualité possible.

« Que Dieu vous accorde un grand nombre « d'années.

« *Signé* LE COMTE DE FLORIDA BLANCA.

« Aranjuez, le 12 mai 1791.

« Au gouverneur ou commandant du port de Saint- « Laurent. »

Autre addition à mes instructions

« *Les commissaires de l'Amirauté de la* « GRANDE-BRETAGNE *et de* L'IRLANDE, *etc.*

« Par addition aux ordres précédents, nous « vous enjoignons de rendre compte de toutes « vos opérations à notre secrétaire, et de lui « envoyer en même temps un double de tous

les

« les plans et dessins que vous aurez fait faire.
« A votre arrivée en Angleterre, vous vous
« rendrez immédiatement à notre bureau,
« pour y développer tous les détails de votre
« voyage. Mais avant de quitter votre bâti-
« ment, vous demanderez à tous les officiers
« et sous-officiers, les livres de loc, les jour-
« naux, dessins, etc. qu'ils auront conservés,
« et vous nous les apporterez cachetés. Vous
« leur ordonnerez, ainsi qu'à tous les individus
« de votre équipage, de ne donner connais-
« sances des lieux où ils auront été, que lors-
« qu'ils en auront obtenu la permission. Vous
« aurez soin aussi que le commandant du
« *Chatam* en fasse autant à l'égard de ceux
« qui sont sous ses ordres.

« Donné sous notre seing, le 10 août 1791.

« A GEORGES VANCOUVER, écuyer, commandant de *la Découverte*, vaisseau de sa majesté.

« Par ordre de leurs seigneuries.

« *Ph. Stephens.*

« CHATAM,
« J. T. TOWNSHEN,
« A. GARDNER. »

VOYAGE
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE.

LIVRE PREMIER.

Récit de nos opérations, depuis le commencement du voyage jusqu'à notre départ de l'île de Taïti.

CHAPITRE PREMIER.

Equipement de *la Découverte* et *du Chatam.* — Départ de Falmouth. — Arrivée à l'île de Ténériffe. — Evénements et observations durant notre passage au Cap-de-Bonne-Espérance. — Opérations au Cap, et départ de ce lieu.

Le 15 décembre, 1790, je reçus ma commission de commandant de *la Découverte*, alors en rade à Deptford, où m'étant rendu le len-

demain matin, je commençai à faire entrer à bord l'équipage.

Le lieutenant Broughton, choisi pour commander *le Chatam*, reçut aussi sa commission; mais les réparations qu'exigea son bâtiment furent cause que l'on ne put en faire l'équipement en même temps que celui de la Découverte, qui, le samedi, 6 janvier 1791, fut prête à descendre la rivière. Le vent étant favorable le lendemain, nous appareillâmes et, à cinq heures du soir, nous jetâmes l'ancre à *Long-Reach*. Quelque insignifiant que paraisse cet essai, nous ne le fîmes pas sans une sorte d'inquiétude. Le navire n'avait jamais servi, et, pour rendre nos logements plus commodes, on en avait construit les œuvres-mortes, différemment de la manière accoutumée, ce qui donnait au bâtiment un désagréable aspect, et en faisait mal augurer. Il était donc très-naturel d'en examiner avec attention les moindres mouvements; et dans le court trajet qu'il venait de faire, nous eûmes la satisfaction de trouver que la manœuvre en était facile, et que c'était, de tout point, un excellent vaisseau.

Différentes occupations, et entre autres celle d'embarquer nos munitions, ainsi que tous les objets qu'on n'avait pu nous procurer

au chantier de Deptford, nous retinrent à Long-Reach jusqu'au 26, que nous continuâmes à descendre la rivière pour gagner Portsmouth. J'avais ordre de recevoir à bord et de rendre à sa patrie, un naturel des îles Sandwich, nommé *Touererou*, qui avait été amené, au mois de juillet 1789, par quelque navire du nord-ouest de l'Amérique. Cet insulaire avait vêcu dans une grande obscurité, et ne paraissait pas avoir profité de son séjour en Angleterre.

Des vents contraires ne nous permirent d'arriver que le 30 aux Dunes, où ils nous retinrent jusqu'au 3 février qu'un joli frais du nord nous fit entrer dans le canal. Vers midi, nous passâmes le *Sud-Foreland*, et nous eûmes le malheur de perdre John Brown, qui tomba dans la mer et se noya. C'était un des aides du charpentier et un excellent homme que nous regrettâmes beaucoup. Le 5, vers le milieu du jour, nous jetâmes l'ancre à *Spithead*, où le pavillon du vice-amiral Goodall flottait à bord du *Vanguard*, accompagné de douze vaisseaux de ligne et de quelques frégates.

La Découverte ayant besoin de quelques réparations à l'avant, je donnai l'ordre de s'en occuper ; et ma présence étant nécessaire à

Londres, j'en fis le voyage, et j'y demeurai jusqu'au 27, que je retournai à Portsmouth, avec ordre de me rendre à Falmouth.

J'ai déja dit que le bureau de la marine m'avait fourni un assortiment d'instruments de mathématiques ; et celui des longitudes, d'après le vœu qu'en exprima l'amirauté, y ajouta deux excellents chronomètres, l'un desquels, fait par un artiste habile, feu M. Kendall, avait été éprouvé à bord de la Découverte, pendant le dernier voyage du capitaine Cook ; et son auteur l'avait nettoyé et mis en ordre peu de temps avant sa mort. L'autre était de M. Arnold. Ces deux instruments avaient été déposés dans l'observatoire de l'académie de Portsmouth, afin d'en reconnaître les variations, et de s'assurer de la manière dont ils allaient. Le premier me fut remis avec les observations auxquelles il avait donné lieu, et dont il résultait que le premier mars à midi, il était distant du temps moyen à Greenwich de 1′ 30″ 18‴, et qu'il gagnait 6′ 12″ par jour. Le second fut placé à bord du Chatam, qui avait alors descendu la Tamise.

Le 3 mars au soir, nous mouillâmes à la rade de Sainte-Hélène, et le lendemain matin, nous fîmes route. Nous nous arrêtâmes à

Guernesey, et le 12 nous arrivâmes à Falmouth, où nous devions attendre le Chatam, qui n'avait pu nous accompagner, et qui n'entra que le 31 dans ce port. Le lieutenant Brougthon me dit que son navire s'était trouvé si léger, que plusieurs fois il avait donné de fortes alarmes pendant son passage, qui avait été des plus fâcheux. Cette nouvelle qui me menaçait d'un nouveau retard, me fut très-désagréable, surtout à l'intant où le vent était des plus favorables, pour sortir du canal. La crainte d'être retenu par la contrariété du temps, si nous en perdions encore à préparer le Chatam, pour recevoir plus de lest, me suggéra un autre expédient : ce fut de placer dans la cale, et vers le milieu du bâtiment, les boulets de la Découverte, et nous espérâmes que ce remède temporaire serait suffisant.

Un joli frais de nord-est, qui s'éleva, le premier avril, à la pointe du jour, permit à nos deux vaisseaux de quitter la rade de Carrack ; et à minuit, nous dîmes adieu, pour longtemps, aux rivages de notre patrie.

Mes instructions me laissant la liberté de choisir la route qui me conviendrait le mieux pour me rendre à l'océan Pacifique, je n'hésitai pas à prendre celle du Cap-de-Bonne-

Espérance, dans l'intention de visiter Madère, où je voulais embarquer des rafraîchissements et du vin. Les vents, qui nous étaient contraires, ne me firent pas changer de résolution. A midi, nous avions atteint le 48° 48′ de latitude nord, et le chronomètre indiquait 6° 55′ de longitude ouest. Nous regrettâmes beaucoup qu'un ciel nuageux nous empêchât de faire, sur une éclipse de soleil, des observations que le moyen nouvellement trouvé, d'adopter aux sextants, des lunettes qui grossissent considérablement les objets, rend très-faciles en mer.

A notre départ d'Angleterre, je me proposais de ne faire servir les antiseptiques que lorsque les rafraîchissements que nous aurions pris à Madère seraient consommés. Mais les vents et le mauvais état du Chatam ayant tellement retardé notre marche, que le 21, nous n'étions que par 35° 7′ de latitude nord, et 14° 40′ de longitude ouest, je fis, pendant quelques jours, distribuer à bord de chacun des deux bâtiments, des tablettes de bouillon et de la sour-krout. Les soutes avaient été nettoyées et lavées avec du vinaigre ; et l'on avait fait, dans tout le vaisseau, des fumigations avec cette liqueur, dans laquelle on avait jeté de la poudre. Ayant

toujours considéré le feu comme le moyen le plus efficace d'entretenir la circulation d'un air pur, j'en faisais allumer, tous les matins, entre les ponts et dans l'archipompe. On avait soin de tenir les deux gaillards aussi propres et aussi secs qu'il était possible; et quoique le temps fût chaud, quoique la chaleur et la fumée des feux fussent très-désagréables, je demeurai persuadé que cette précaution était aussi indispensable que celle de ne point faire laver trop souvent l'intérieur du vaisseau, et qu'il en résulterait les plus heureux effets pour la conservation de l'équipage. Ces soins divers formant l'ordre de tous les jours, sur la Découverte, furent observés pendant tout le cours du voyage avec la plus scrupuleuse attention. Il n'est pas, je crois, hors de propos, de remarquer que, si au lieu de biscuit, on donnait aux gens de l'équipage du pain frais, qu'il est facile de faire très-bon en mer, et un volume plus considérable d'une eau bien saine, lorsque la nature du service exigerait ce supplément, ce serait aussi un moyen de leur conserver le plus précieux des biens, la santé.

Le ciel étant parfaitement clair et serein, le 23 au soir, nous aperçûmes l'île de *Porto-Santo*, qui nous restait au sud-ouest, à vingt lieues de distance. Le lendemain, après-midi,

nous en passâmes le méridien. Le chronomètre en indiquait la longitude par 16° 24′ 15″, et ne différait que d'une minute de la véritable longitude de cette île, ce qui annonçait qu'il allait très-bien. Ne voulant relâcher qu'à Madère, nous fîmes tous nos efforts pour gagner la rade de Funchale, jusqu'au 25 au soir, que le vent étant devenu très-variable, et le temps incertain et sombre, cette station ne me parut point convenable pour donner plus de lest au Chatam. La rade de Sainte-Croix devant être plus propre à cette opération, nous fîmes route pour Teneriffe, dont le pic nous restait au sud-ouest, environ à seize lieues de distance, le 28 au matin. Dans la soirée, nous nous approchâmes de la rade, où le maître pilote plaça la Découverte dans ce qu'il nomma le meilleur mouillage, et le Chatam immédiatement auprès.

Dès que le vaisseau fut en sureté, je fis informer de notre arrivée le gouverneur, par un officier que je chargeai de solliciter la permission de prendre à bord divers rafraîchissements et du vin. Mon envoyé fut reçu avec politesse, et le munitionnaire eut ordre de nous fournir, le lendemain matin, les différents articles dont nous avions besoin.

Accompagné de M. Broughton, de M. Men-

zies, et de quelques autres officiers, j'allai, le 29, dans la matinée, faire visite à *dom Antonio Guittieres*, gouverneur général des îles Canaries, qui résidait alors dans la ville de Sainte-Croix. Son excellence nous accueillit avec la politesse ordinaire en de semblables occasions, et nous assura de son empressement à faire pour nous tout ce qui dépendrait d'elle; mais elle s'excusa de ne point nous inviter à sa table, sur la pauvreté du pays. Suivi des mêmes personnes, j'allai voir la ville de *Lagouna*, le 30; et après avoir satisfait notre curiosité, nous revînmes à Sainte-Croix, où nous dînâmes chez M. *Rhoney*, gentilhomme irlandais, dont l'hospitalité nous fut d'un grand secours. Si nous n'avions pas eu le bonheur de le rencontrer à l'instant même où nous débarquâmes, nous aurions été fort embarrassés; car personne ne paraissait disposé à nous accorder un abri contre les rayons brûlants du soleil, ni à nous offrir le moindre rafraîchissement.

Le ressac qui, pendant quelques jours, fut très-violent sur la côte, et dont la jetée de Sainte-Croix ne garantit que fort mal, retarda de beaucoup l'embarquement du bois d'arrimage du Chatam. Cette opération ne fut achevée que très-tard dans la soirée du sa-

medi 7 mai, que nous levâmes l'ancre, et fîmes route au sud.

Ne supposant pas que nous dussions être retenus si longtemps à Ténériffe, nous ne disposâmes rien pour faire des observations astronomiques à terre. Celles que nous fîmes à bord, au moyen du chronomètre, nous donnèrent 16° 17′ 5″ de longitude. Ainsi la différence n'était que de 50″ à l'ouest de la véritable. La latitude était de 28° 28′ 38″, et la variation de l'aimant de 16° 38′.

Le 8, vers midi, nous perdîmes de vue les Canaries, d'où nous fîmes route à l'ouest du cap Vert, que nous passâmes dans l'après-midi du 14. Le bœuf frais que nous avions embarqué à Ténériffe, se trouvant épuisé, le 18, on distribua de nouveau des tablettes de bouillon, et de la sour-krout à l'équipage. Nous avions alors atteint 9° 35′ de latitude nord, et 23° 27′ de longitude ouest. Le temps qui avait été agréable, et accompagné d'un bon frais de nord-est, changea tout-à-coup. Le vent mollit, et tourna vers le nord. L'atmosphère, quoique sans nuages, s'épaissit, mais sans humidité. Cette sorte de vapeur, voisine de la brume, ne dérobait que faiblement la vue des corps célestes, tandis que les objets terrestres n'étaient vi-

sibles qu'à de faibles distances. Ce phénomène dura jusqu'au 21, où nous trouvant par 6° 20′ de latitude nord, et 22° 40′ de longitude ouest, la brise de nord cessa, l'atmosphère s'éclaircit, et nous eûmes un temps calme, nuageux et chaud (le thermomètre se tenant de 80° à 83°) accompagné de quelques grains de pluie et de rafales, venant de de différents points, mais généralement de l'est, entre le nord-est et le sud. Nous ne fîmes que peu de chemin jusqu'au 24, que, par 4° 25′ de latitude nord, et 21° 36′ de longitude ouest, il parut que nous avions passé la ligne de ces parages, toujours désagréables, et souvent mal-sains. La constance d'un bon frais, et la sérénité du temps, annonçaient que nous avions gagné le vent alizé du sud-est, qui bientôt s'accrut au point, que le 27, vers minuit, nous traversâmes l'équateur par 25° 15′ de longitude ouest.

Le 12 juin, nous coupâmes le tropique de sud par 25° 18′ de longitude ouest; mais après avoir passé le tropique du capricorne, le vent fut si variable dans sa force et sa direction, que le 28, nous n'étions que par 31° 36′ de latitude sud, et 4° 18′ de longitude ouest.

Le temps était en général très-agréable; mais le Chatam continuait à marcher lente-

ment, soit que le vent fût léger, soit qu'il fût grand frais. Comme la carte des îles Sandwich, dressée par le capitaine Cook ne me laissait que peu de reconnaissances à faire, pendant les hivers que je passerais dans leur voisinage, je résolus, en faisant route vers l'océan Pacifique, de visiter la partie sud-ouest de la nouvelle Hollande, et de tenter quelque découverte dans cette contrée intéressante et peu connue. Nos charpentiers devaient être fort occupés au Cap; et pour l'exécution de mon projet, je n'avais point de temps à perdre. Je me déterminai donc à me rendre sur la Découverte le plus promptement possible, au Cap-de-Bonne-Espérance; et, dans le cas où le Chatam ne pourrait pas nous suivre, je laissai mes instructions à M. Broughton.

Le vent fut variable et léger jusqu'au 1.er juillet, où nous trouvant par 33° 54′ de latitude sud, et 58° 40′ de longitude ouest, nous eûmes un bon frais de nord-nord-est, accompagné d'un temps agréable. Le Chatam était encore en vue; mais le lendemain matin, il était hors de notre horizon. A mesure que nous approchions de la côte d'Afrique, le temps devenait très-changeant, et nous passions du calme à de violentes rafales,

accompagnées d'éclairs, de tonnerre, et de fortes houles de l'ouest et du sud-ouest, ce qui dura jusqu'au 7 que le vent tourna au sud.

Lorsque nous eûmes franchi le 27° de latitude sud, nous fûmes constamment entourés d'un grand nombre d'oiseaux océaniques. C'étaient trois espèces d'albatross, des quebranta-huessos, des pintades, des albatross à plumage gris-brun, des petrels noirs, de petits petrels bleus, et d'autres oiseaux de la même famille, mais parmi lesquels il n'y avait que peu de petrels des tempêtes, qui en général, sont nombreux dans ces régions. La plupart avaient disparu le 7; et à leur place nous vîmes des petrels bleus, d'une plus grosse espèce, mais qui, comparativement, étaient en petit nombre. Ce même jour, à midi, nous étions par 35° 13′ de latitude sud, et 14° de longitude est. Le vent soufflait grand frais de l'ouest sud-ouest dans l'après-midi du 8, et nous jugeâmes que le Cap-de-Bonne-Espérance nous restait au 66° nord-est, et à dix-huit lieues. Nous éprouvâmes, sur un espace d'environ sept milles, une extraordinaire agitation dans la mer, que nous ne pûmes comparer qu'au bouillonnement de l'eau, dans un vase placé

sur le feu. Nous supposâmes que c'était l'effet de deux courants opposés; et par cette raison, nous ne jetâmes pas la sonde. Je desirais vivement de voir la terre, qui, si le chronomètre était exact, devait paraître avant la fin du jour; mais ne l'apercevant point, nous continuâmes notre route jusqu'à dix heures du soir. Des observations lunaires nous ayant fait juger que nous n'étions plus éloignés du Cap que d'environ huit lieues, nous serrâmes le vent, et nous louvoyâmes pour conserver notre position jusqu'au lendemain. A la pointe du jour, le Cap était en vue, et à huit lieues de nous dans l'est. Cet exemple démontre l'utilité de la méthode des observations lunaires pour trouver les longitudes, et l'importance que doivent y attacher tous les marins.

A cette saison de l'année, le temps orageux et les vents de nord-ouest dominant, rendaient *la baie de la Table*, non-seulement très-désagréable, mais peu sûre, et nous fîmes route vers *False-Bay*. A midi, la latitude était de 34° 26′ sud, le Cap-de-Bonne-Espérance nous restant à l'est-nord-est, et à cinq ou six milles de distance. Après avoir doublé ce promontoire, et les rochers dangereux qui sont dans les environs, je fis gouverner

gouverner sur False-Bay, où le soir, le temps étant calme, nous mouillâmes par quarante brasses. Nous eûmes alors le Cap à l'ouest, et à la distance de dix milles, la baie de Simon au nord-nord-ouest, et *False Cape* (le faux cap) au sud-est. Dans cette position, la longitude, indiquée par le chronomètre, était de 1° 52′ 45″.

Nous levâmes l'ancre, le 10, au matin; et, à l'aide de nos canots qui nous remorquèrent, nous gagnâmes la baie de Simon, où, à sept heures du soir, nous mouillâmes par douze brasses.

Nous avions aperçu la veille, un brig plus près de la côte que nous, et nous avions supposé que c'était le Chatam, que nous avions perdu de vue depuis le 2; mais comme on ne répondit point aux signaux particuliers que nous avions faits, nous crûmes que nous nous étions trompés. Cependant nos conjectures étaient fondées, et M. Broughton nous assura que nos signaux avaient échappé à son attention. Depuis notre séparation, la Découverte n'avait gagné que la route d'une demi-journée; et le Chatam n'ayant pas diminué de voiles dans la nuit du 9 au 10, il se trouva le lendemain de grand matin aussi près de terre que la Découverte.

Le 11, un officier alla de ma part informer de notre arrivée M. *Brandt*, commandant du port, à qui je fis demander la permission de prendre tous les rafraîchissements dont nous aurions besoin, et de dresser à terre notre observatoire, et autant de tentes qu'il serait nécessaire, pendant que l'on réparerait les deux bâtiments. Le tout nous fut accordé très-honnêtement; et au retour de l'officier, nous saluâmes de onze coups de canon la garnison, qui nous rendit un salut égal. Accompagné de M. Broughton et de quelques officiers, j'allai faire visite à M. Brandt qui nous reçut avec cette politesse et cette hospitalité qui le distinguent.

Tous nos travaux étant en activité, le 14, nous fûmes, M. Broughton et moi, présenter nos respects à M. Rhenias, qui remplissait les fonctions de gouverneur de la ville du Cap. Nous voulions en même temps examiner la qualité des vivres que nous devions embarquer, et dont la majeure partie venait de cette ville.

Toutes nos provisions ayant été apportées, le 5 août, au rivage, nous prîmes congé de nos amis du Cap, qui nous avaient reçus avec la plus prévenante civilité. Le 11 toutes nos opérations étaient terminées. Chaque bâti-

ment avait embarqué un supplément de vivres pour dix-huit mois, à ration entière, et des munitions pour le même espace de temps. Je pris aussi à bord six brebis et sept beliers, un assortiment de racines de jardin, des boutures de vignes, et d'autres plantes, qui me parurent devoir être une acquisition précieuse pour nos amis de la mer du Sud.

Il est d'usage durant la relâche au Cap-de-Bonne-Espérance que tous les officiers dont la présence n'est pas nécessaire sur le vaisseau, fassent leur résidence à terre. J'avais suivi cette ancienne coutume, mais je fus très-affligé, lorsque je fus revenu à bord, de trouver que plusieurs individus étaient, depuis quelques jours, attaqués d'une dyssenterie, qui semblait d'abord assez faible, mais qui bientôt prit un caractère inquiétant. Il était difficile de reconnaître la cause de cette funeste maladie. Ceux qui composaient l'équipage, n'étaient point sujets à l'ivresse ; leurs vivres avaient été de la meilleure qualité et des plus sains ; et l'on avait eu le plus grand soin de les empêcher de dormir sur le pont, et de s'exposer à l'air de la nuit, ou à la rosée. Aucune indiscrétion particulière ne semblait avoir introduit parmi nous ce détestable fléau, dont personne ne fut exempt, quoique cepen-

dant les officiers et moi nous n'en éprouvâmes pas les effets avec autant de violence que les matelots ou les simples soldats. La même maladie s'était déclarée non-seulement sur le Chatam, et sur deux transports chargés pour le port Jackson, mais encore à terre. On l'attribua, après bien des conjectures, à un gros bâtiment hollandais, qui arrivait de Batavia, et qui avait envoyé à l'hôpital du Cap, plusieurs hommes de son équipage, dont les uns étaient très-mal et les autres se mouraient de cette peste, ou de quelque autre maladie contagieuse.

Sur le point de quitter le monde civilisé, et sans autre ressource que ce que nous pourrions trouver à bord, une telle calamité devait causer les plus vives alarmes, et tendait à rendre vain le supplément de vivres et de rafraîchissements que le Cap nous avait fournis en abondance et d'une excellente qualité. La crainte que le même vaisseau hollandais ne nous communiquât quelque autre contagion plus dangereuse encore, me fit desirer vivement d'appareiller, ce que le vent de sud-est et des calmes m'empêchèrent de faire jusqu'au 17, à midi, qu'une brise légère de nord-ouest s'étant élevée, nous sortîmes de la baie de Simon, de conserve avec le Chatam; et, comme à notre arrivée, nous fîmes à la garnison un

salut de onze coups de canon. Elle nous le rendit en même nombre.

La latitude de la même baie, déduite d'après vingt-six hauteurs méridiennes du soleil et des étoiles, se trouva de 34° 11′ 40″, ce qui diffère de celle qui est indiquée dans le troisième volume du Voyage de Cook, où le capitaine King, dit à la page 484 (de l'original) que la latitude du mouillage de la baie de Simon est par 34° 23′ sud, erreur qui probablement vient d'une faute d'impression, puisque immédiatement après, on place la pointe du Cap à 34° 23′ sud, et que cette pointe est au moins à la distance de douze ou treize milles sud de la baie de Simon.

N. B. La longitude durant le voyage et jusqu'à notre arrivée à Sainte-Hélène pour retourner en Europe, sera comptée à l'est.

La latitude insérée dans les chapitres suivants, et jusqu'au 13 février, 1792, à moins qu'elle ne soit autrement distinguée, sera méridionale.

La situation positive ou relative des côtes, des caps, des promontoires, des îles, rochers, bancs de sable, brisans, baies, ports, etc., sera toujours établie comme la vraie, c'est-à-dire comme rapportée au nord du monde;

et les relèvements pris d'un lieu particulier, soit à bord des vaisseaux, soit sur les canots, seront insérés d'après l'indication de la boussole.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Départ de *False Bay*. — Mort de Neil-Coil. — Nous faisons route vers la nouvelle Hollande. — Découverte du *Sound* du roi George III. — Nos opérations durant cette relâche. — Nous quittons le Sound du roi George III. — Départ de la côte sud-ouest de la nouvelle Hollande. — Remarques sur cette contrée. — Singulière dévastation causée par le feu.

Il fallait prendre toutes les précautions possibles pour prévenir la séparation des vaisseaux : mais pour la faire cesser ou la rendre moins longue si elle arrivait, je donnai une liste de rendez-vous à M. Broughton, à qui je remis, en même temps, une copie de la route que je me proposais de suivre, et de mes instructions que je développai de manière à le mettre en état de remplir, de son côté, l'objet du voyage, si nous ne parvenions pas à nous rejoindre.

Quoique notre relâche au Cap se fût trop prolongée, je n'abandonnai pas le dessein de visiter la partie sud-ouest de la nouvelle Hollande. La saison était trop avancée pour que je pusse espérer de faire un grand nombre

de reconnaissances; cependant il me restait la perspective de quelques découvertes, qui seraient utiles aux navigateurs chargés dans la suite de reconnaître cette contrée. En conséquence, en partant de *False-Bay*, je fixai notre premier rendez-vous à la côte appelée dans les cartes, *Terre-de-Lyon*, qui est située par environ 35° de latitude sud.

Dans la soirée nous nous éloignâmes de la côte d'Afrique, et nous fîmes route au sud. Pendant la nuit, le vent qui avait passé au nord-ouest, souffla grand frais, et le Chatam resta en arrière ; mais nous le revîmes sur les sept heures du matin. Après nous être rejoints, nous allâmes de conserve au sud-sud-est. Le vent augmenta jusqu'au 20 dans la partie du nord-ouest, et fut accompagné d'une forte pluie. Enfin nous essuyâmes une véritable tempête. La mer était extrêmement haute, et de violentes rafales soulevant l'écume, en faisaient une espèce de brouillard, d'un goût très-salé, lorsqu'il n'était point mêlé à l'eau du ciel qui, par intervalles, tombait en abondance. Nous perdîmes encore une fois de vue le Chatam, qui reparut le lendemain à midi, et nous reprîmes notre route au sud-est. Le gros temps qui était accompagné de tonnerre et de pluie, dura avec des intermis-

sions jusqu'au lendemain 22. Le vent fut modéré le 23, plusieurs baleines se jouaient autour du vaisseau ; mais nous vîmes un moindre nombre d'oiseaux océaniques que les jours précédents. Quoique le temps fût toujours variable, le 24, le vent, qui soufflait du nord me permit d'envoyer à bord du Chatam ; et j'appris que dans la matinée du 20, une lame violente avait enfoncé une des fenêtres de l'arrière, vers le milieu du vaisseau.

Le vent fraîchit le 26, et nous eûmes des grains fréquents. Nous étions alors par 39° 45′ de latitude et 37° 53′ de longitude. On dit que sept bancs de sable se trouvent dans l'espace d'où nous approchions, c'est-à-dire entre le méridien de 38° 33′ et de 43° 47′ de longitude est, et les parallèles de 34° 24′ et de 38° 20′ de latitude sud. Ce fut pour acquérir des lumières sur un point si important à la navigation, que je marchai au sud ; mais la tempête nous menaçant encore, il eût été imprudent de nous livrer à une pareille recherche. En supposant l'existence de ces écueils, il était très-probable qu'on les trouverait liés, et je me déterminai à faire route du côté de celui que l'on suppose le plus au sud-est. La violence du vent nous fit, au contraire, em-

ployer tous nos efforts pour nous en éloigner, et je crois cependant que nous en passâmes assez près pendant la nuit du 29 au 30 : car nous reconnûmes le lendemain, qu'au lieu d'avoir fait quatorze milles au sud comme l'indiquait l'estime, nous étions à douze milles au nord de la latitude de la veille, qui était de 38° 56′, et par 45° 4′ de longitude.

Dans la soirée du 5 septembre, Neil-Coil, un des soldats de marine, fut emporté par la dyssenterie, dont il avait été attaqué avec plus de violence que qui que ce fût à bord. C'était un excellent homme, et sa perte nous fut très-sensible. Tout semblait annoncer que ce malheur ne serait pas le seul. Un autre de nos gens, que la contagion avait atteint, mais qui, alors, était assez bien rétabli fut tellement affecté de la mort de son camarade, qu'il eut une rechute, qu'accompagnèrent de fâcheux symptômes. Nos convalescents étaient encore nombreux, et le bras de la mort s'étant étendu sur nous, nous ne savions pas quand il se retirerait, ni dans quel lieu nous pourrions recouvrer les forces que nous avions perdues. Tout le monde, dans la meilleure santé, aurait à peine suffi au service. Cependant nous avions une consolation, c'est qu'aucun soin envers les malades n'avait été négligé;

et nous espérâmes qu'avec l'aide de la Providence, et en suivant constamment le régime que nous avions jusqu'alors observé, nous pourrions dompter enfin cette terrible maladie.

Selon notre estime, nous passâmes, le 9 au soir, entre les îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, et à la distance de cinq ou six lieues de celle-ci : mais le temps qui était brumeux et pluvieux nous empêcha de les apercevoir.

Le 23, au matin, jugeant que la terre ne devait pas être loin, et que probablement la côte pourrait se trouver au nord, je fis signal au Chatam de bien examiner à bâbord ; cependant elle ne parut point encore.

Le 24, nous eûmes un gros temps qui endommagea considérablement nos agrès ; mais dans l'après-dînée du 26, on découvrit la terre du nord-est au 27° nord-est du compas. Elle paraissait d'une hauteur modérée et ressemblait à celle qui borde le canal de la Manche, et nous supposâmes que nous en étions à la distance de dix à douze lieues. 120 brasses de ligne ne trouvèrent point de fond. Le vent ayant passé au nord-ouest, nous gouvernâmes sur la terre ; et lorsque nous n'en fûmes plus éloignés que d'environ trois lieues, nous la vîmes de dessus le pont. La sonde

jetée de nouveau nous rapporta 65 brasses sur un fond de sable grossier et de corail brisé. A huit heures du soir, la profondeur de l'eau avait graduellement diminué jusqu'à 50 brasses ; et nous trouvant alors à quatre milles de la côte, nous revirâmes de bord, et nous louvoyâmes pour conserver notre position jusqu'au lendemain matin.

Par le résultat de nos sondes, pendant la nuit, il paraîtrait que 70 brasses sont l'extrémité d'un banc, situé à peu près à neuf lieues de la côte, et qui consiste en un sable fin et des coquilles brisées.

A la pointe du jour, le 27, nous forçâmes de voiles sur la terre. Nous avions un joli frais de nord-ouest, une mer tranquille et un beau temps. A mesure que nous avançâmes, la sonde ne rapporta plus que 24 brasses, sur un fond de corail, de gros sable et de coquilles. Vers neuf heures, nous arrivâmes, vent arrière, le long de la côte, en nous tenant à la distance d'une ou deux lieues du rivage. La terre se prolongeait du 44° nord-ouest au 41° nord-est du compas. Elle se montrait sur une ligne à peu près droite et sans coupures, formée, jusqu'au bord de l'eau, de rochers escarpés et entrecoupés de petites baies de sable ouvertes et de quelques îlots

et rochers, qui s'étendaient à près d'un mille de distance de la terre principale. La partie la plus occidentale que nous avions alors en vue, celle que la veille au soir nous avions aperçue plus au nord, est remarquable par des falaises élevées, qui tombent perpendiculairement dans la mer ; et si elle est détachée, ce qui n'est point du tout certain, elle doit avoir environ une lieue de circuit. Elle forme un promontoire très-apparent, auquel je donnai le nom de CAP CHATAM, en l'honneur du noble comte, qui était premier lord de l'amirauté, à notre départ d'Angleterre. Ce Cap est situé par 35° 3′ de latitude et 16° 35′ 30″ de longitude.

Les deux équipages comptaient toujours quelques hommes attaqués de la dyssenterie ; et quoique les malades eussent tous les jours des vivres frais, et qu'ils pussent passer pour convalescents, cependant ils étaient encore très-faibles. Dans l'espoir que le changement de scène et les productions du pays leur seraient salutaires, je pris la résolution d'entrer dans le premier port que nous aurions le bonheur de découvrir. Nous rangeâmes à la distance de trois ou quatre milles, la côte qui est, en général, d'une élévation modérée, et à pic. La verdure qu'offre les pointes sail-

lantes, se trouve à une grande hauteur des rochers, dont les bases nues annoncent assez qu'elles sont battues par une mer agitée. Le pays qui borde immédiatement cette côte consiste en une rangée de montagnes, dont le sol, qui semble principalement formé de sable blanc, ne produit qu'une herbe rare et d'un vert brunâtre. Des masses de rochers blancs variés par le volume et par la forme, s'avancent en saillie hors de ces montagnes, dont quelques-unes en portent encore à leur sommet, ce qui de loin ressemble à des édifices en ruines, et d'une grande élévation. L'intérieur du pays offre un plus agréable aspect. Il est entrecoupé de vallons et de collines, et couvert d'arbres d'une hauteur considérable, que nous apercevions avec nos lunettes, quoique l'on ne remarquât rien qui indiquât que cette terre fût habitée.

La côte que nous rangeâmes, l'après-midi, ne différait de celle que l'on vient de décrire, qu'en ce que l'intérieur du pays n'était pas assez élevé pour être vu au dessus des collines qui sont situées sur le bord de la mer.

Nous eûmes, le 28, une éclipse de soleil; mais nous n'en vîmes point le commencement, ou la plus grande obscuration. Cependant la fin en fut observée par M. Whidbey

et par moi, l'un par 19 h. 43′ 5″, et l'autre, par 19 h. 43′ 46″, temps apparent. Notre latitude était en ce moment de 35° 25′. Ce même jour, nous reconnûmes que des falaises blanches, que nous avions remarquées la veille au soir, formaient la pointe la plus méridionale de cette partie de la côte. Je l'appelai le CAP HOWE, en l'honneur du noble comte de ce nom. Ce Cap est situé par 35° 17′ de latitude, et 117° 52′ de longitude. Une haute montagne qui s'élançait au dessus des collines voisines, fut nommée le MONT GARDNER, du nom de mon très-estimable ami, sir Alan Gardner, et je donnai celui D'ÎLES DE L'ECLIPSE à un groupe d'îles de roches stériles.

Un beau temps et une jolie brise, nous ayant fait découvrir un port, je fis signe au Chatam d'aller le reconnaître. Ayant jugé qu'il pouvait nous convenir, nous y mouillâmes, le soir, par six brasses, sur un fond de beau sable blanc.

Un ciel brumeux nous avait empêché de distinguer les objets qui se trouvaient autour de nous; mais le 29, le temps étant serein et très-agréable, nous découvrîmes que nous étions dans une rade spacieuse et bien abritée, qui n'était ouverte aux flots de la mer

que sur une espace de 13° du compas. Je nommai BALD HEAD, (*pointe chauve*) une roche noire et très-haute, unie et privée de verdure, qui formait l'extrémité sud-ouest de la baie et nous restait au 85° sud-est du compas. Une île de roche élevée, qui gît, à l'entrée, et qui paraît battue par les flots de la mer et le vent du sud-ouest, reçut le nom de BREAK SEA ISLAND (*île Brise Mer*). Une autre île élevée eut celui de MICHAELMAS ISLAND, (*île de Saint-Michel*), et une autre de SEAL ISLAND (*île des veaux marins*) parce que les veaux de mer s'y trouvaient en grand nombre.

Une grêve étendue de sable blanc, située au nord-ouest, promettant un grand succès à la pêche, nous y envoyâmes un canot, sous les ordres du lieutenant Puget. Après déjeûner, je m'y rendis, dans la yolle, accompagné de MM. Menzies et Whidbey, ainsi que de M. Broughton, dans le canot du Chatam. Mon intention était d'examiner en même temps, si la baie ne nous offrirait pas une position plus convenable que celle que nous occupions. La seine fut jetée presque inutilement sur le troisième banc de sable, à partir de *Bald head*. Un courant d'eau douce, d'un goût excellent, quoique d'une couleur qui approchait de celle de l'eau-de-vie, coulait

lait sur ce banc; et tout auprès on voyait un groupe d'arbres, qui pouvaient nous fournir une quantité suffisante de bois à brûler.

Nous trouvâmes à côté de ce groupe, la hutte la plus chétive que j'aie vue de ma vie. Selon toute apparence elle n'avait été abandonnée que depuis peu par celui qui l'habitait: car elle portait au sommet une peau fraîche de ce poisson vulgairement appelé *Leather-Jacket*, et tout auprès il y avait des excréments d'un animal carnivore, probablement d'un chien. La forme de cette misérable habitation était celle d'une ruche, coupée verticalement en deux parties égales. Elle n'avait que trois pieds de hauteur et quatre et demi de diamètre. La construction en avait quelque régularité. Elle était formée de baguettes aussi légères que celles dont on se sert pour des paniers de boulanger. Ces baguettes, placées horizontalement et verticalement, laissaient, en s'entrelaçant, des ouvertures carrées, de cinq à six pouces; et les dernières s'enfonçant de quelques pouces dans la terre, donnaient à la hutte le peu de solidité qu'elle avait. De l'écorce d'arbres et de petits bourgeons verts en formaient la couverture. Par derrière elle était exposée au nord-ouest, d'où nous conclûmes que les vents soufflent

ordinairement de cette partie. Au-devant, dont le diamètre était ouvert en entier, on avait fait du feu : mais excepté la peau de poisson, dont je viens de parler, il n'y avait ni coquillages, ni ossements, ni aucun autre indice de ce qui avait servi de nourriture à celui qui habitait cette hutte. Les réflexions que fit naître l'aspect d'un abri si faible contre l'inclémence des saisons furent des plus affligeantes. Nous voyons de la manière la plus frappante quel est le misérable état de quelques-uns de nos semblables ; et la solitude apparente, la tristesse du pays qui nous environnait, et qui n'annonçait que la famine et le besoin, ajoutaient encore à nos sentiments de pitié.

Les rivages présentaient des roches escarpées et nues, ou des sables d'un blanc de lait. La terre semblait au-delà couverte d'un herbe d'un vert fané ; et par-ci par-là, on voyait quelques arbrisseaux rampants, et quelques arbres nains. Ce n'était pas toutefois la stérilité du sol, qui avait produit cette défavorable apparence, puisque les flancs de toutes les collines que nous avions parcourues, offraient la preuve de l'action récente du feu sur la végétation. Les arbres les plus gros avaient été légèrement brûlés, chaque buisson avait eu quel-

ques-unes de ses branches réduites en charbon, et les plantes les plus humbles même avaient été endommagées. L'espoir de rencontrer quelques habitants de ce malheureux pays, nous fit avancer, au nord, le long du rivage, et jusqu'à la pointe d'un rocher très-élevé, que je nommai la POINTE-DE-POSSESSION, et du haut de laquelle nous eûmes une belle vue de la rade dans toutes ses directions. Etant à bord, nous avions supposé que la baie se divisait en trois bras, mais il devint alors évident qu'il n'y en avait que deux. L'un, immédiatement derrière la pointe, qui est aussi la pointe méridionale de l'entrée, forme un cercle d'environ une lieue, bordé par un pays qui ressemble infiniment à celui que j'ai déja décrit, excepté cependant qu'il produit plus d'arbres, que la verdure en est d'un vert plus vif, et qu'il s'approche plus près du bord de l'eau. L'autre bras, qui gît, à peu près, à trois milles, au nord-ouest, semblait presque aussi spacieux, quoique l'entrée parût fort étroite. Les environs annonçaient plus de fertilité, et offraient un plus agréable aspect. Une île, qui était couverte d'une belle herbe, se trouve à peu près au centre de ce havre, dont les falaises, au lieu des rochers nus et des sables stériles, qui bordent la côte de la rade, sont,

selon toute apparence, formées d'une argile rougeâtre ; et le sol en devait être aussi bien plus propre à la végétation, puisque du sommet des collines jusqu'au bord de la mer, il était couvert d'une haute et superbe forêt.

Après avoir fait toutes les observations nécessaires, nous déployâmes les couleurs de la Grande-Bretagne, nous bûmes à la santé de sa majesté, puis, ayant rempli toutes les formalités d'usage, nous prîmes en son nom, tant pour elle que pour ses héritiers et successeurs, possession de la terre que nous vîmes au nord-ouest du cap de Chatam, et aussi loin que nous pourrions en reconnaître les côtes. J'honorai du nom de KING GEORGE THE THIRD'S SOUND, (*Rade du roi George III*), ce port, le premier que nous eussions découvert. L'anniversaire de la naissance de son altesse royale, la princesse Charlotte-Auguste-Matilde, tombant au jour ou nous étions, j'appelai le havre, situé derrière la pointe de possession, PRINCESS ROYAL HARBOUR (*Havre de-la-Princesse-Royale*). Lorsque nous en sortîmes, nos canots échouèrent sur un banc que nous n'avions pas encore aperçu, et qui était couvert d'huitres délicieuses, dont nous nous regalâmes. Après en avoir embarqué pour nos amis, qui étaient restés à bord, nous

célébrâmes notre découverte, en donnant à ce banc le nom D'OYSTER HARBOUR, (*de Havre-des-Huitres*).

Le 30, au matin, on commença à couper du bois et à faire de l'eau, ce qui occupa suffisamment tous ceux qui étaient en santé; et les convalescents furent envoyés au rivage pour prendre quelque divertissement. Le lendemain, premier octobre, nous plaçâmes le vaisseau dans un mouillage plus voisin de l'aigade et du lieu où nous coupions du bois. Voulant reconnaître plus loin la rade, je m'embarquai, le 2 dans la yolle; et en avançant dans le Havre-de-la-Princesse-Royale, je découvris près d'une falaise de roche au sud-ouest, un petit ruisseau d'une très-bonne eau. En suivant son cours, nous trouvâmes un village abandonné, placé parmi des arbres, sur un terrain dont le sol était presque de niveau, et qui consistait en une douzaine de misérables huttes, la plupart construites absolument de même que celle dont on a vu la description, mais qui ne paraissaient pas avoir été si récemment élevées. C'était peut-être la résidence de ce que dans le pays on regardait comme une considérable tribu; et nous eûmes occasion d'observer que quelque misérable que fût l'existence de ceux qui avaient occupé

ce village, il paraissait cependant qu'il y avait parmi eux des distinctions. Deux ou trois huttes différaient des autres par la forme et par la largeur, et l'on eût dit en voir deux placées l'une à côté de l'autre (voy. pl. I.ere). Cependant elles n'étaient pas d'un pouce plus élevées que celle que nous avions trouvée seule; et la surface qu'elles occupaient, n'était pas plus considérable. Des feux avaient été allumés au-devant de toutes, mais il y avait longtemps; et à l'exception de quelques branches d'arbres, qui paraissaient avoir été rompues depuis peu, aucun indice n'annonçait que ce lieu eût été visité récemment. Nous fîmes de vains efforts pour découvrir quelle pouvait être la nourriture des habitants de ce village. Nous ne vîmes ni coquilles, ni ossements, ni débris, qui pussent nous l'indiquer. Cet endroit, cependant, devait être un point de réunion principal : car outre les habitations dont je viens de parler, et qui étaient en assez bon état, il y en avait beaucoup d'autres, qui offraient différents degrés de décadence. La terre était arrosée par de petits ruisseaux, et néanmoins les traces du feu étaient visibles sur toutes les plantes, quoiqu'il parût qu'aucune des huttes n'en avait été atteinte, ce qui me fit supposer que cet incendie général était

d'une date plus ancienne que je ne l'avais d'abord imaginé.

Nous déposâmes dans une des huttes les plus larges, qui paraissait être celle d'un chef, et vers laquelle plusieurs sentiers aboutissaient en différentes directions, de la verroterie, des clous, des couteaux, des miroirs et des médailles, comme des gages de nos dispositions amicales, et à l'effet d'engager à nous visiter, ceux des naturels qui eussent pu se trouver dans les environs sans que nous les eussions aperçus. Ayant ainsi, quoique peut-être aux dépens de notre sensibilité, satisfait notre curiosité en contemplant ces misérables, ces humiliants efforts d'une industrie, qui annonçait l'enfance de la nature humaine, nous retournâmes à bord. Le 4, au matin, après que nous eûmes encore fait de l'eau, et embarqué du bois, MM. Puget et Whidbey se rendirent au Havre-des-Huitres dans trois bateaux, pour y prendre une grande quantité de ces coquillages, avant que nous remissions en mer, et pour y jeter la seine. Cependant nous fûmes trompés dans notre attente. Une brise constante et modérée du nord-ouest fit place, vers le soir, à un grand frais du sud-est, accompagné d'une grosse houle, et qui empêcha le retour de nos canots.

Un ciel chargé de nuages ne me permit point non plus de faire des observations lunaires, opération pour laquelle j'étais resté à bord.

Le vent mollit le lendemain matin, et les canots revinrent. Ils n'avaient pas été fort heureux en jetant la seine; mais ils rapportèrent une grande quantité d'huitres, non-seulement pour nos convalescents, mais pour en faire une triple distribution à tous les gens de l'équipage. Le vent de sud-est et une grosse mer nous empêchant d'appareiller, M. Broughton fut examiner le côté oriental de la rade, depuis le Havre-des-Huîtres jusqu'au mont Gardner. Les rives en étaient droites et sans découpures, et en plusieurs endroits les effets du feu se faisaient remarquer, quoiqu'on ne découvrît aucune trace des naturels, ni la moindre habitation.

La même cause retenant toujours le vaisseau à l'ancre, nous fîmes la partie d'aller encore examiner le Havre-des-Huitres, et faire une petite excursion sur la côte. Après avoir examiné le canal, comme nous avancions vers la partie supérieure du Havre, notre attention fut attirée par plusieurs cygnes noirs, d'une très-forte espèce, qui nageaient avec une sorte de gravité, et qui, lorsqu'ils prirent leur vol, développèrent des

ailes dont le dessous était blanc, ainsi que leur poitrine. Il ne m'est pas possible d'en donner une autre description, car ils ne s'aventurèrent point à venir près de nous, et nous n'étions pas des tireurs fort adroits. Nous prîmes terre dans l'angle septentrional du Havre, près d'un ruisseau navigable pour des canots et de petites barques. Ce ruisseau serpentait, au nord, entre des collines, dans un vallon qui, ouvert du côté de l'est et de l'ouest, formait une plaine spacieuse, entièrement couverte, ainsi que les éminences d'arbres de haute futaie. Nous fîmes environ une lieue au bord du ruisseau qui coulait si lentement, qu'à peine on pouvait en apercevoir le mouvement, et qui continuait à être saumâtre, quoique sur son passage il reçût plusieurs ruisseaux plus petits, et d'une excellente eau. Il nous donna de très-beaux poissons en abondance, et sur ses bords nous vîmes quantité de cygnes noirs, de canards, de courlis et d'autres oiseaux sauvages. De chaque côté, de même que sur les rives du Havre-des-Huitres, il y avait des espèces de réservoirs en mauvais état, d'environ huit ou neuf pouces de hauteur, et qui étaient évidemment l'ouvrage des pauvres habitants de cette contrée. Quelques-uns étaient revêtus

de pierres, et les autres étaient construits avec des branches ou des troncs d'arbres. Mais il n'y en avait aucun qui pût servir à cette saison de l'année, car ils étaient placés au dernier point de la marée haute, ou au dessus. Nous supposâmes que la pluie, ou quelque autre cause, faisant déborder le ruisseau, dont la plus grande largeur n'excédait pas trente verges, et la profondeur quatre ou cinq pieds, ces réservoirs pouvaient arrêter quelques petits poissons. De grandes masses d'eau passent évidemment dans le lit du ruisseau, car, de chaque côté, il se trouve un espace de deux à trois cents verges, dont le sol, composé de sable de mer et de coquilles brisées, n'offrait aucune sorte de production végétale. Le second lit, lorsqu'il est inondé, doit former une belle nappe d'eau, dont les sinuosités arrêtent probablement l'impétuosité.

Ces réservoirs et des entaillures dans l'écorce des arbres les plus hauts, sont indubitablement, malgré leur grossièreté, des ouvrages de main d'homme; et ce furent avec les huttes, les seuls indices d'habitants que nous eussions pu remarquer. Aucun sentier n'étant tracé dans la forêt, et n'apercevant point de fumée sur la vaste étendue de pays

que nous avions sous les yeux, nous jugeâmes que toute recherche ultérieure serait inutile, et nous retournâmes vers nos canots, mais par une route différente. Sur notre chemin, nous vîmes les restes de deux huttes. Tout auprès était une ruche, absolument de la même grandeur et de la même forme, mais dont le travail était bien supérieur, et montrait à quelle abjection la nature humaine est réduite, lorsqu'elle est privée des secours de la société civile, ou des lumières de la science.

Le 11, nous sortîmes de la rade, et sur les quatre heures de l'après-midi, nous rentrâmes dans l'Océan ; mais le vent d'est-nord-est nous empêcha de longer la côte, et nous obligea de faire route au sud-est. Tandis que nous appareillions, je fis déposer dans la hutte, près de l'aiguade, quelques grains de verre, des couteaux, des miroirs et d'autres bagatelles, afin que si le solitaire à qui elle avait appartenu, revenait jamais l'occuper, il fût payé du bois dont nous l'avions privé. En souvenir de notre visite, je fis élever près de la souche de l'un des arbres que nous avions abattus, un monceau de pierres; et on y laissa une bouteille cachetée, où était renfermé un parchemin sur lequel on avait

écrit le nom des vaisseaux et des deux commandants, celui que nous avions donné à la rade, et la date de notre arrivée, ainsi que celle de notre départ. Une autre bouteille, contenant les mêmes renseignements, fut déposée au sommet de l'île des Veaux-Marins; et près de l'endroit où elle fut cachée, on planta un pieu, dans lequel on fixa une médaille de l'année 1789.

Le 20, au matin, nous aperçûmes la terre dans le nord-ouest. Elle semblait former trois îles; mais en approchant de plus près, nous reconnûmes que les deux parties les plus occidentales sont liées à la grande terre par un terrain bas. La réunion de la partie la plus septentrionale étant incertaine, je lui donnai le nom de DOUBTFUL ISLAND (*Ile-douteuse*), dont une pointe, qui gît par 34° 23′ de latitude et 119° 49′ de longitude, fut appelée POINTE HOOD, du nom de l'amiral lord Hood. Une île de roche d'environ une lieue de tour, et qui gît par 34° 32′ de latitude et 128° 8′½ de longitude, fut le terme de nos recherches sur cette côte, et en conséquence, je la nommai TERMINATION ISLAND (*Ile de la terminaison*). Notre reconnaissance embrassait une étendue de 110 lieues; et la Rade de-George III, dont l'entrée gît par 35° 5′ de latitude,

et 118° 17′ de longitude, est le seul havre ou lieu de sureté que nous y ayons découvert.

L'aspect des côtes ressemble, à beaucoup d'égards, à celui de l'Afrique, aux environs du Cap-de-Bonne-Espérance. La surface nous parut être un mélange de sable et de détriments de végétaux, mais dont la fertilité serait extrêmement variée. Le pays semble principalement composé de corail, et son élévation au dessus de l'océan doit être de nouvelle date ; car, non-seulement les rivages et le banc qui s'étend le long des côtes sont formés de cette substance, mais on en trouve encore au sommet des plus hautes collines sur lesquelles nous soyons montés, et notamment à celui de *Bald Head*, qui est assez élevé pour qu'on puisse le distinguer en mer, à la distance de douze à quatorze lieues. Le corail était ici, dans son état de nature, et principalement sur un espace d'environ huit acres de sable blanc, qui ne produisait pas le moindre herbage. Il était friable à différents degrés. Les extrémités des branches, dont quelques-unes avaient près de quatre pieds de haut, se réduisaient facilement en poudre, tandis qu'il fallait quelque force pour rompre celles du

milieu desquelles elles paraissaient sortir. J'ai vu du corail en plusieurs endroits, et à de grandes distances de la mer ; mais nulle part je n'en ai remarqué de si élevé, ni de si parfait.

Dans les terrains bas, nous avons rencontré souvent de grandes plaines couvertes d'une sorte de tourbe ocreuse, ou d'un sol marécageux d'un brun très-sombre, et formant une espèce de croûte, qui s'ébranlait sous nos pas, avec des eaux, qui coulaient à travers, ou à la surface en toutes directions. La plupart des ruisseaux passant sur ce sol, y prennent cette couleur jaunâtre dont j'ai déja parlé. Les marais ne sont pas seulement sur les lieux bas et unis, mais on en trouve encore sur le penchant des terres plus élevées ; et lorsqu'ils ne couvrent pas les flancs des montagnes, le sol est plus profond, et paraît plus riche que celui des plaines, surtout de celle où serpente le ruisseau qui se jette dans le Havre-des-Huitres. Cette plaine offre immédiatement au dessous de sa surface, et à des intervalles irréguliers, une craie imparfaite, ou une espèce de marne blanche, formées de ces mêmes débris de coquilles que l'on voit en quantité dans son lit. Ces couches,

d'environ dix pieds de large, sont disposées perpendiculairement, mais nous n'eûmes pas le loisir d'en examiner la profondeur.

Il y avait aussi dans le voisinage d'un sol marécageux, une terre de craie, qui ressemblait infiniment à celle qui est décrite dans la Minéralogie de Cronstadt (1). Elle n'offrit aucun signe d'effervescence avec les acides, et l'action du feu ne la réduisit point en chaux; mais comme la terre, dont je viens de parler, elle contient une quantité de petits cristaux transparents, visibles sans le secours du microscope, et qui se vitrifiant avec facilité, donneraient probablement une sorte de porcelaine.

Les pierres que nous vîmes étaient principalement de corail. Nous remarquâmes aussi de petits cailloux noirs et bruns, de l'ardoise, du quartz, deux ou trois sortes de granit et du grès, mais qui ne paraissait posséder aucune propriété métallique.

Le climat est agréable, s'il est possible d'en juger par un séjour de si peu de durée. Le thermomètre de Fahrenheit, dans une saison de l'année, qui répond au commencement d'avril dans l'hémisphère septentrional, se

(1) A la fin de la note 7, pag. 21.

tint à 53° ; mais dans tout autre temps, pendant notre relâche, il varia de 58° à 64°, et le baromètre de 29° 90′ à 30° 50′. Quelques hommes de l'équipage gagnèrent des rhumes, qu'ils durent plutôt à leur défaut de soin qu'à la température de l'air, car une fois en pleine mer, ils en furent bientôt délivrés. Ceux qui avaient été attaqués de la dyssenterie se trouvèrent très-bien de notre relâche, quoiqu'à notre départ ils ne fussent pas encore parfaitement guéris.

Ces différentes observations me portent à croire que le sol et le climat de ce pays peuvent procurer toutes les choses nécessaires à la vie, et même quelques-unes de celles qui ne sont que de pur agrément. Je ne me sens point en état d'énumérer, d'une manière scientifique, les arbres, les arbustes et les plantes dont il abonde. La plus remarquable de ces dernières était le gommier, qui ressemblait de tout point à celui que l'on trouva au port Jakson, et qui est décrit dans le voyage de Phillips. Nous cueillîmes assez de céleri sauvage pour en faire cuire avec les pois, et pour en servir avec la viande salée à tout l'équipage. Ce fut, avec la perce-pierre, la seule substance végétale que nous nous procurâmes. Un nombre considérable d'autres

plantes

plantes déployaient une grande variété de superbes fleurs. Les arbustes étaient aussi très-nombreux et très-variés. Mais ils ne croissaient, pas plus que les arbres, assez près les uns des autres pour retarder la marche, même dans les environs du Havre-des-Huitres, qui sont bien boisés ; et les branches ne prenant naissance qu'à la hauteur de plusieurs pieds, nous pouvions jouir en toutes directions, d'une vue qui s'étendait très-loin.

Les arbres de haute futaie nous parurent être de quatre espèces différentes. Ceux de la plus commune, mais non de la plus forte, ressemblaient au houx. Celui que par son feuillage et la grande quantité de gomme qu'il produit, je pris pour le gommier de la Nouvelle-Galles du sud, paraissait avoir un aubier compacte, pesant et d'un grain très-serré. Les arbres les plus gros semblaient être principalement de cette espèce. J'en vis un de neuf pieds quatre pouces de circonférence, et qui était d'une hauteur proportionnée. L'arbre dont nous tirâmes notre bois de chauffage, était de la famille du myrthe, et assez semblable pour le port, la forme et l'odeur aromatique du feuillage, au piment des Indes Occidentales. Il procurait de même un feu agréable et vif, quoiqu'il brulât lente-

ment, et la fumée en exhalait une odeur d'épice qui flattait l'odorat. L'arbre de cette espèce ne parvient pas à une grande élévation ; mais il en est un autre, qui est d'une grosseur et d'une hauteur considérable, et dont les feuilles, quoique plus larges, sont également aromatiques. C'est, ainsi qu'un arbre d'une espèce peu différente de l'arbre d'argent du Cap-de-Bonne-Espérance, celui qu'on trouve le plus généralement dans les forêts.

En vue d'être utiles à ceux qui, dans la suite, viendraient dans les lieux, nous plantâmes quelques vignes et du cresson d'eau, dans l'île du Havre-des-Huitres ; et dans le lieu près duquel nous prîmes notre bois, nous semâmes des graines de jardin, de plusieurs espèces. Nous confiâmes aussi à la terre des amandes et des pepins d'orange, de limon et de courge. Toutes ces plantes croissant en Afrique, je ne doutais pas qu'elles ne réussissent très-bien ici, à moins qu'elles ne fussent étouffées par les productions naturelles du pays.

Nous n'acquîmes que peu de lumières sur les animaux qui vivent à terre. Le seul quadrupède que nous vîmes, était un kangarou mort. Cependant nous rencontrions, presque partout où nous allions, la fiente, soit

d'êtres de cette espèces, soit d'animaux qui se nourrissent de substances végétales ; et souvent elle était si nouvelle, qu'il en fallait conclure qu'ils n'étaient pas loin.

Parmi les oiseaux qui habitent ou se réfugient dans les bois, le vautour nous parut le plus commun. Des autours et plusieurs autres oiseaux de la famille des faucons, un oiseau qui ressemble beaucoup à la corneille d'Angleterre, des perroquets, des perruches, une grande variété de petits oiseaux, quelques-uns desquels ont un ramage délicieux, furent ceux qui s'attirèrent le plus notre attention ; mais ils étaient si excessivement farouches, que nous ne pûmes nous en procurer que très-peu. Dans les environs du Havre-des-Huitres, les cygnes noirs nous parurent en aussi grand nombre que tous les autres oiseaux aquatiques, et cependant nous n'en vîmes jamais ailleurs. Il y avait aussi des pélicans variés de noir et de blanc, et qui semblaient être d'une forte espèce, vus à quelque distance. Quoiqu'il y eût une foule de canards dans le même lieu, la chasse n'en fut pas heureuse. Cependant parmi ceux que l'on tua, il y en eut un d'une espèce particulière. Il avait le plumage d'un gris obscur, et sous la gorge, il lui pendait un sac,

semblable à celui d'un lézard, et d'où s'exhalait une odeur de musc, d'une telle force qu'elle se répandit dans tout le bâtiment. Nous vîmes aussi des courlis gris et des pies de mer, et quelques-unes de celles-ci nous fournirent un mets excellent. En ajoutant à la nomenclature de ces oiseaux aquatiques, des nigauds, des goëlands communs, deux ou trois espèces d'hirondelles de mer, et quelques petits pingouins d'une couleur bleuâtre, on aura la liste complète de toute la gent emplumée des environs du rivage.

Nous ne fûmes guère plus instruits sur les productions de la mer; et notre peu d'adresse en fut cause. Quelques-uns des poissons que nous prîmes, étaient excellents, surtout les plus gros. Il y en avait un qui ressemblait au *snouk*, et un autre au *calipevar* de la Jamaïque. Tous deux étaient d'un goût exquis. On pouvait en dire autant d'un autre poisson, qui n'était pas inférieur en qualité au mulet rouge d'Angleterre. Nous attrapâmesa ussi du mulet blanc, du boulereau, du maquereau, des harengs, et une variété de petits poissons: mais jamais notre pêche ne fut très-abondante.

Pendant le temps que nous fûmes près de la côte, les baleines et les veaux de mer se jouèrent fréquemment autour du vaisseau.

Nous vîmes, à la fois, une vingtaine de ces derniers sur *Seal-Island*. Le peu de soin que ces animaux prenaient de nous éviter, annonçait assez qu'ils n'étaient pas souvent troublés par de semblables visites. Ceux qui étaient de la plus grosse espèce, avaient le ventre et la gorge presque blancs; et entre la tête et les épaules, le cou formait une sorte de crête qui, ainsi que le dos, était d'un brun clair. Leur poil était très-grossier. Ils étaient fort maigres, et ne nous donnèrent que peu d'huile, ce qu'il faut peut-être attribuer à la saison.

Les reptiles et les animaux nuisibles ne parurent pas en grand nombre. Nous ne rencontrâmes que deux ou trois serpents jaunes et de couleur de bronze, qui faisaient un excellent manger. Nous remarquâmes quelques lézards, d'une espèce ordinaire, dont plusieurs de huit à neuf pouces de longueur, étaient d'une forme grossière, d'une couleur sombre, et excessivement laids. Nous vîmes aussi quelquefois des escarbots, des mouches ordinaires, et des mousquites qui étaient en nombre trop faible pour nous incommoder.

Il nous resterait maintenant à parler de l'espèce humaine dans cette contrée, mais nous nous ne pûmes en voir aucun des habitants.

Ainsi donc tout ce que je vais en dire n'est fondé que sur des conjectures; et conséquemment, peut renfermer des erreurs. Voici le résultat de nos observations.

Les naturels paraissent former une peuplade errante, dont les individus font leurs excursions, tantôt isolément, et tantôt en nombre considérable.

Outre le village que j'ai vu, M. Broughton en découvrit un autre, à peu près de la même étendue, et à la distance d'environ deux milles du premier. Les huttes en étaient d'une date plus récente, et selon toute apparence, il n'y avait pas longtemps qu'on les avait abandonnées. Ce village était situé sur un sol marécageux, que probablement le voisinage de l'eau avait fait préférer à une terre plus élevée et plus ferme. On y remarqua, de même que dans le premier, une ou deux huttes d'une forme plus vaste; mais toutes les autres étaient semblables à celles que j'ai déja décrites. Les arbres les plus gros, dans les environs des deux villages, avaient été, au moyen du feu, suffisamment creusés pour procurer un abri. Des pierres placées dans l'intérieur avaient servi de foyer; et l'on en pouvait conclure que ces creux d'arbres avaient été la demeure, soit des inférieurs de la peuplade, ce qui indique

une sorte de subordination, ou de différence de rang, soit de ceux qui étaient trop indolents pour se construire une hutte. Nous ne pûmes découvrir aucun meuble, aucun ustensile. Les seuls intruments que nous vîmes, étaient des branches d'arbres, grossièrement taillées en épieux, et sur lesquelles le travail manuel paraissait à peine. On en avait enlevé l'écorce ; et les bouts les plus gros, après avoir passé au feu, avaient été ratissés et réduits en pointes émoussées, sur l'une desquelles il y avait encore du sang.

Dénués de moyens, et ignorant totalement l'art de la navigation, il est probable que les naturels de ce pays comptent peu sur les productions de la mer pour leur subsistance. Cependant les réservoirs sur le rivage, et la situation des villages près de l'embouchure des ruisseaux semblent annoncer que souvent ils en tirent leurs provisions. D'après cette conjecture, nous regardâmes comme une chose fort extraordinaire, de ne trouver nulle part aucun os, aucune arête des poissons dont ils s'étaient nourris, et nous en conclûmes qu'ils n'en prenaient que de très-petits. Il nous parut plus surprenant encore que tirant une partie de leur subsistance de la mer, ils n'eussent pas découvert l'excellente ressource

que leur procureraient les huitres et les clames. Celles-ci cependant se montrent sur les bancs qu'ils fréquentent le plus; et quant aux premières, il leur suffirait d'entrer à mi-jambes dans l'eau sur les bas-fonds qui s'étendent le long de la terre principale, pour en amasser, en quelques minutes, de quoi suffire à la consommation d'un jour. Ils n'ont également aucune connaissance des lepas, ni des coquillages qui sont sur les rochers; et dans le cas contraire, on ne concevrait pas par quel motif ils s'en abstiennent, ce qu'ils font certainement; car, autrement on en verrait les coquilles près de leurs habitations. On peut naturellement en inférer que la terre fournit principalement à leurs besoins. Ce qui confirme une telle opinion, c'est que les oiseaux sont très-farouches, et les quadrupèdes si soigneux de se cacher, que nous ne pûmes en apercevoir aucun, quoique les traces de leurs pieds indiquassent qu'ils n'étaient pas loin. Il en résulte que les uns et les autres sont constamment poursuivis. Cette circonstance peut fournir une conjecture vraisemblable sur la cause de cette étonnante conflagration par le feu, dont toutes les productions végétales avaient souffert. Les peuplades grossières ont souvent recours à ce moyen pour obtenir de

meilleurs herbages, ou pour prendre plus facilement les animaux sauvages qu'ils poursuivent. Lorsque, par ces motifs, dans un temps de sécheresse, une forêt est incendiée, les ravages doivent s'étendre au loin; et la qualité inflammable des gommiers, qui sont en abondance sur cette côte, peuvent opérer ce dégât universel que nous avons observé sur tout ce qui faisait partie du règne végétal.

Les traces du feu étaient néanmoins très-visibles dans les lieux où ces arbres ne se trouvaient qu'au loin; et à parler strictement, nous ne vîmes dans toutes nos excursions, aucune place où ses effets ne se fissent remarquer sur quelque plante. Dans les parties même les mieux boisées, les arbres les plus élevés avaient eu leurs branches consumées à la cime, quoiqu'ils n'en offrissent aucune d'entièrement brûlée. Si la fécondité du sol, en faisant repousser promptement les buissons et les plantes, en avait effacé les signes extérieurs, on trouvait la terre, en l'examinant avec attention, jonchée de restes de branches et de troncs à demi-consumés. Quelques-uns d'entre nous supposèrent que cette dévastation avait été produite par la foudre; mais dans ce cas les arbres de haute futaie eussent été mis en pièces, ce que nous n'avons jamais observé.

CHAPITRE TROISIÈME.

Départ de la côte sud-ouest de la *Nouvelle-Hollande*. — Arrivée à la *baie Dusky*, sur la côte de la *Nouvelle-Zélande*. — Les deux vaisseaux appareillent de cette baie. — Séparation *du Chatam*. — Découverte des *Snares*. — Arrivée à *Taïti*. — Relation de M. Broughton, depuis sa séparation jusqu'à sa réunion avec *la Découverte*. — Détails sur *l'île Chatam*, et sur quelques autres îles.

La dyssenterie, quoiqu'à peu près vaincue à bord des deux vaisseaux, avait laissé nos malades dans un état si faible, que ne connaissant aucun lieu aussi à notre portée et dans lequel nous pourrions leur procurer avec plus de facilité de bons rafraîchissements, que la *baie Dusky (Baie-Obscure)* sur la côte de la Nouvelle-Zélande, nous fîmes route vers cette baie, où la *Découverte* et le *Chatam* entrèrent le 2 novembre 1791. J'y avais relâché en 1773 avec le capitaine Cook; mais je n'avais pas pénétré dans le *Havre-Facile*, dont je reconnus la situation avant d'y faire mouiller les deux vaisseaux. Nous y essuyâmes, le 5, une violente tempête; et lorsqu'elle fut passée, nous nous occcupâmes promptement à

couper du bois à brûler et des arbres dont nous tirâmes des planches et des éparres. On fit de la bière de spruce. On répara les voiles, les agrès, les futailles; et personne ne fut oisif à bord. Un petit canot, monté par quatre hommes, était employé tous les jours à la pêche, et ne revenait jamais sans nous rapporter une grande quantité d'excellent poisson, qui suffisait tant à notre consommation journalière qu'à fournir un supplément à ceux qui voulaient en saler pour l'avenir.

Nos travaux étaient tellement avancés, le 13, que nous allâmes dans deux canots, avec la plupart des officiers et des *gentlemen*, et accompagnés de M. Broughton, dans le canot du Chatam, faire une excursion sur la côte de cette baie spacieuse. J'espérais y rencontrer quelques-uns des naturels du pays; et, si les circonstances le permettaient, reconnaître la partie supérieure du bras septentrional, appelé par le capitaine Cook, NOBODY KNOWS WHAT (*On ne sait pas ce que c'est*).

Nous trouvâmes le bras où le même navigateur place l'île apparente, partagé en deux branches qui en font une péninsule, jointe à la grande terre par une chaîne de montagnes très-élevées, quoique très-étroites. La hauteur perpendiculaire, et la forme singulière du

rocher en face du bras, en font un promontoire majestueux, mais bizarre. M. Broughton visita la branche droite ou méridionale, qui tournait d'abord presque au nord-est-quart-d'est, pendant environ trois milles et demi, puis à l'est-sud-est, pendant une demi-lieue, et qui enfin se changeait, au nord, en une petite crique. Le bras septentrional courait presque droit au nord-est, l'espace de cinq milles, et tournant au nord, finissait aussi, mais au bout d'une demi-lieue, par un crique, qui n'avait que peu d'eau, et dont la direction était au nord-ouest. Par allusion au nom que le capitaine Cook a donné à l'entrée de ces bras, j'en appelai les extrémités, SOME BODY KNOWS WHAT (*On sait ce que c'est*). Nous eûmes le plus beau temps possible, pour faire ces reconnaissances; et le 15, nous retournâmes à bord, assez mécontents, toutefois, de n'avoir pas rencontré un seul des naturels du pays, ni rien vu qui nous indiquât qu'il fût habité, dans le cours d'une promenade de trois jours, pendant laquelle nous débarquâmes en plusieurs endroits, et particulièrement dans les criques de la cascade et des Indiens, où ils se rendaient autrefois. Des officiers du Chatam virent, il est vrai, dans le voisinage du Havre-Facile, une

ou deux misérables huttes, mais il ne paraissait pas qu'elles eussent été récemment occupées.

Nous dûmes beaucoup aux excellents rafraîchissements de la baie Dusky, et à la salubrité de l'air que nous y respirâmes. Les bons effets du poisson et de la bière de spruce étaient visibles sur la figure de tous les individus de l'équipage. Nos convalescents étaient parfaitement rétablis; et la liste du chirurgien, quoique personne, à moins d'une indisposition sérieuse, ne fût dispensé de son service, n'offrait le nom que de trois hommes, l'un desquels était attaqué d'une maladie chronique, et les deux autres avaient été blessés à la jambe. Nous tuâmes quelques oiseaux sauvages; mais nous n'en vîmes pas un nombre aussi considérable que lorsqu'en 1773, *la Résolution* était mouillée dans la même baie. Nous en attribuâmes la cause à la saison, qui fut peut-être aussi ce qui nous empêcha de savoir si les oies qu'à cette époque on avait mises à terre, s'étaient multipliées.

La description que le capitaine Cook a faite de la *baie Dusky*, est d'une telle exactitude, qu'il ne me reste guère qu'à confirmer ses judicieuses remarques et son opinion. J'y ajou-

terai cependant une particularité qui n'est point indigne d'être remarquée. M. Menzies trouva ici la véritable écorce de *winter*, qui ressemble absolument à celle de la Terre-de-Feu, mais qui échappa aux botanistes de la Résolution. Nous prîmes quelques échantillons de cette écorce, ainsi que de bouleau antarctique, de lin et d'une ou deux autres plantes, quoique l'époque à laquelle nous pouvions espérer d'aborder en Angleterre fût très-éloignée. Le capitaine Cook recommande avec raison aux vaisseaux qui doivent naviguer au sud, d'entrer dans le Havre-Facile, qui mérite toujours plus son surnom, depuis que nous y avons trouvé une si bonne entrée par les vents du nord et du nord-ouest, entre les îles du Pigeon et du Perroquet.

Les deux vaisseaux appareillèrent ensemble le 22; mais un ouragan furieux et la nuit, qui était très-obscure, firent, à dix heures du soir, perdre de vue le Chatam. On ne l'aperçut point non plus, le lendemain, quoique le temps eût changé. La baie de Matavay, sur la côte de l'île de Taïti, étant notre premier rendez-vous, je pensai que M. Broughton ferait la même réflexion, et se hâterait de gagner cette relâche.

A notre grande surprise, le 24, sur les

onze heures nous découvrîmes la terre dans l'est, à quatre ou cinq lieues de distance. Nous n'en connaissions pas de plus voisine que le Cap-Sud de la Nouvelle-Zélande; et d'après la route que nous avions faite, il était presque impossible que nous n'en fussions pas éloignés de dix-huit ou vingt lieues. A midi, je fis une observation de latitude qui me donna 48° 5′, d'où il résultait clairement que cette terre ne pouvait faire partie de la Nouvelle-Zélande, dont le promontoire le plus méridional se trouvait presque à trois quarts de degrés au sud. Notre longitude, par le chronomètre, était alors de 166° 4′, 18′ plus au sud, et 13′ plus à l'est que ne l'indiquait l'estime. En dépassant cette terre, nous vîmes la mer briser avec violence sur ses rivages, et nous découvrîmes qu'elle formait un groupe de sept îles escarpées, qui se prolongeaient l'espace d'environ six milles dans la direction du 70° nord-est, et 70 sud-est. Elles nous parurent privées de verdure, et il est probable qu'elles n'en produisent point. Je crois que la grande, ou celle qui est située le plus au nord-est, est égale en étendue à toutes les autres, si elles étaient réunies. La circonférence en est d'environ trois lieues, et elle est assez élevée pour être aper-

que en mer, à la distance de huit ou neuf lieues. Elle est située par 48° 3′ de latitude, et 166° 20′ de longitude. Je fus d'abord surpris que ces îles eussent échappé à l'attention du capitaine Cook; mais en les plaçant sur sa carte de la Nouvelle-Zélande, je vis qu'il ne s'en était jamais approché de moins de dix lieues. Ces îles, ou plutôt ces rochers, nous parurent absolument stériles. Leur situation, le temps que l'on doit redouter dans leur voisinage, et l'embarras dans lequel elles jetteront le navigateur inattentif me les firent nommer LES SNARES (*les Embûches*).

Je ne puis m'empêcher d'exprimer ici le regret que j'eus lorsque, le 25, je vis notre dernier mouton emporté à la mer. De trente animaux de cette espèce que nous avions embarqués à Portsmouth, il n'en existait plus que deux à notre arrivée à la baie de la Table, les autres ayant péri avant que nous eussions passé la ligne. Nous ne fûmes pas plus heureux à l'égard de ceux que nous prîmes, aussi au nombre de trente, au Cap. Il en mourut les deux tiers, ainsi que sept brebis et six béliers, que nous destinions à nos amis des îles de la mer du Sud. Cependant ils étaient en très-bon état, lorsqu'ils entrèrent à bord, et ils y furent bien soignés, bien nourris, bien logés.

Le

Le 22 décembre, à la pointe du jour, nous découvrîmes une terre au nord-est, demi-rumb nord. Nous aperçûmes d'abord trois petites îles élevées, la première desquelles avait l'air d'un vaisseau sous voile. Cette terre se trouvant à une grande distance de la route des navigateurs précédents, je gouvernai dessus pour en examiner l'étendue et les productions. La latitude en était de 27° 54′, et la longitude de 215° 42′ 40″.

A l'aide d'un joli frais de sud-est et d'un beau temps, nous fûmes, à trois heures après midi, à la distance d'une lieue de la côte; et cependant 180 brasses de sonde ne rapportaient point de fond. Plusieurs pirogues s'approchèrent du vaisseau, et nous fîmes tous nos efforts pour engager ceux qui les montaient à entrer à bord. Ils se refusèrent à toutes nos instances; mais ils semblèrent desirer vivement que nous acceptassions l'invitation qu'ils nous faisaient de débarquer, ce qu'ils exprimaient en agitant leurs pagaies vers la côte, et en nous disant dans le langage de la grande nation de la mer du sud, de nous approcher plus près du rivage. Nous avancions à cet effet; mais bientôt nous mîmes en panne, lorsque nous vîmes deux ou trois pirogues qui se portaient en hâte vers le vaisseau. Nous parvînmes à persuader quatre

hommes de l'une de ces pirogues de s'approcher assez près pour recevoir quelques présents qui parurent leur faire infiniment de plaisir; et quoique leurs compatriotes eussent eu l'air de leur reprocher leur témérité, l'exemple fut promptement suivi par plusieurs autres. Cependant, malgré toutes nos protestations, personne ne montait à bord, quand enfin celui qui le premier avait reçu nos présents, consentit à se rendre à nos desirs. A son entrée dans le vaisseau, il trembla, et son agitation fut extrême. La crainte, l'étonnement, l'admiration, parurent agir au même instant sur lui; et quoique sa bienvenue fût célébrée de la manière accoutumée, quoiqu'on lui eût fait don d'une petite hache de fer, son inquiétude était toujours très-grande. Cependant, il instruisit bientôt ses compatriotes, de la réception qu'on leur avait faite; et en peu de temps nous en eûmes autant sur le pont que nous en voulûmes admettre. Ils parurent tous connaître parfaitement à quel usage ils pourraient employer le fer, et le degré d'estime dont il jouit parmi eux et parmi les Européens. Ils ne se firent aucun scrupule de nous prendre dans la main, même en employant la force, quelques objets formés de ce métal; mais en retour, ils nous offrirent avec beaucoup de politesse et une sorte

d'adresse, quelques petits poissons, des hameçons, des lignes et de menus objets, qu'ils semblaient desirer que nous acceptassions en présent, et non pas en échange. Des miroirs, de la verroterie et d'autres bagatelles attirèrent d'abord leur attention, et furent reçus avec de grandes démonstrations de joie; mais ils n'eurent pas plutôt observé que les outils en fer étaient communs à bord, qu'ils refusèrent toute autre chose, et nous proposèrent d'échanger ce que nous leur avions donné, contre quelques-uns de ces articles. Je ne pus en engager aucun à accepter quelques médailles. N'ayant avec eux aucune arme, et n'ayant point apporté de comestibles, ni d'objets fabriqués, la curiosité parut être le seul motif de leur visite. Nous aperçûmes seulement dans une ou deux de leurs pirogues, une massue, quelques lances et deux ou trois frondes à jeter des pierres; et ils s'en défirent sans peine.

Nous demeurâmes en panne jusqu'à cinq heures du soir. Je voulais savoir le nom de l'île que nous avions en vue, ou qui pouvait se trouver dans le voisinage; car les naturels me parurent faire partie de la grande nation de la mer du Sud. Ils avaient à peu près le même langage, et ils ressemblaient plus que les habitants d'aucune autre contrée, aux naturels des

îles des Amis. Towererou, que nous avions à bord, ne nous fut, en cette occasion, que d'un faible secours, quoiqu'il fût né dans une des îles Sandwich. Il était fort jeune en quittant sa patrie, et sa longue absence lui avait fait tellement oublier sa langue maternelle, qu'il avait presque autant de peine que nous à comprendre les insulaires qui nous visitèrent. Quelques-uns de ceux-ci restèrent près d'une heure à bord ; mais les objets nouveaux pour eux dont ils se voyaient entourés, détournant leur attention, il nous fut impossible d'en obtenir la moindre information. Ils répondaient affirmativement à chaque question qu'on leur adressait, et lorsque nous cherchions à tirer d'eux le nom de leur île, etc., ils nous interrompaient toujours en nous invitant à descendre à terre. A la fin, j'eus lieu de croire que ce nom est *Oparo*, et celui du chef, *Korie*. Quoique je n'en fusse pas exactement sûr, je donnai le premier à l'île, jusqu'à ce qu'il me fût possible de lui en trouver un plus convenable. A six heures du soir, nous en avions fait presque entièrement le tour, qui est d'une faible étendue. Ne voulant pas perdre l'avantage d'un bon vent de sud, nous fîmes route au nord-ouest, avec toutes les voiles que nous pûmes porter.

N'ayant pas l'intention de m'arrêter à Oparo,

je ne perdis point de temps à chercher où l'on pourrait jeter l'ancre ; mais ce serait probablement des deux côtés de la pointe nord-ouest. Au sud de cette même pointe, on trouve une petite baie avec une grève pierreuse, sur laquelle un ruisseau considérable paraissait couler pour se jeter dans la mer. La plupart des rivages sont si parfaitement unis, que le débarquement pourrait s'effectuer sans peine. Au nord de la pointe est une autre baie aussi petite, où il y a un îlot et des rochers, derrière lesquels on peut en tout temps approcher de la terre avec sécurité. Aucune partie de l'île ne nous parut essuyer un violent ressac ; car la verdure s'étendait presque partout, jusqu'au bord de l'eau. L'extrémité sud, sous quelques points de vue, semble former un angle droit, sans la moindre interruption dans les côtés. A la distance d'environ un demi-mille au sud-est, on trouve un îlot entièrement détaché. Les rivages d'Oparo sont couverts d'une grève de sable. La plus grande étendue, qui est dans la direction de 18° nord-ouest et de 18° sud-est, en est d'environ six milles et demi, et la circonférence en peut être d'environ dix-huit milles. Elle est située par 27° 36′ de latitude ; et nos observations lunaires des deux jours précédents, réduites à son

centre, le plaçaient par 215° 58′ 28″ de longitude.

Un groupe de hautes montagnes qui, en plusieurs endroits, offrent des cimes pittoresques, et dont les flancs sont presque, à partir du point le plus élevé jusqu'à la mer, garnis de rochers à pic, peuvent servir à la faire reconnaître. Les intervalles des montagnes sont plutôt des crevasses que des vallées; et l'on n'y voyait aucun signe de fertilité ni de culture. Le sol en est principalement couvert d'arbrisseaux et d'arbres nains. Nous n'y avons remarqué ni bananiers, ni aucune des autres productions végétales qui croissent spontanément dans les îles habitées du tropique. Nous crûmes voir au sommet des six montagnes les plus élevées, des forteresses semblables à des redoutes, et au centre de chaque, une sorte de *Block-house* (1) de la forme d'une verrerie an-

(1) « L'édifice connu sous le nom de *Block-house* est un corps-de-garde fortifié, dont les murs sont construits de morceaux de bois fort épais et carrés. Ordinairement il a deux étages, celui de dessus débordant de deux ou trois pieds celui de dessous. Des barbacanes pratiquées à peu de hauteur autour de l'étage supérieur, procurent à la garnison la facilité de faire feu à couvert sur la tête des assail-

glaise, avec des rangées de palissades, qui descendaient assez bas, presque à distance égale les unes des autres. Celles-ci semblaient former des ouvrages avancés, et probablement elles étaient destinées à défendre la citadelle contre une nombreuse armée d'assaillants. Nous vîmes sur toutes se mouvoir constamment des hommes qui paraissaient remplir leur service. Les six redoutes que nous considérâmes comme des *Block-houses*, d'après leur ressemblance avec cette sorte d'édifice, étaient assez vastes pour loger un grand nombre de personnes, et ce furent les seules habitations que nous remarquâmes. Cependant on peut conclure de la

lants. On laisse aussi en différentes parties des murs, de semblables ouvertures, qui peuvent recevoir de petits canons. Un fort de cette sorte est construit de manière que si les coups de l'ennemi en abattent une moitié, l'autre reste debout. Chaque morceau de bois du toit ou des murs, est indépendant de celui qui est à côté; chaque mur l'est aussi de celui qui en est voisin; et le toit, à son tour, ne dépend également de rien. En conséquence, si l'on fait jouer une pièce d'artillerie contre l'édifice, le boulet ne déplace que le morceau de bois qu'il a frappé, et tous les autres morceaux demeurent intacts. » *Voyage au Canada.* (3.e vol. chap. XXXIII). *Par Isaac* WELD. Chez Lepetit jeune, libraire, palais Egalité, galeries de bois, n.° 225. An 8 (*Note du Traducteur*).

grande quantité de pirogues, qui se rassemblèrent en très-peu de temps autour du vaisseau, que les habitants sont navigateurs, et conséquemment que ce sont les rivages, et non les montagnes fortifiées qui paraissent occuper le centre de l'île, qu'ils doivent choisir le plus généralement pour leur résidence. Nous comptâmes environ trente pirogues, soit simples, soit doubles. Les premières portaient un balancier sur le côté. Construites à peu près de même que celle des îles de la Société, elles n'ont pas l'arrière très-élevé, quoique cependant quelques-unes l'eussent extraordinairement, et l'avant est chargé de quelques ornements. Le travail en était propre ; mais ce sont les pirogues les plus étroites que j'aie jamais vues. Lorsque l'on considère que ceux qui les construisent sont presque privés de fer, qu'ils ne possèdent que peu d'instruments de cet utile métal, et que l'on examine les malheureux outils dont ils se servent généralement pour une telle opération, on admire leur adresse, leur persévérance et leur industrie. Il ne paraît pas que leur île produise de beau bois de construction. Les planches les plus larges, dont étaient composées les pirogues, ne passaient pas douze pouces, et probablement elles étaient tirées des arbres les plus

gros. Quelques-unes de leurs pirogues doubles les plus élevées pouvaient contenir de vingt-cinq à trente hommes ; et d'après un calcul modéré, nous supposâmes que trois cents de ces insulaires s'étaient approchés du vaisseau. C'étaient tous des adultes, dont aucun ne paraissait au dessus du moyen âge. Ainsi l'on peut hardiment porter le nombre total des habitants à quatorze cents. Une telle population semble annoncer la fertilité de l'île, quoique nous n'eussions vu aucun signe de culture. Les naturels avaient de l'embonpoint ; ils étaient d'une moyenne taille et très-bien faits. En général leur physionomie était ouverte, enjouée ; et tout en eux nous fit croire qu'ils pratiquaient l'hospitalité. Ils parurent tous desirer que quelques-uns des nôtres les accompagnassent au rivage ; et ceux qui se retirèrent les derniers, firent tous leurs efforts pour nous y déterminer par la persuasion et même par une sorte de violence. A leur départ, chacun d'eux prit la main de l'étranger placé près de lui, dans le dessein de le faire entrer dans une pirogue. Ils avaient les cheveux courts ; et, à l'exception de quelques-uns qui portaient une ceinture faite avec une plante dont les feuilles étaient vertes, larges et longues, ils étaient tous entièrement

nus. Quoique le *tatouage* soit extrêmement en usage parmi les insulaires de la mer du Sud, aucun des habitants de l'île d'Oparo n'en avait de traces sur le corps.

Indépendamment de la protection que leurs retraites fortifiées leur assurent, il ne paraît pas qu'ils soient exposés à de grandes hostilités, car nous ne leur vîmes point de cicatrices, ni rien qui annonçât l'effet de la violence. Leurs forteresses (tout nous porte à croire que c'en était) firent conjecturer à plusieurs d'entre nous qu'ils sont fréquemment troublés par d'inquiets voisins qui habitent quelques îles peu distantes de la leur. Mais comme leurs pirogues n'étaient pas garnies de voiles, et ne semblaient nullement avoir été équipées pour une expédition éloignée de leur côte, on peut raisonnablement en conclure, qu'ils ne sont pas accoutumés à des voyages un peu longs. Cependant, d'un autre côté, lorsque l'on considère la petitesse de leur île, il est difficile de croire que ce soit, non la crainte d'ennemis étrangers, mais celle d'une insurrection domestique, qui leur ait fait entreprendre la penible construction de leurs forteresses; et comme elle a, au sud-est, une grande étendue de mer, peu fréquentée jusqu'ici, il est assez probable qu'il s'y trouve

quelques îles dont les habitants viennent faire des incursions sur celle-ci.

Lorsque nous nous éloignâmes de l'île d'Oparo, nous avions un beau temps et un joli frais du sud-est; et le surlendemain (le 25) au soir, nous étions dans le voisinage de quelques îles basses, découvertes par le capitaine Carteret, qui les a nommées *îles du duc de Glocester*. Nous en dépassâmes la latitude à environ 1° 33′ à l'ouest, sans que cependant la moindre apparence de terre frappât nos regards. Un petit frais de l'est nous faisait espérer d'arriver le lendemain (27) à Taïti: mais cette flatteuse espérance fut de courte durée. Vers le soir, le vent tourna au nord-ouest; il était d'une grande violence et fut accompagné jusqu'au 28 au soir, de fortes rafales et d'un torrent de pluie qui tomba presque sans interruption. Le jour naissant nous offrit, le lendemain, la vue de Matavay, ou de l'île d'Osnaburgh, à sept ou huit lieues de distance, et au nord-est-quart-d'est du compas. Je fis gouverner, à l'instant, vers Taïti, dont la pointe méridionale fut visible à onze heures, au 70° sud-ouest du compas, et à la distance de huit ou neuf lieues. Le vent, passant au nord, nous empêcha d'atteindre à la baie de Matavay, et nous obligea de tenir au

plus près pendant la nuit. Le lendemain matin (30), à l'aide d'une petite brise nord-est, nous gouvernâmes sur cette baie, avec toutes les voiles que nous pûmes porter. A huit heures, une pirogue qui vint se placer le long du bord, nous apporta deux cochons et quelques végétaux, dont la sœur d'*Otou*, qui résidait dans cette partie de l'île, en travers de laquelle nous étions, nous faisait présent. Les naturels m'apprirent qu'on nous attendait, et qu'en conséquence de l'information qu'ils avaient reçue d'un vaisseau anglais, alors mouillé dans la baie de Matavay, ils cherchaient depuis deux jours à nous découvrir. La description qu'ils nous firent de ce vaisseau était si claire, que je n'hésitai pas à croire que c'était le Chatam, ce dont nous fûmes heureusement convaincus en peu de temps. M. Broughton vint bientôt nous voir et amena avec lui une grande quantité des excellentes productions de cette fertile contrée. Sur les dix heures, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Matavay. Nos félicitations mutuelles sur notre réunion furent d'autant plus vives que chacun, sur les deux bords, jouissait d'une parfaite santé. Depuis son arrivée, M. Broughton avait reçu des preuves multipliées de l'attention et de l'amitié des

bons insulaires. A l'effet d'entretenir ces heureuses dispositions, je crus convenable de rédiger un règlement pour la Découverte et le Chatam : 1.° il était défendu à tout officier, tout matelot, ou tout autre employé, de donner aux naturels, en échange de quelque article de curiosité que ce fût, rien qui pût déprécier la valeur du fer, de la verroterie, etc. 2.° De rien acheter d'eux que la permission n'en eût été accordée; 3.° Il était ordonné de mettre en usage tous les moyens honnêtes pour cultiver leur amitié, et de les traiter dans toutes les occasions avec beaucoup d'affection et d'humanité; 4.° enfin, il était enjoint à tous les gens de l'équipage de veiller exactement sur les objets confiés à leurs soins, sous peine de perdre une partie de la solde durant le voyage, et de subir en outre la punition qu'exigerait la nature du délit.

Après avoir reçu copie de ce règlement, M. Broughton me remit la relation de ce qui lui était arrivé depuis notre séparation jusqu'à notre réunion à Taïti. La voici :

« Le bois que nous avions embarqué dans « le Havre facile, et les barriques de bière « de spruce et d'eau qui étaient sur le pont, « faisaient tellement pencher le vaisseau de « l'avant, et la mer d'ailleurs était si grosse,

« que nous fûmes obligés de quitter notre « route au sud et de courir devant l'ouragan, « dont la violence était extrême. Malgré cette « précaution, une vague frappa la poupe, le « 23 novembre, à six heures du matin, em- « porta le petit canot à la mer, et mit tout à « flot sur le pont. A midi, le vent était consi- « dérablement abattu, la mer plus tranquille, « et l'horizon assez clair; mais on n'apercevait « la Découverte dans aucune direction.

« Le même jour, sur les deux heures, nous « découvrîmes de dessus le pont une terre, qui « nous parut une île élevée, et nous restait au « sud-sud-est du compas, à trois ou quatre « lieues de distance. Une heure après, nous « en vîmes une plus au sud et qui était séparée « de la première. Nous fîmes nos efforts pour « la doubler, mais ne pouvant y parvenir, « nous entrâmes dans un passage entre l'île et « la terre détachée qui se trouva formée d'un « groupe d'îlots et de rochers, sur lesquels la « mer se brise avec beaucoup de violence. Un « horizon brumeux nous empêcha de découvrir « assez distinctement la partie nord-est de « l'île, pour en indiquer l'étendue. Nous eû- « mes lieu de croire qu'elle n'était pas habitée, « ce que son aspect affreux rend très-pro- « bable. Je la nommai KNIGHT'S ISLAND, *île de*

« *Knight*, en l'honneur du capitaine de ce « nom, qui sert dans la marine. La pointe mé- « ridionale de cette île gît par 48° 15′ de lati- « tude, et 166° 44′ de longitude.

« Le 29, nous eûmes connaissance d'une « terre basse, dont une pointe fut nommée « POINTE ALLISON, du nom de celui qui l'a- « vait découverte le premier. J'appelai MONT « PATTERSON une montagne de roche extrê- « mement escarpée qui en est voisine. Un « cap très-apparent qui forme la partie la « plus septentrionale de l'île, fut nommé « le CAP-YOUNG, et gît 43° 48′ de lati- « tude, et 183° 2′ de longitude. Deux îles « très-près l'une de l'autre, d'une faible élé- « vation, qui ont un sommet plat, et dont les « côtés perpendiculaires sont entièrement cou- « verts et composés de rochers que paraissent « fréquenter beaucoup des oiseaux de diffé- « rentes espèces, furent, à cause de leur res- « semblance, nommées LES DEUX SŒURS. Elles « gissent par 43° 41′ de latitude et 182° 49′ « de longitude, et sont à quatre lieues de dis- « tance du Cap-Young.

« En partant de ce cap, je gouvernai est- « quart-nord, me tenant entre deux et trois « milles de la côte. Le rivage est une grève « continue de sable blanc sur laquelle le res-

« sac monte très-haut. Un terrain qui s'élève « graduellement de la grève, et qui est cou- « vert de bois, se prolonge à la distance d'en- « viron quatre milles à l'est du cap. Après l'a- « voir dépassé, différentes collines s'offrirent « à nos regards, au dessus de la basse terre « que nous avions aperçue le matin, et nous « pûmes distinguer que plusieurs ressem- « blaient à nos bruyères d'Angleterre, mais « étaient privées d'arbres. Quelques parties « des forêts semblaient avoir été coupées, et « en différents endroits entre les collines, il « s'élevait de la fumée. Des pointes de roche, « très-avancées, et couvertes de bois, inter- « rompent la grève, à des distances inégales. « Au dessus des rivages de sable, nous vîmes « une rangée de collines très-éloignées, et « dont la direction était la même que celle de « la côte. Après avoir fait environ dix lieues, « nous fûmes par le travers d'une petite baie. « L'aspect du pays était très-agréable. A l'aide « de nos lunettes, nous distinguâmes des na- « turels qui retiraient une pirogue, et d'au- « tres qui se tenaient derrière les rochers de la « baie. Craignant de ne pas retrouver une si « favorable occasion de connaître les habi- « tants, je revirai sur la baie que nous avions « dépassée avant d'avoir aperçu les habitants.

« Nous

« Nous jetâmes l'ancre, à la distance de près « d'un mille du rivage, par vingt brasses d'eau, « sur un fond de sable et de roche. La pointe « orientale de notre mouillage était la fin de « l'île et je lui donnai le nom de POINT MUN- « NINGS.

« Accompagné de M. Johnstone, du *mas-* « *ter*, et d'un de ses aides, je me rendis « dans le canot, vers le rivage. Les rochers « s'avancent un peu en saillie à chaque ex- « trémité de la baie. Après les avoir dépassés, « nous trouvâmes une eau tranquille, et nous « prîmes terre à l'endroit où nous avions d'a- « bord aperçu les habitants, qui étaient alors « sur la pointe opposée. Ceux-ci voyant que « nous examinions leurs pirogues, se hâtè- « rent de faire le tour de la baie, et nous « rentrâmes dans notre canot pour attendre « leur arrivée. Ils firent beaucoup de bruit « en s'approchant, et nous ayant bientôt « joints, nous entrâmes en un colloque, dans « lequel nous employâmes les signes, les « gestes et la parole, sans pouvoir nous faire « entendre les uns des autres. Nous offrîmes « aux naturels plusieurs objets qu'ils reçurent « avec beaucoup d'empressement. Tout ce « dont on leur fit présent parut leur causer « infiniment de plaisir; mais ils ne voulurent

« faire aucun échange. Comme nous avions « lieu de croire qu'ils desiraient vivement « que nous allassions à terre, M. Sheriff s'y « rendit, après avoir laissé ses armes dans le « canot. Cependant il ne parut attirer l'atten- « tion que de deux ou trois des insulaires. « Ceux-ci l'accompagnèrent vers les pirogues « qui étaient sur la grève, tandis que les « autres, dont le nombre se montait à trente « ou quarante, demeuraient sur les rochers « à causer avec nous; et quand le canot s'ap- « prochait d'eux pour leur remettre quelque « chose, ils ne se faisaient point de scrupule « de chercher à prendre tout ce qui se trou- « vait à leur portée. Nous ayant invités plu- « sieurs fois à les suivre dans le lieu où nous « supposions qu'étaient situées leurs habita- « tions, nous consentîmes à leur donner cette « satisfaction quand M. Sheriff fut de retour. « Ils en avaient curieusement examiné la per- « sonne, et ils témoignèrent un grand desir « de le garder; car nous les vîmes fréquem- « ment le pousser vers le bois où nous ima- « ginions que résidaient quelques-uns d'entre « eux. Lorsque nous les rejoignîmes de l'au- « tre côté de la baie, ils s'assirent sur la grève, « et semblèrent avoir grande envie de nous « recevoir à terre. Cependant nos instances

« pour en obtenir quelque chose, en retour « de nos présents, ayant été inutiles, voyant « d'ailleurs qu'un assez grand nombre de ces « insulaires étaient armés de longues lances, « et que la position ne nous serait pas favo- « rable, dans le cas où ils seraient disposés « à nous traiter en ennemis, nous crûmes « qu'il n'était pas prudent de nous aventurer « parmi eux, et nous les quittâmes. Mais « ayant remarqué, pendant que nous nous « retirions, qu'ils demeuraient tranquille- « ment à la place où nous les avions laissés, « je jugeai que c'était une occasion favora- « ble d'aller encore une fois à terre, et d'exa- « miner leurs pirogues. Ayant de nouveau « gagné le rivage, sans être inquiétés, nous « déployâmes le pavillon de l'union, nous « retournâmes une motte de terre, et, dans « la supposition que nous étions les premiers « qui l'eussions découverte, nous prîmes, au « nom de sa majesté George III, possession « de cette île, que je nommai CHATAM IS- « LAND (*île Chatam*), en l'honneur du « comte de ce nom. Après avoir porté la « santé du roi, j'attachai avec des clous, à « un arbre qui était près de la grève, une « lame de plomb sur laquelle on avait tracé « ces mots : *Le briq le Chatam, vaisseau*

« *de sa majesté ; lieutenant William-Ro-*
« *bert Broughton , commandant ; 29 no-*
« *vembre* 1791. Nous cachâmes ensuite près
« du même arbre une bouteille où était ren-
« fermée la même inscription en latin.

« On ne peut mieux comparer la forme
« des pirogues que nous examinâmes qu'à
« celle d'une petite civière à bras et sans
« jambes, décroissant en largeur de l'arrière
« à l'avant. Elles étaient faites d'une substance
« légère, qui ressemblait au bambou, sans être
« creuse. Des pièces du même bois en assu-
« jettissaient les différentes parties, et étaient
« attachées avec les fibres de quelques plan-
« tes, comme pourraient l'être celles d'un
« panier d'osier. Leur fond plat et construit de
« la même manière, avait deux pieds de pro-
« fondeur sur dix-huit pouces de largeur. Le
« vide des coutures était rempli par une al-
« gue fort longue. Les côtés ne se réunis-
« saient ni à l'arrière, ni à l'avant. La plus
« grande largeur de l'arrière était de trois
« pieds, celle de l'avant de deux, et la plus
« grande longueur de huit ou neuf pieds.
« Dans l'arrière était un siége mobile, très-
« proprement fait, et de la même matière
« que le reste du vaisseau. Ces pirogues ne
« nous parurent destinées qu'à servir à la

« pêche entre les rochers voisins du rivage.
« Elles ne peuvent contenir que deux ou
« trois personnes; et elles étaient si légères,
« que deux hommes en porteraient une avec
« facilité, et qu'un seul pourrait la haler en
« sureté sur la grève. Les grapins étaient de
« pierre, et les cordes auxquelles ils tenaient,
« de natte travaillée à peu près comme ce
« que l'on appelle du *filet français*. Les pa-
« gaies étaient d'un bois dur, avec une pale
« très-large, et qui s'augmentait graduelle-
« ment depuis le manche. Les filets de ces
« insulaires étaient très-ingénieusement faits,
« et se terminaient en une cosse ou une bourse.
« Un cercle de six pieds de diamètre et d'un
« bois souple, en tenait l'embouchure ouverte.
« Ils avaient de huit à dix pieds de longueur,
« et ils se réduisaient insensiblement à la lar-
« geur d'un pied. Les mailles en étaient assez
« serrées. Au centre était fixée une ligne, ou
« une corde, pour les retirer. La ficelle, ou le
« fil, en était d'un beau chanvre et à deux
« brins; les nœuds étaient aussi serrés que
« ceux des ris de voile ; et le tout nous parut
« très-fort. Nous vîmes aussi des filets à re-
« bords, faits avec l'écorce ou les fibres d'un
« arbre ou d'une plante, sans aucune prépa-
« ration, et à mailles égales. Nous péné-

« trâmes à quelque distance dans les forêts, « mais nous ne trouvâmes ni huttes, ni mai- « sons, quoique l'on aperçût une grande quan- « tité d'écailles, et des lieux où l'on avait fait « du feu.

« Ces forêts nous procurèrent une ombre « délicieuse. Il n'y avait point de broussailles. « En quelques endroits, on avait formé des « berceaux en abaissant les branches des ar- « bres, lorqu'elles étaient encore souples, et « en plaçant des arbustes au dessous. Il pa- « raisssait que l'on y avait reposé depuis peu. « La végétation avait beaucoup de force et les « arbres étaient dégagés de branches jusqu'à « une grande hauteur. Il y en a de plusieurs « sortes, l'une desquelles a la feuille semblable « à celle du laurier. Un de ces arbres avait des « joints comme la vigne; mais nous n'en vîmes « point que l'on pût qualifier de bois de haute « futaie. Lorsque nous nous retirâmes, quel- « ques-uns des naturels s'approchèrent de « nous, et comme ils semblaient avoir des in- « tentions paisibles, nous allâmes vers ceux qui « s'étaient le plus avancés, et nous nous sa- « luâmes les uns les autres en nous touchant « nez à nez, à la mode des habitants de la « nouvelle Zélande. Nous leur présentâmes « quelques bagatelles, mais ils ne parurent pas

« concevoir la moindre idée d'un échange, ni « de nous rien offrir en retour, et nous ne « pûmes les engager à se dessaisir de rien, ex- « cepté d'une lance grossièrement travaillée. « Nous proposâmes à celui qui en était por- « teur, de nous céder son vêtement ou sa « couverte de peau d'ours marin pour un mi- « roir; mais il fut tellement charmé d'y voir « réfléchie son image qu'il prit la fuite en « l'emportant. Ayant voulu, avant ce trait, « montrer aux insulaires l'effet supérieur de « nos armes à feu, je leur donnai quelques oi- « seaux que j'avais tués, et je pris soin en « même temps de leur indiquer comment j'a- « vais fait. Le bruit d'un coup de fusil que je tirai « parut les effrayer infiniment, et, à mesure « que nous avançâmes vers eux, tous se re- « tirèrent, à l'exception d'un vieillard, qui, « ferme à son poste, plaça de côté sa lance, « et battit la mesure avec son pied. Comme il « semblait nous considérer avec un regard « menaçant, je remis mon fusil à quelqu'un « de la compagnie, j'allai vers l'insulaire, je « lui secouai la main, et fis tout ce dont je « pus m'aviser pour obtenir sa confiance. Ob- « servant qu'il tenait quelque chose de très- « soigneusement roulé dans une natte, je lui « témoignai le desir de savoir ce que c'était;

« mais il le donna bien vîte à un de ses com-
« patriotes, qui l'emporta sur le champ. Ce-
« lui-ci cependant ne put m'empêcher de voir
« que cette natte enveloppait des pierres façon-
« nées comme les *Patou Patoes* de la nouvelle
« Zelande. Les deux naturels semblèrent avoir
« grande envie de mon fusil et de mon cein-
« turon, et fréquemment ils s'écriaient *Tou-*
« *hata!* Quelques-unes de leurs lances étaient
« de dix pieds de long, et d'autres environ de
« six. Il y en avait une ou deux de neuves, qui
« étaient sculptées vers la poignée. Lorsqu'on
« les leur montrait du doigt, ils les passaient à
« ceux qui se tenaient immédiatement der-
« rière eux, comme s'ils craignaient que nous
« ne voulussions les leur enlever de vive force.
« Voyant que, dans le lieu où nous étions, nous
« ne pouvions rien en tirer, nous leur fîmes
« signe de nous conduire où nous croyons
« qu'étaient situées leurs maisons, et nous tâ-
« châmes de leur faire comprendre que nous
« avions faim et soif. Leurs dispositions ami-
« cales ne paraissant point altérées, nous nous
« fîmes accompagner, M. Johnstone et moi,
« de trois hommes armés, et nous dirigeâmes
« nos pas le long du rivage. Dans le cas où
« nous aurions eu besoin de secours, ou qu'il
« nous eût fallu faire retraite, le canot, dans

« lequel étaient quatre rameurs, s'avançait en « même temps, dans la même direction, et « très-près de la grève. J'avais prescrit à cha- « cun de se tenir sur ses gardes, mais de ne « se servir de ses armes que lorsque j'en don- « nerais l'ordre, ce que je ne croyais pas néan- « moins devoir être nécessaire. La première « fois que nous nous assîmes, plusieurs des « insulaires ramassèrent de gros bâtons, qu'ils « agitèrent au dessus de leur tête, comme s'ils « voulaient en frapper quelqu'un. Celui qui « avait reçu les pierres du vieillard, les avait « attachées, une à chaque bout d'un gros bâ- « ton, d'environ deux pieds de long. Mécon- « tents de ces indices, nous songions à nous « rembarquer, mais lorsque nous nous retour- « nâmes, les insulaires se retirèrent sur la « grève, autour d'un feu qu'ils venaient de « faire. M. Johnstone qui les suivit seul, n'ar- « riva pas assez à temps pour savoir par quel « procédé ils avaient pu l'allumer si prompte- « ment. Sa présence ayant paru leur déplaire, « il revint sur ses pas, et nous continuâmes « notre marche sur les bords de la mer, en « leur faisant signe que notre intention était « de les accompagner de l'autre côté de la « baie. Quatorze seulement nous suivirent, « les autres restèrent auprès du feu. Ceux qui

« n'avaient point de lances y suppléèrent par « des morceaux de bois qu'ils trouvèrent sur « le sable. Cependant notre troupe était com- « posée de neuf hommes bien armés, nous n'a- « vions aucune inquiétude relativement à « notre sureté personnelle, surtout d'après le « soin que nous avions d'éviter tout ce que « nous supposions capable d'offenser les na- « turels, et nous croyons que les présents que « nous leur avions faits, nous avaient acquis « leur amitié, jusqu'à ce que nous eûmes lieu « d'être persuadés du contraire en les voyant « se saisir de bâtons.

« Après avoir fait environ une demi-lieue « autour de la baie, nous arrivâmes à la place « derrière laquelle, du haut du grand mât, « on avait aperçu de l'eau au-delà du rivage. « En marchant sur la grève, nous recon- « nûmes que cette eau formait à l'ouest, une « vaste nappe autour d'une montagne qui nous « empêcha d'en voir plus au loin le développe- « ment. Vers l'extrémité supérieure de ce lac, « le pays nous parut agréable et le terrain de « niveau. L'eau était d'une couleur rougeâtre, « et avait un goût saumâtre qu'elle devait pro- « bablement à l'eau salée qui filtrait à travers « la grève, ou peut-être avait-elle, à l'ouest, « avec la mer, quelque communication que

« nous n'avions pu découvrir. Nous essayâmes « d'expliquer aux naturels qui nous accompa- « gnaient toujours que cette eau n'était pas « bonne à boire, et alors ils retournèrent au « bord de la mer. Quand ils furent vis-à-vis le « bateau, ils devinrent extrêmement bruyants, « parlèrent très-haut, et se séparèrent comme « pour nous entourer. Un jeune homme s'a- « vança vers moi, avec une attitude mena- « çante. Il disloquait tous ses membres, re- « tournait ses yeux, faisait de hideuses gri- « maces, et se donnait de la sorte, ainsi que « par ses gestes, l'aspect le plus féroce. Dès « que je l'eus couché en joue avec mon fusil « à deux coups, ses contorsions cessèrent. Les « intentions hostiles des insulaires étaient trop « évidentes pour s'y méprendre; et afin de « n'avoir pas recours à de fâcheuses extrémi- « tés, le canot eut ordre d'avancer pour nous « recevoir. Alors, quoique nous fussions sur « nos gardes, ils commencèrent l'attaque, et « pour éviter d'être abattu, avant de pouvoir « faire retraite, je fis partir, à regret, un « coup de fusil chargé de menu plomb, que « j'espérais devoir suffire pour les intimider « sans en blesser dangereusement aucun, et « pour les empêcher de troubler notre embar- « quement. Une lourde massue dirigée contre

« M. Johnstone vint frapper son mousquet avec
« une telle force que l'arme tomba à terre,
« mais il la releva avant que son antagoniste
« pût s'en saisir, et il fut obligé de faire feu
« pour parer un second coup dont il était me-
« nacé. Un soldat de marine et un matelot qui
« étaient placés auprès de lui, furent par le
« même moyen forcés d'entrer dans l'eau,
« mais non sans avoir fait usage de leurs ar-
« mes, le danger imminent auquel ils étaient
« exposés ne leur ayant pas permis d'attendre
« des ordres. Le commandant du canot nous
« voyant serrés de près par les insulaires, et
« obligés de faire retraite, fit feu aussi, ce
« qui les mit en fuite. J'ordonnai de cesser à
« l'instant, et je fus charmé de voir nos ennemis
« s'éloigner, sans qu'aucun d'eux parût blessé.
« Cette illusion fut de courte durée. On dé-
« couvrit qu'un homme était tombé, et je suis
« affligé d'ajouter qu'on le trouva sans vie.
« Une balle lui avait cassé le bras et percé le
« cœur. Nous dirigeâmes nos pas immédia-
« tement vers le canot; mais le ressac l'em-
« pêchant de s'approcher, il fallut nous rendre
« à l'endroit où nous avions d'abord dessein
« de nous rembarquer. Pendant que nous
« nous retirions, nous vîmes un des naturels
« sortir du bois, où tous s'étaient refugiés; et

« s'étant placé près du mort, nous l'entendîmes « distinctement exprimer sa douleur par des « lamentations semblables à des hurlements.

« Lorsque nous approchâmes du lieu où « nous avions débarqué, nous ne vîmes au- « cune apparence d'habitations, quoique nous « supposassions que les femmes et les en- « fants nous regardaient au bord des bois, « pendant que nous conversions avec les hom- « mes, à l'instant de notre arrivée. Quelques « traces, que l'on suivit, ne conduisirent qu'à « des monceaux de coquilles, et à des retraites « entourées d'une simple palissade, et formées « de même que celles que nous avions vues à « notre débarquement. Pour donner à connaî- « tre aux naturels les bonnes intentions avec « lesquelles nous étions venus vers eux, et pour « leur faire aussi quelque réparation de l'injure « que nous leur avions faite en nous défendant « contre une attaque que nous n'avions pas « méritée, nous plaçâmes dans leurs pirogues « le reste des bagatelles que nous avions appor- « tées. Pendant que nous faisions route pour « gagner le vaisseau, nous en vîmes deux « qui accouraient vers le lieu où ces pirogues « étaient mouillées, mais quand nous fûmes « à bord, il ne nous fut pas possible de les « distinguer avec nos lunettes.

« Les hommes étaient d'une moyenne tail-
« le, vigoureux, bien proportionnés, et ils
« avaient les membres pleins. Leurs cheveux
« et leur barbe étaient noirs, et quelques-uns
« les portaient longs. Les jeunes gens avaient
« leur chevelure relevée en nœuds sur le som-
« met de la tête, et entremêlée de plumes
« noires et de plumes blanches. Quelques-uns
« d'entre eux s'étaient arraché la barbe. Ces
« insulaires ont tous le teint d'un brun obs-
« cur, les traits prononcés et de mauvaises
« dents. Leur peau n'offrait aucun signe de
« *tatouage*, et ils semblaient très-propres.
« Pour vêtement ils portaient une peau d'ours,
« ou de veau marin, attachée autour du cou
« avec un cordon natté, et qui leur tombait
« jusqu'aux hanches, le poil tourné en dehors.
« D'autres avaient en place, des nattes très-
« artistement faites, attachées de même, et
« qui leur couvraient les épaules et le dos.
« Quelques-uns étaient nus, à l'exception
« d'une natte d'un tissu fin, qu'un cordon
« fixait autour des reins. Nous ne remarquâ-
« mes pas qu'ils eussent les oreilles percées,
« ni qu'ils portassent des ornements sur leur
« personne, excepté cependant quelques-uns
« d'entre eux, qui avaient un collier de nacre
« de perles. Plusieurs avaient leur ligne, qui

« était faite avec la même espèce de chanvre
« que leurs filets, passée autour du corps com-
« me une ceinture; mais nous ne vîmes point
« leurs hameçons. Nous distinguâmes deux
« ou trois vieillards qui, toutefois, ne parais-
« saient revêtus d'aucune autorité. Tous an-
« nonçaient beaucoup d'enjouement, et notre
« conversation excita fréquemment de grands
« éclats de rire parmi eux. Il est difficile de
« se faire une idée de leur surprise et de leurs
« exclamations, lorsque nous débarquâmes.
« Ils indiquaient du doigt le soleil, puis nous-
« mêmes, comme pour demander si nous en
« descendions. Le manque d'habitations nous
« fit supposer que cette partie de l'île n'offrait
« aux habitants qu'une résidence temporaire,
« où ils se rendaient pour se procurer des co-
« quillages et du poisson. Il se trouve ici dif-
« férentes sortes des premiers, qui doivent
« être très-abondants. Nous vîmes des bras
« d'écrevisses dans les pirogues; et comme
« les oiseaux étaient en grand nombre, sur
« le rivage, et qu'ils volaient autour des na-
« turels, comme si ceux-ci ne les inquiétaient
« jamais, nous jugeâmes que la mer four-
« nit leur principale subsistance. Des pies de
« mer, noires avec un bec rouge, des cour-
« lis tachetés de noir et de blanc avec un

« bec jaune, de gros pigeons ramiers comme « ceux de la baie *Dusky*, des canards, dont « les espèces étaient très-variées, de petites « alouettes de sable et des guignettes de sable « étaient en grand nombre aussi sur le rivage.

« A notre retour à bord, nous levâmes « l'ancre avec un vent frais de sud-ouest. Sur « les dix heures du soir, en doublant la « pointe Munnings, qui est à l'extrémité nord- « est de l'île, nous reconnûmes que c'était une « basse peninsule, au dessus de laquelle on « découvrit du haut du grand mât, une autre « terre au sud; mais le temps devint si bru- « meux qu'il ne fut pas possible de distinguer « jusqu'où elle s'étendait en cette direction. De « la baie, que j'appelai SKIRMISH-BAY (*baie de « l'Escarmouche*), à la pointe Munnings, le « rivage est bas, garni de rochers, et cou- « vert de bois. Quelques rochers gissent un « peu en avant de la pointe. L'étendue de « l'île, de l'est à l'ouest, ce qui est à peu près la « direction de la côte, peut être d'environ « douze lieues, en allouant 14° de déclinai- « son à l'est. Notre mouillage dans la baie « de l'Escarmouche, était par 43° 49′ de la- « titude, et 183° 25′ de longitude. Le lende- « main, 30 novembre, à la pointe du jour, « nous portâmes toutes nos voiles comme à « l'ordinaire,

« l'ordinaire, et nous fîmes route au nord-est. « Durant le cours de cette journée, nous vîmes « beaucoup de plantes marines, ainsi que des « poules du port Egmont et plusieurs oiseaux « océaniques.

« Les vents contraires rendirent notre na- « vigation très-lente. Enfin, le 23 décembre, « à huit heures du matin, on aperçut, du haut « du grand mât, une terre qui nous restait à « l'ouest-quart-sud du compas. Une heure « après, elle était visible de dessus le pont, « et nous l'avions à l'ouest sud-ouest, demi- « rumb ouest, à la distance d'environ dix lieues. « C'était une petite île élevée, dont la partie « septentrionale formait un haut mondrain, « du pied duquel le terrain s'aplanissait et « s'abaissait graduellement jusqu'à l'autre ex- « trémité. N'ayant pu compter sur notre ob- « servation, je ne crus pas devoir donner un « nom à cette île.

« Le 26, à sept heures du matin, nous dé- « couvrîmes *Maitea*, ou l'île d'Osnaburgh, « qui nous restait à l'est-sud-est du compas, et à « sept ou huit lieues seulement. Je fis gouver- « ner immédiatement sur Taïti, que l'on vit, « une heure après, dans l'ouest-quart-nord. A « cinq heures du soir, n'étant plus qu'à la « distance de quatre ou cinq milles de la côte,

« et un peu à l'est de la pointe Vénus, quel-
« ques pirogues nous apportèrent des noix de
« cocos et deux petits cochons que nous ache-
« tâmes à l'instant. Au coucher du soleil, la
« brise cessa, et nous fûmes en calme jusqu'à
« minuit, que le vent s'éleva dans la partie de
« l'est. Nous courûmes des bords à petites
« voiles jusqu'au matin (27) que nous for-
« çâmes de voiles pour la baie de Matavay.
« Sur les huit heures nous tournâmes le banc
« du Dauphin, par deux brasses et demie
« d'eau, et nous entrâmes dans cette baie. A
« neuf heures nous jetâmes l'ancre, par huit
« brasses sur un fond noir et vaseux. La pointe
« Vénus nous restait au 15° nord-est du com-
« pas, le banc du Dauphin a 70° nord-ouest,
« et la colline d'un seul arbre, au 31° sud-ouest.
« La baie de Matavay étant le rendez-vous
« fixé par le capitaine Vancouver, nous fûmes
« très-affligés de ne point y trouver la Dé-
« couverte; et notre inquiétude fut d'autant
« plus vive que sa supériorité de marche nous
« avait fait croire qu'elle nous précéderait
« au moins d'une semaine.

« Nous fûmes à peine mouillés que les na-
« turels, apportant avec eux une ample pro-
« vision des divers rafraîchissements du pays,
« nous entourèrent d'une manière amicale et

« polie. Quelques vols ayant été commis, « nous fumes forcés de les faire rentrer dans « leurs pirogues, le long du bord. Toute l'a- « près-midi, il tomba une pluie si grosse que « personne, sur le Chatam, ne se souvenait « d'en avoir vue une pareille, et nous essuyâ- « mes une violente tempête. A notre arrivée, « tout le rivage ne formait qu'une grève non « interrompue; mais sur le soir, les torrents « qu'avait occasionnés la pluie, enflèrent tel- « lement la rivière qu'elle rompit un de ses « bords entre la pointe Vénus et la colline « d'un seul arbre. Un immense volume d'eau « se répandit alors sur la grève, entraînant « un grand nombre de gros arbres, qui se « dispersèrent dans la baie. Les naturels ras- « semblés en foule poussèrent des cris qui « nous semblèrent des acclamations de joie, « en voyant la rive céder à l'effort de l'eau ; « car, sans cette circonstance, leurs maisons « et leurs plantations eussent été probable- « ment inondées.

« Je reçus, le 28, au matin, du jeune « *Otou*, un présent de deux cochons et de « quelques fruits. Nous apprîmes en même « temps que son père, qui se nommait alors « *Pomourrey*, était à *Eimeo*, où l'on nous « offrit d'aller l'instruire de notre arrivée, qu'il

« ne saurait pas plutôt qu'il se rendrait à « Matavay. Son absence toutefois ne nous « avait pas été nuisible ; car quoique nous « n'eussions reçu la visite d'aucun chef, la con- « duite des habitants n'en était pas moins ami- « cale et polie. Ils nous fournirent, à très-bon « compte, toutes les provisions dont nous « pouvions faire usage. La tempête continua « la plus grande partie de ce jour, ainsi que « toute la nuit suivante, et des torrents de « pluie tombèrent sans interruption.

« Le 29, le jeune Otou m'envoya d'O- « parre, un autre présent, très-beau, et qui « consistait aussi en cochons et en fruits. Il me « fit dire en même temps que le jour suivant « il se rendrait à Matavay. Le soir, la tem- « pête s'était un peu appaisée. Cependant le « ressac montant toujours trop haut pour « qu'il nous fût possible d'approcher de la « grève dans la baie, nous débarquâmes der- « rière la pointe Vénus, et les naturels nous « accueillirent avec autant de gaieté que de « cordialité. Le vent ayant passé à l'est, le « temps s'éclaircit et fut très-agréable. Le « lendemain matin, 30, ayant appris qu'un « vaisseau se montrait en pleine mer, je me « rendis à l'instant au rivage, et j'eus l'inex- « primable satisfaction d'apercevoir, dans

« l'est, la Découverte, qui faisait voile vers « la baie. Sur les dix heures, comme elle s'a- « vançait entre le ressif et le banc du Dau- « phin, j'allai présenter mes félicitations au « capitaine Vancouver, et l'instruire de tout « ce qui nous était arrivé depuis notre sépa- « ration, ainsi que de la bonne santé dont « jouissait l'équipage du Chatam. »

Les îles, ou plutôt le groupe d'îles, découvert par ce bâtiment, et auquel M. Broughton donna le nom d'île de Knight, sont les *Snares* que dépassa la Découverte, quelques heures auparavant. M. Broughton considérant nos moyens d'en déterminer la situation positive comme supérieurs aux siens, on peut regarder comme exacte celle que nous en avons donnée ; mais le Chatam ayant passé entre elles, leur situation relative, d'après les observations de M. Broughton, doit être préférée.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Visite que nous rendons à *Otou*. — Arrivée de *Pomourrey* et de *Matouara Mahou*. — Arrivée de *Taou*, père de Pomourrey. — Entrevue de Taou et de ses fils. — Soumission de Taou envers Otou. — Amusements du campement. — Visite à *Poatatou*. — Mort de Mahou. — Voyage à *Oparre*.

Dès que l'on eût jeté l'ancre, la Découverte fut entourée de pirogues, chargées de différentes productions du pays. Les naturels montèrent en foule à bord, où ils firent éclater la joie la plus vive, et nous prodiguèrent tous les témoignages de leur amitié. Un ou deux d'entre eux, quoiqu'ils ne fussent pas des chefs principaux, jouissaient évidemment de quelque autorité, et nous prièrent instamment de ne pas permettre que la foule entrât dans le vaisseau, l'effet d'une telle défense devant être de prévenir les vols et d'entretenir la bonne intelligence qu'ils semblaient desirer d'établir. Nous suivîmes leur conseil, et l'exécution n'en souffrit point de difficultés. Nous

n'eûmes qu'à faire savoir aux insulaires que nous desirions qu'ils rentrassent dans leurs pirogues, pour qu'ils se retirassent immédiatement.

J'eus le chagrin d'apprendre que la plupart des amis, hommes et femmes, que j'avais laissés en 1777, n'étaient plus. Otou et Poatatou étaient les seuls chefs de ma connaissance qui vécussent encore. Le père, les frères et les sœurs du premier, ainsi que la famille du dernier, existaient aussi. Otou n'était point à Matavay. Il paraissait même qu'il ne faisait plus sa résidence à Taïti, et qu'après avoir résigné à son fils aîné son autorité sur cette île, et sur toutes celles qui l'environnent, il s'était retiré dans l'île d'Eimeo, ou comme la nomment les naturels, l'île de *Morea*. Le jeune roi avait pris le nom d'Otou, et mon ancien ami, celui de *Pomourrey*. Ce dernier, en abandonnant la souveraineté, paraissait avoir conservé l'autorité d'un régent. M. Broughton avait, comme on vient de le voir, reçu quelques présents d'Otou, qui lui avait fait dire qu'il desirait d'avoir une entrevue avec lui sur le rivage de Matavay. Je n'avais pas eu d'invitation; mais les naturels m'ayant fait entendre que l'on regarderait comme une grande civilité que j'accompa-

gnasse M. Broughton, je n'hésitai pas à le faire, vu surtout que le présent destiné au jeune roi, était assez beau pour être offert au nom des deux commandants. Dès que le bâtiment fût en sureté, M. Whidbey et moi, nous joignîmes M. Broughton, pour nous concerter sur le choix du lieu où nous dresserions nos tentes, pour régler tout ce qui concernait le débarquement, et enfin, pour rendre nos respects à sa majesté taïtienne.

Le ressac nous obligea d'arrondir la pointe, voisine de l'embouchure de la rivière où nous débarquâmes. Les naturels nous prodiguèrent toutes sortes d'égards. Nous dépêchâmes un messager vers le roi, pour le prévenir de notre visite. L'emplacement qu'occupaient nos tentes, dans mon précédent voyage, ne pouvait plus nous convenir. Une grande partie de la grève avait été enlevée, et le sable ne couvrant plus les rochers de corail, le débarquement était devenu très-dangereux. De plus, le ressac pénétrant dans la rivière, en rendait l'eau salée. Ces circonstances me déterminèrent à choisir une autre situation, plus éloignée d'un mille, mais sur la grève et au sud.

Le messager étant de retour, me présenta, en signe de paix, et de la part d'Otou, un

cochon et une feuille de bananier, qu'il accompagna d'un discours de félicitation, sur notre arrivée, et de l'offre de toutes les espèces de rafraîchissements que le pays fournissait. Cette cérémonie étant achevée, nous nous avançâmes le long de la grève, dans l'espoir de rencontrer le jeune souverain; mais arrivés à l'endroit où la rivière s'était ouvert un passage, on nous fit faire une pause à l'ombre d'un palmier. Nous y consentîmes d'autant plus volontiers que l'air se faisait sentir à peine, et que le temps était excessivement chaud. Après avoir attendu quelque temps, on nous dit que le prince ayant une sorte de répugnance à passer la rivière pour aller à la rencontre d'étrangers, nous priait de nous rendre près de lui. Une pirogue nous attendait au bord de l'eau; et après une marche d'environ cent verges, de l'autre côté, l'entrevue eut lieu. Otou n'était qu'un enfant d'environ neuf ou dix ans. Il était porté sur les épaules d'un homme et vêtu d'une pièce de drap rouge anglais, avec des ornements de plumes de pigeon, qui retombaient autour de son cou. Lorsque nous fûmes à la distance d'environ huit pas, on nous pria de nous arrêter. Le présent que nous avions apporté fut déployé; et quoique le

nombre et la valeur des différents objets, dont il était composé, excitassent, au plus haut degré, l'admiration des spectateurs, le jeune monarque le regarda d'un air sévère et avec une froide indifférence. On ne le lui offrit pas immédiatement; il y avait encore un cérémonial préalable à remplir. Ne possédant pas la langue assez parfaitement, je priai un chef inférieur, nommé *Moerry*, et qui avait été fort utile à M. Broughton, de m'indiquer les expressions dont il fallait me servir. Il le fit d'abord; mais trouvant ensuite que je n'étais pas aussi savant qu'il le croyait, il changea sa qualité de souffleur en celle d'interprète. Il assura que nos intentions étaient pacifiques et amicales. Il sollicita la permission de prendre des vivres, et demanda qu'il nous fût donné un gage de bonne-foi, le tout avec autant d'assurance que s'il avait été parfaitement informé de nos desirs. Nous nous trouvâmes en cette occasion pour ainsi dire sur le même pied que sa majesté taïtienne, qui voulut bien condescendre à proférer quelques mots, après lesquels une personne, qui se tenait près d'elle, lui épargna la peine de prononcer de longs discours. L'assurance de la paix et d'une amitié mutuelle fut confirmée des deux côtés; et quand cette forma-

lité, qui dura quinze ou vingt minutes, fut terminée, les différents articles qui formaient le présent, furent, avec quelque cérémonial, mis sous les yeux d'Otou, qui, nous ayant serré la main de bonne grace, changea tout-à-coup d'air et de maintien, et nous accueillit avec beaucoup d'enjouement et de cordialité. Il me dit que son père, mon ancien ami, était à Morea, et il me pria de l'envoyer chercher dans un canot, parce que les insulaires étant sujets à faire de faux rapports, Pomourrey ne croirait pas que je fusse arrivé, à moins qu'il n'en fût convaincu en voyant quelqu'un des nôtres. Il ajouta que si nous partions sans voir son père, il en concevrait lui-même infiniment de chagrin, mais encore beaucoup de ressentiment. Un pareil langage circulait dans la bouche de tous ceux qui nous entouraient. Sentant d'ailleurs un grand desir de revoir un ancien ami, dont je ne pouvais que louer la conduite, et qui avait paru fermement attaché à nos intérêts, je promis de satisfaire le jeune roi. L'effusion de la joie et l'empressement à nous obliger se faisaient remarquer sur la physionomie de tous les insulaires que nous rencontrions. Chacun de nous reçut une certaine quantité d'étoffe, un gros cochon et quel-

ques végétaux. Nous retournâmes ensuite à bord, extrêmement satisfaits de la manière dont nous avions été reçus.

En relâchant à Taïti, mon projet n'avait été que de faire de l'eau, et d'embarquer un supplément de vivres frais; mais je fus bientôt convaincu que nulle part il ne nous serait possible d'exécuter avec autant de facilité que dans cette île, les travaux auxquels il fallait nous livrer avant de visiter la côte de l'Amérique, et je donnai tous mes ordres en conséquence.

Conformément à la promesse que j'avais faite à Otou, M. Mudge et M. Menzies se rendirent à Morea, lieu de la résidence de Pomourrey. *Matouaro*, qui, sous la suzeraineté d'Otou, était souverain de l'île d'Huaheine, et qui était alors à Taïti, à la tête d'un parti d'*Ereeoys* (1), leur servit de pilote. Au moment où le canot se mit en route, la foule qui entourait le vaisseau, instruite du motif de ce départ, en porta la nouvelle, avec des acclamations, sur le rivage, où elle fut reçue avec les démonstrations de la joie la plus vive.

La houle s'était fort augmentée pendant

(1) Voyez les voyages de Cook.

la nuit. Jugeant que nous étions moins éloignés du banc du Dauphin que je ne l'avais imaginé, je fis touer la Découverte plus près du rivage, et nous amarrâmes par treize brasses, fond de sable noir et de vase. La violence du ressac nous avait jusqu'alors empêché de débarquer nos effets de campement; mais comme j'avais toujours vu ce lieu parfaitement calme, je ne doutai nullement qu'en un ou deux jours la baie n'eût repris sa tranquillité ordinaire.

Ce fut le lendemain le premier jour de l'année 1792. Le ressac avait diminué, quoiqu'il se jetât avec beaucoup de force encore sur le rivage, ce qui m'engagea à fêter la journée. Chacun eut du porc frais, et du plum-pudding à discrétion. De peur que les plaisirs et les voluptés de l'île de Taïti ne fissent oublier les personnes qui nous étaient chères dans la *vieille Angleterre* (1), j'ordonnai de distribuer à tous ceux qui composaient l'équipage une double ration de grog, pour boire à la santé de leurs maîtresses et de leurs amis. C'était une singularité assez re-

(1) *Old England*, sorte d'expression patriotique dont se servent les Anglais pour désigner leur pays.

marquable qu'à bord de la Découverte, il n'y avait d'homme marié que le canonnier.

Le beau temps nous permit, le 2, au matin, de débarquer les tentes, l'observatoire, etc. Notre camp fut sans cesse protégé par une garde de soldats de marine, et par nos pièces de campagne, dont la construction était très-bien entendue, et qui répondirent parfaitement à ce que nous en avions espéré. M. Puget fut chargé de tout ce qui concernait le campement, et M. Whidbey des soins de l'observatoire. Je partageais mon attention et ma résidence entre le vaisseau et le rivage. Lorsque nous dressâmes nos tentes, nous fûmes entourés d'un grand nombre de naturels qui se conduisirent parfaitement, et nous prodiguèrent tous les témoignages de leur amitié. Cependant, une si grande foule interrompant nos travaux, on traça, à terre, autour de l'emplacement que nous voulions occuper, une ligne qu'aucun des insulaires n'osa franchir; et ceux d'entre eux auxquels nous accordâmes la permission de nous aider dans le débarquement de nos provisions, se firent remarquer par leur décence, et parurent amplement récompensés, par le don de quelques grains de verre, du secours qu'ils nous avaient prêté.

Vers midi, M. Mudge revint, avec mon ami Pomourrey, qu'avant son entrée à bord, je fis saluer de quatre coups de canon, par l'un et l'autre bâtiment, ce qui lui fit un plaisir infini. Il était accompagné de *Matouara Mahou*, ordinairement appelé du seul nom de *Mahou*, qui régnait à Morea sous la suzeraineté d'Otou. Son extrême vieillesse annonçait qu'il n'occuperait pas longtemps ce poste honorable. Ce n'était plus qu'un squelette qui ne pouvait se soulever qu'avec beaucoup de peine. Il fut hissé sur le vaisseau dans un fauteuil, et six personnes le soutinrent pour descendre dans la cabane, où, n'ayant pu ni s'asseoir, ni demeurer debout, on l'étendit sur un lit que je lui fis préparer. Les motifs qui engageaient à faire une telle visite, un homme réduit à un état si déplorable, devaient être, sans doute, aussi extraordinaires que propres à exciter la curiosité.

Pomourrey se souvint parfaitement de moi. Ses paroles et ses actions exprimèrent la satisfaction que lui causait notre arrivée, Il me dit souvent que j'avais pris beaucoup de corps, et que j'avais fort vieilli depuis notre séparation. Dans l'après-midi, ses deux femmes et la plus jeune de ses sœurs arrivèrent. Les deux

premières étaient sœurs de Mahou, et la dernière en était la femme. Les deux frères de Pomourrey les accompagnèrent, ainsi que plusieurs chefs; et leur suite était nombreuse. Chacun d'eux m'offrit, en montant à bord, une pièce d'étoffe du pays, des cochons, de la volaille et des végétaux en si grande quantité, que nous en eûmes alors plus qu'il ne nous était possible d'en consommer. Cette sorte de prodigalité, et l'effusion de sentiment avec laquelle furent faits ces présents, nous les rendirent d'autant plus agréables, qu'elles nous montraient les favorables dispositions des habitants, et annonçaient que nous ne manquerions de rien, quand même notre relâche se prolongerait au-delà du terme que j'avais fixé. Il était nécessaire, après les témoignages de considération et d'amitié que nous venions de recevoir, de répondre convenablement, et selon sa position et son rang, à l'honnêteté de chacun de ceux qui nous faisaient visite; et je fus assez heureux, dans le choix des objets dont je leur fis don, pour surpasser les espérances les plus grandes que tous pouvaient avoir conçues.

Pomourrey et Mahou devant coucher à bord, ainsi que leurs femmes, les présents qui

qui leur étaient destinés ne furent étalés que lorsque la foule se fut retirée. Ayant fait des recherches pour savoir quels objets feraient le plus de plaisir à ces illustres personnages, on me conseilla de n'en annoncer que peu. Parmi ceux que j'offris à Pomourrey, il y avait deux haches. Il parut desirer que personne ne le sût; et, pour prévenir tout soupçon, il les cacha sous mon bureau, où elles demeurèrent quelques jours, et jusqu'à ce qu'il les eût envoyé prendre par la plus âgée de ses femmes, *Pomourrey Whaheine*. Un tel mystère me parut inexplicable.

Dans le nombre des différents chefs qui nous firent visite, était celui de Matavay, nommé *Poeno*, qui apporta avec lui un portrait du capitaine Cook, fait par M. Webber, en 1777. Ce portrait qui est toujours déposé dans la maison du chef de ce district, sert de registre public. On avait écrit au revers, que la *Pandora* avait quitté l'île, le 8 mai 1791.

On supposera facilement que nous fûmes très-empressés de connaître les particularités relatives aux infortunés qui montaient le vaisseau le *Bounty*. Nous apprîmes que le capitaine Edwards, qui, quelques mois avant que nous missions à la voile, était parti d'An-

gleterre pour aller à leur recherche, sur la *Pandora*, avait pris sur son bord ceux qui étaient restés, au nombre de treize, à Taïti, lorsque M. Christian, avec le reste de son équipage, avait appareillé de cette île, ce qu'il fit peu de temps avant l'arrivée du même bâtiment. Il ne fut pas possible de me procurer d'autres renseignements sur ses compagnons et sur lui.

Quelles que fussent les particularités que je pusse tenir des naturels sur un événement non moins criminel que funeste, je pensai qu'il était de mon devoir de les faire passer en Angleterre, de peur qu'il ne fût arrivé quelque accident à la *Pandora*. Mais une instruction légale de l'affaire ayant commencé depuis, je ne m'exposerai point aux reproches des personnes sensibles ni des curieux, en m'étendant plus longtemps sur ce triste sujet. Les premières trouveront mon excuse dans leur cœur; les autres pourront s'instruire dans les papiers du jour, des particularités qu'ils desirent de connaître.

Un grand nombre de membres de la famille royale et de chefs nous honorèrent de leur compagnie à dîner, circonstance que l'excessive chaleur et la foule qui remplissait la chambre rendirent peu agréable. Dans

cette occasion il fut permis aux femmes de Pomourrey et à celle de Mahou, de s'asseoir à la même table que nous, et de prendre leur part du repas. Une telle permission n'est pas commune, et je crois qu'aucune autre femme de l'île ne l'avait jamais obtenue. Ce qui attira le plus notre attention, fut et le grand desir que tous les convives de l'un et de l'autre sexe montrèrent d'adopter nos usages, et l'avidité avec laquelle ils burent des liqueurs spiritueuses.

Pomourrey, durant et après le repas, vida une bouteille d'eau-de-vie sans la tremper. Il en eut de telles convulsions qu'il fallut le faire tenir par quatre hommes vigoureux, qui remplirent envers lui l'office de *Roum roum* (1), qui consiste à presser avec les mains la chair des membres et du corps de l'homme ivre. Son agitation s'étant calmée, il dormit pendant une heure, puis il se leva, paraissant tout aussi frais que s'il avait été de la plus grande sobriété. J'essayai vainement de lui faire comprendre que l'ivrognerie est extrêmement contraire à la santé. Son unique réponse fut : *Nowe none*, expression qui signifie une chose qui plaît, telle que la

(1) Voyez les voyages de Cook.

musique, etc. etc. Il m'accusa d'avarice, et me reprocha de n'être point un *Tio tio*, c'est-à-dire un joyeux compagnon. Je lui laissai toute liberté sur ce point ; et bien assuré que, sous peu de jours, il serait convaincu de leurs funestes effets, je lui fis donner autant de rum ou d'eau-de-vie qu'il en voulut. Je ne me trompai point, car avant qu'il se fût écoulé huit jours, il cessa d'en demander. Quelques verres de vin après le repas le satisfirent complétement, et plus d'une fois il observa que tout ce que je lui avais dit de *l'Ava Britarne* était parfaitement vrai. Cependant tous les chefs demandent avec beaucoup d'instances des liqueurs spiritueuses et du vin, aussi bien que du sucre ; et il n'y a pas de doute que ces articles ne pussent former une branche considérable de commerce avec ces insulaires.

La chaleur était toujours étouffante, et le thermomètre se tenait ordinairement entre 83 et 86 degrés. Mes hôtes de la famille royale étaient encore à bord, avec leur nombreuse suite, ce qui était extrêmement incommode. On me fit entendre qu'ils avaient intention d'y demeurer jusqu'à ce qu'ils retournassent à Morea. Dans l'impossibilité de m'y opposer ouvertement, j'employai un pe-

tit artifice qui me réussit parfaitement. Je saisis l'occasion de dire à Pomourrey que ma présence était constamment nécessaire à l'observatoire, et qu'en conséquence, j'étais forcé de prendre mes repas sur le rivage ; mais que j'avais donné ordre qu'on préparât à dîner à bord, et qu'on servît abondamment de l'eau-de-vie, pour ses amis et pour lui. Après en avoir délibéré, il me dit, à l'instant où j'allais quitter le vaisseau, que si je voulais l'envoyer chercher, il se rendrait à terre avec tous ceux qui l'accompagnaient, et qu'il désirait que je le fisse saluer à son débarquement par l'artillerie du camp, ce qui eut lieu dans la soirée. Nos amis de la famille royale s'établirent ensuite dans une misérable maison, que l'on avait, à cet effet, transportée sur la pointe Venus, et que l'on fixa sur un emplacement, où dans un autre voyage nous avions dressé nos tentes. Pomourrey n'était pas en situation, ce soir, de nous honorer de sa présence ; mais le lendemain il nous tint compagnie au camp. Les différents travaux, auxquels furent employés nos gens, excitèrent sa curiosité et son admiration. Un gros arbre, que l'on sciait en long, attira surtout son attention. Il prétendit qu'il était impossible que nous eussions im-

médiatement besoin d'une si grande quantité de planches, parce qu'il ne doutait pas qu'avant peu, nous ne fussions dans un pays où nous pourrions en faire. En conséquence, il me pria de donner l'ordre de lui construire une caisse de six pieds de long, sur quatre de large, et trois de profondeur. Je m'en excusai, sous prétexte que je ne pouvais disposer de tant de planches, et que les charpentiers n'avaient pas trop de temps pour le travail qui les occupait; mais je lui promis qu'avant mon départ je m'efforcerais de lui en donner une petite. Il pensait néanmoins qu'une grande serait tout aussitôt faite, et il offrit de trouver des planches pour le couvercle et le fond, si je voulais lui fournir le reste. Enfin il fut si pressant, qu'il fallut me rendre à ses vœux.

Mahou nous fit visite dans notre camp. Il était si faible qu'il fut amené dans une litière. Plusieurs autres chefs vinrent aussi nous voir, suivis d'un grand nombre d'insulaires, qui tous se conduisirent très-bien, et qui semblèrent charmés de la faculté qu'ils avoient d'observer nos différentes occupations, sur lesquelles ils n'épargnèrent pas leurs questions.

Depuis notre arrivée, nous avions eu cons-

tamment une brise modérée de l'est ; mais le vent tourna au nord avec des rafales et de fortes ondées, accompagnées d'une grosse houle qui roulait dans la baie. La yolle de la Découverte ayant besoin de réparations, avait été halée à cet effet. Il plut considérablement dans la soirée, et nous eûmes un assez grand nombre de coups de vent, ce qui fit monter le ressac à tel point que toute communication avec le rivage eût été interrompue sans le secours de nos amis. Ils luttèrent avec tant de succès contre la tempête, qu'ils gagnèrent à la nage le vaisseau, et nous prouvèrent leur attachement en nous apportant de la sorte des fruits de l'arbre à pain, des noix de cocos, et d'autres rafraîchissements.

Le lendemain matin (5) le vent de nord-ouest, le plus fâcheux que l'on connaisse dans ce pays, poussa des lames à terre, avec une telle violence que la place où la famille royale avait fixé son séjour, fut tout entourée d'eau. Vers le soir, des nuages menaçants parurent dans le nord-ouest, et nous laissâmes tomber la maîtresse ancre. Le gros temps et la hauteur où le ressac parvint sur le rivage, nous fit reculer l'observatoire de quelques pas en arrière, et les naturels, sans

s'occuper du danger, nous continuèrent leurs bons offices sans interruption.

Il survint un calme, le 6 au matin, et le temps parut plus fixe. Je me rendis au rivage, et j'appris que les deux jours précédents, Otou s'était fait porter autour du camp, de la même manière que lorsqu'il nous donna audience. A son approche, je lui fis la double invitation d'entrer dans la marquise et de venir à bord, mais il ne l'accepta point. On m'apprit aussitôt le motif de son refus, en me disant que s'il entrait dans nos tentes ou dans nos vaisseaux, ni son père, ni sa mère, ni aucun autre habitant de l'île ne pourrait plus y mettre le pied, et que tout vase dans lequel on lui aurait présenté à boire ou à manger, devrait, quoiqu'il nous appartînt, être mis en pièces dès que le monarque s'en serait servi. Comme ce prince passa la plus grande partie de la journée dans le voisinage du camp, je demandai à son père si je pouvais lui envoyer un verre de vin. Il me répondit que j'en étais le maître, si je consentais à ce que le verre fût cassé; et en même temps il voulut savoir si j'avais à sacrifier beaucoup d'objets de cette sorte. En conséquence je fis porter un peu de vin dans

une coque de noix de cocos; et le jeune roi ne l'eut pas plutôt vidée qu'elle fut brisée, et que l'on en jeta les morceaux dans la mer.

Pomourrey avait demandé, de bonne heure et souvent, si nous avions des feux d'artifice à bord. La soirée du 8 fut fixée pour en faire tirer un. La famille royale se proposait ensuite de reconduire Mahou son chef mourant, à Morea, où elle ne l'aurait pas plutôt débarqué, que Pomourrey et ses femmes devaient revenir et demeurer auprès de nous jusqu'à notre départ. On fit annoncer dans les environs le divertissement que nous préparions; et des messagers en portèrent l'avis en différentes parties de l'île.

Le père de Pomourrey, autrefois connu sous le nom d'*Happi*, et qui était alors appelé *Taou*, vint de Morea le 7, et monta sur la Découverte, où il desirait me voir. Accompagné de Pomourrey, et de ses deux frères cadets, Ourripiah et Whytoua, j'allai rendre mes devoirs au vieillard qui ne faisait que d'arriver dans une grande pirogue, chargée de productions du pays, dont il me fit présent. L'entrevue fut touchante. J'eus un plaisir extrême à considérer l'affection avec laquelle les trois frères embrassèrent leur vénérable père; et celui-ci récompensa leur

tendresse filiale par une effusion de sentiment qui fit verser des larmes à tous les spectateurs. Après cette scène, qui eut fait honneur à la sensibilité des nations les plus policées, j'offris à Taou un convenable présent en retour de celui qu'il m'avait fait. J'eus soin d'y ajouter quelques objets pour sa femme, qui vivait encore, et résidait à Morea. Il fut enchanté de cette dernière marque d'attention; et mes dons semblèrent en acquérir plus de prix à ses yeux.

Plusieurs femmes de la famille royale s'étaient alors réunies à nous; et comme Pomourrey n'avait pas encore fait visite au commandant du Chatam, nous allâmes tous à bord de ce bâtiment. Il fallut des présents dans cette occasion; et quoique j'eusse trouvé que M. Broughton avait été fort libéral, nos hôtes ne furent pas de même avis. Mais quand je leur eus fait entendre qu'il n'y avait pas autant d'objets de prix sur le petit vaisseau que sur le grand, et qu'ils devaient avoir égard au nombre et à l'espèce de ceux qu'ils avaient reçus à bord de la Découverte, nous quittâmes le Chatam, et ils se rendirent au rivage passablement satisfaits.

Peu de temps après notre arrivée au camp, je fus témoin d'une scène très-différente de

celle que nous avions eue le matin, lorsque les trois fils embrassèrent leur respectable père. Tout-à-coup on annonça l'approche d'Otou. Dans cette circonstance l'aïeul devait rendre hommage à son petit-fils. Il fallut lui procurer à l'instant une feuille de bananier et un cochon. Lorsque le prince parut au devant de la marquise, le vieillard, dépouillé jusqu'à la ceinture, et dont les membres étaient affaissés sous le poids des années, se mit à genoux, et présenta le gage de sa soumission, avec un mélange de profond respect et de tendresse paternelle. Cette cérémonie sembla ne produire qu'un médiocre effet sur le jeune monarque, qui contempla l'humiliante position de son aïeul avec la plus parfaite indifférence. Cependant il faut moins attribuer une telle conduite au défaut de sentiment qu'à la force de l'éducation ; car je me souviens parfaitement que pendant mon voyage avec le capitaine Cook, Pomourrey traita ses frères avec la plus grande froideur, quoique tous trois vivent à présent dans l'union la plus intime, et qu'ils offrent le modèle de la tendresse fraternelle la plus parfaite. Il paraîtrait donc que cette sorte de hauteur est, dans ce pays, un accessoire nécessaire de la souveraineté.

Un autre fils et une autre fille de la famille royale nous honorèrent aussi de leur compagnie. Ainsi que le monarque et une autre jeune personne, qui était restée à Morea, ils sont tous enfants de Pomourrey. Il en avait cinq autrefois, mais une de ses filles est morte. Tous étaient nés de la plus âgée de ses femmes, *Pomourrey Whaheine*, ou la femme de Pomourrey, que je ne désignerai plus désormais que sous la qualité de *Reine-mère*. La plus jeune, nommée *Fier re te* ne lui en avait donné aucun. Les deux nouveaux venus étaient, comme leur frère Otou, portés sur les épaules d'un homme, et par le même motif que lui, ils s'interdirent l'entrée de notre habitation. Le jeune prince paraissait avoir trois ou quatre ans de moins que le roi de Taïti, et il avait pris le nom de *Whyea-doua*, en qualité de roi Tiarabou, sous la suzeraineté de son frère. La jeune princesse n'avait que deux ou trois ans. Je ne me rappelle pas qu'on lui ait donné, pas plus qu'à celle qui était à Morea, quelque titre particulier; mais elle était traitée avec beaucoup d'attention et de respect.

Nous eûmes à dîner dans ma tente un grand nombre de membres de la famille royale et d'autres chefs; et après le repas on proposa

l'*Heava no Britarne*, c'est-à-dire de commencer la fête anglaise. Pomourrey me pria de donner l'ordre de tirer préalablement quelques coups de canon, d'envoyer les soldats de marine faire l'exercice à feu sur le rivage, et de montrer la portée de nos pièces de campagne. Celles-ci tirèrent à boulet et à mitraille; et tous les insulaires exprimèrent à la fois leur surprise, leur admiration et leur terreur, surtout en observant la distance à laquelle les petites pièces de trois envoyaient les boulets, et en voyant l'effet de la mitraille sur un rocher situé à quelque distance en mer. Après trois volées, que l'on fit partir presque coup sur coup, la crainte de Pomourrey l'emporta sur sa curiosité, et il s'écria *Atyrara*, je suis parfaitement satisfait.

Nos feux d'artifice réussirent complétement, et furent aussi beaux tant pour la variété que l'exécution, que j'en aye vus en Europe. La foule, rassemblée à cette occasion, fit paraître autant de surprise et d'admiration que si c'était la première fois que l'on eût joui d'un tel spectacle dans l'île. J'engageai Pomourrey à nous aider. Il saisit un moment la mêche; mais le cœur lui manqua, et appelant Fier re te, la plus jeune de ses deux femmes, il me pria de lui montrer ce qu'il fal-

lait faire. Elle ne fut point aussi effrayée que son mari ; et avec mon secours, elle lança plusieurs fusées volantes, une roue, quelques pots à fleurs et des ballons. Après avoir épuisé mes assortiments de différentes pièces, le feu cessa, et les naturels s'en retournèrent à leurs habitations dans un ordre parfait et charmés du divertissement dont ils avaient joui, quoique la majeure partie eût été moins affectée par l'admiration que par la frayeur. Le lendemain matin, Pomourrey vint avec ses deux femmes et sa sœur nous demander à déjeûner. Il nous témoigna la plus vive satisfaction, et nous fit mille remercîments du plaisir qu'il avait éprouvé la veille. Le jeune roi, son frère et sa sœur honorèrent aussi le camp de leur présence. Ayant appris que la famille royale allait nous quitter pour quelques jours, je fis à tous ceux qui la composaient des présents avec lesquels ils partirent enchantés de leur excursion et de la manière dont ils avaient été reçus.

Les chronomètres et les instruments d'astronomie étaient à terre depuis environ une semaine ; mais l'état incertain du temps ne nous avait pas permis jusqu'à ce jour de prendre des hauteurs correspondantes. La même cause avait également retardé les travaux du camp,

où, tandis que j'étais à l'observatoire, *Poatatou* arriva, après s'être fait précéder d'un magnifique présent de cochons, de végétaux, de nattes, etc. J'avais été intimement lié avec ce chef, à mon dernier voyage. Nous nous reconnûmes parfaitement l'un l'autre, et la franchise de mon ami, ainsi que celle de sa femme, me fit essuyer une seconde fois le chagrin de m'entendre dire que j'avais extrêmement vieilli. Poatatou regretta fort de n'être pas arrivé assez à temps pour prendre part aux divertissements de la veille; et comme jamais il n'en avait vus de cette sorte, je lui en promis un lorsque Pomourrey serait revenu de Morea.

Poatatou, qui alors portait le nom d'*Hidiea*, m'accompagna à bord, avec sa femme et sa sœur. Parmi les objets de quelque valeur que j'offris à mon vieil ami, il y avait une hache, dont la dernière de ces deux dames, qui prétendait avoir fourni sa part dans le présent qui m'avait été fait, fut tellement éprise, qu'Hidiea fut contraint d'employer la force pour la lui ôter de la main. Mais je la calmai en ajoutant quelque chose aux divers objets qu'elle avait déja reçus.

Nos travaux étaient alors en bon train. Cependant nous éprouvions quelque peine à

nous procurer du bois à brûler, ne trouvant guère dans les environs que des arbres fruitiers. Ourripiah, à qui j'en parlai, se chargea, avec Whytoua, Poeno et Moerry, chef inférieur, de nous en fournir plus que nos deux vaisseaux ne pourraient en contenir, à condition que je leur donnerais à chacun deux haches, marché que je conclus volontiers.

La mer avait tellement pénétré dans la rivière qu'elle en avait rendu l'eau saumâtre au point qu'il ne nous était plus possible d'user de celle qui coulait près de notre camp. Nous fûmes forcés de faire remplir nos barriques, un mille plus loin, vis-à-vis de l'habitation d'Ourripiah, qui, pour qu'elles fussent bien imbibées, les fit emplir et vider aussi souvent que nous le desirâmes; et il les confia à ses fidelles domestiques sous la garde desquels elles demeurèrent en sureté, pendant plusieurs jours. Cette conduite ne lui était pas particulière, et je dois déclarer que chacun des habitants en agit avec nous de manière à mériter nos remercîments et nos éloges. Dans toutes les occasions, ils nous offraient à l'envi leurs services, dont ils se croyaient amplement récompensés par le faible don de quelques grains de verre, ou de petits clous.

Le

Le départ de Pomourrey et de sa famille était différé de jour en jour, parce que Mahou desirait d'être reconduit dans un de nos canots; mais comme il ne nous était pas possible de nous en passer, nous eûmes, tous les jours, à notre table, la plupart de ces bonnes gens, qui se comportaient avec beaucoup de décence. A l'exception de la fille d'*Opoune*, qui régnait sur Bolabola et les deux îles voisines, nous avions eu la visite de tous les souverains de cet archipel. Opoune avait autrefois conquis les îles d'Oulietea et d'Otaha qu'il avait annexées au gouvernement de Bolabola; mais à sa mort, la souveraineté devait retourner par droit de succession naturelle, ou originaire, à un chef, nommé *Moury*. Il avait du sens et de la finesse, et il affectait de posséder l'Anglais dont il prononçait quelques mots de manière à se faire bien comprendre. Frère de la mère de Pomourrey, il était venu voir la famille royale, qui le traita avec infiniment de respect et d'égards.

Jusqu'alors je n'avais reçu de Pomourrey que quelques provisions. Il avait récemment témoigné le regret de ne m'avoir point fait de présents en retour des choses utiles que je lui avais données; et le jour qu'il avait fixé pour s'acquitter envers moi était arrivé.

Vers midi, il entra dans le camp avec une suite nombreuse. Il était précédé de trois hommes qui portaient chacun un *parïé*, ou un habit de deuil, présent le plus riche que l'on puisse offrir dans ce pays. Plusieurs autres étaient chargés d'étoffes, de pièces de volailles et de végétaux. On conduisait comme à l'arrière-garde de très-beaux cochons; et l'ensemble de ces différents objets formait une magnifique compensation de ceux que j'avais donnés. Pomourrey et ses femmes dînèrent à bord, puis ils prirent congé de nous pour se rendre à Oparre, où ils devaient joindre Mahou. Celui-ci était parti dès le matin pour l'île de Morea, où toute cette famille royale devait être réunie le lendemain. Elle se proposait, après y avoir débarqué le vieillard, d'y demeurer quatre ou cinq jours, et de revenir ensuite, car nous avions annoncé qu'alors nous serions sur le point de remettre à la voile. L'artillerie du camp la salua pendant qu'elle se rendait à bord de la Découverte, près de laquelle l'attendait une pirogue où se trouvaient deux cochons très-gros, que Pomourrey avait fait venir pour m'en faire présent. Considérant que j'étais en reste vis-à-vis de lui, je m'efforçai de découvrir ce qui pourrait le plus lui plaire. Il avait promis de me

demander une lime pour un de ses rameurs, et il ne me fut pas possible de lui faire accepter autre chose. Après avoir passé quelque temps à bord, il nous fit ses adieux, et il fut salué de huit coups de canon par les deux bâtiments. La plupart des chefs nous quittèrent aussi pour nous procurer, avant notre départ, les objets qu'ils s'imaginèrent pouvoir nous faire quelque plaisir.

M. Broughton, M. Menzies et plusieurs officiers de la Découverte et du Chatam firent, le 13, une excursion dans l'ouest de l'île, vers Oparre et le pays adjacent. Notre nombre fut tellement diminué par leur absence et par celle des principaux insulaires et de leur suite, que le camp avait presque l'apparence d'un désert.

Le lendemain, à la pointe du jour, je reçus un message par lequel Pomourrey m'annonçait la mort de Mahou ; et en conséquence le voyage de Morea ne devait plus avoir lieu. On ne pouvait regarder que comme un événement très-heureux, celui qui mettait fin à l'état déplorable auquel était réduit ce vieillard, surtout en considérant le singulier genre de vie qu'il mena pendant qu'il fut près de nous. Presque tous les soirs, et souvent deux fois dans la nuit, on l'amenait, de l'habita-

tion royale, et dans une litière, près de la pointe, puis on le déposait quelques instants dans une de nos tentes, après quoi on le remportait. Dans la journée, il visitait le camp, ou il se faisait conduire, malgré la chaleur ou la pluie, autour des vaisseaux, et même un soir il insista pour passer la nuit à bord du Chatam. Il aimait infiniment le thé, et il desirait fort que ses aliments fussent apprêtés à l'anglaise. La conduite que l'on tenait envers ce moribond semblait calculée, sinon préméditée pour hâter sa dissolution. Toutefois elle n'était aucunement d'accord avec celle de la famille royale, et spécialement de Pomourrey, qui paraissait avoir la plus grande affection pour lui. J'eus soin de m'informer du motif qui engageait à lui causer une telle fatigue, et l'on me répondit unanimement que c'était d'après le desir qu'il en témoignait, et qui, je crois, était l'effet de quelque superstition.

Je fis répondre à Pomourrey que j'assisterais aux cérémonies funèbres qu'on ferait le lendemain pour Mahou. Le 15, son messager revint me prier de sa part de ne me rendre à Oparre que le surlendemain, jour auquel cesserait l'interdit religieux sous lequel était tout ce district, dont les habitants ne

pouvaient communiquer avec ceux des autres parties de l'île. Des pavillons déployés sur les différentes routes annoncèrent cet interdit: Il n'était pas permis de faire mouvoir une seule pirogue sur la côte, ni d'allumer du feu. Cette sorte de deuil solennel exprimait d'une manière sensible, le chagrin que causait la perte que l'on venait de faire. Elle indiquait aussi le degré d'importance du chef décédé et le respect qui lui était dû. On avait observé la veille un grand nombre de feux dans tout le district d'Oparre. On nous dit que c'étaient des cérémonies religieuses occasionnées par la mort de Mahou, et l'on peut supposer que l'on en profita pour préparer les aliments nécessaires pendant l'interdit.

Nous avions alors une grande abondance de provisions, et conformément à la promesse que j'en avais faite en défendant tout marché particulier entre les gens de l'équipage et les naturels, je permis d'acheter des curiosités du pays. Comme il ne se passa rien au camp qui mérite d'être rapporté, je placerai ici les particularités de l'excursion de M. Broughton.

Nos voyageurs s'embarquèrent dans une pirogue, appartenant à Moury, souverain d'Ouliétea, et qui, ainsi que sa femme, se

rendit avec eux à Oparre. Le moraï (1) de *Tapoutapoutatea* étant sur leur route, ils débarquèrent pour le visiter. En approchant de ce lieu sacré, Moury les pria de s'arrêter jusqu'à ce qu'il eût invoqué *Eaetoua*. A cet effet, il s'assit à terre, et se mit à prier devant un *Watta*, orné d'un morceau de bois cannelé sur lequel était placé, à cause de la circonstance, un rouleau d'étoffe et quelques plumes rouges. Durant cette oraison, qui fut très-longue, il proféra deux fois le nom de M. Broughton et de ceux qui l'accompagnaient. Il répéta de même celui des commandants dont les navires avaient visité l'île, et les expressions de *Kyne Corge*, de roi George, et de *Britarne*, de Bretagne, y furent joints fréquemment. Les cérémonies préparatoires achevées, Moury introduisit les étrangers dans le Moraï, qu'il leur fit voir en détail. Ils furent dans le cas de regretter de ne savoir que très-imparfaitement la langue du pays; car leur conducteur était très au fait des rites de sa religion. Après avoir fait environ un mille à l'ouest du cimetière, ils se trouvèrent en face d'une maison, entourée d'une planta-

(1) C'est un cimetière. Voyez les Voyages de Cook.

tion d'*ava*. L'une et l'autre appartenaient à Ourripiah, qui était alors à dîner avec une nombreuse compagnie de nos amis de Matavay. Tandis que les Anglais prenaient quelques rafraîchissements, survint un messager de Whytoua, qui devant les recevoir, les avait laissés au Moraï pour aller tout disposer chez lui, et qui leur faisait dire qu'il les attendait. La maison de celui-ci était située sur le bord de la mer. Au-devant il y avait une plantation d'ava, entremêlée de cannes de sucre et de bananiers. Près de la maison était un petit bosquet d'arbustes du pays et de simple ornement. Une palissade très-solide de bambou entourait tout le terrain, qui était entrecoupé de sentiers bien tracés. Cette distribution offrait un coup-d'œil très-agréable et donnait bonne idée du propriétaire. Whytoua n'avait rien négligé pour recevoir ses hôtes. On leur servit un cochon très-gras qui avait été cuit au four, et plusieurs autres mets. La maison était vaste et bien aérée. Au moyen de cloisons, placées en travers, la moitié de l'édifice fut paisiblement occupée par les étrangers, ce qui empêcha la foule des naturels de troubler leur repas. Dans l'après-dînée, ils furent visités par Ourripiah et quelques-uns de ses amis. Le premier fit sentir que pen-

dant l'absence de ses frères et des autres principaux chefs, il était possible que quelques-uns des insulaires sortissent de l'ordre dans le voisinage des vaisseaux et du camp. En conséquence, il pria M. Broughton de m'écrire pour m'engager à ne recevoir, tant à bord que sur le rivage, que cinq chefs, dont la présence contiendrait le petit peuple dans le devoir. La lettre portait aussi que nous pouvions accorder notre confiance à ces chefs, qui étaient *Pœno*, *Matiapo*, *Mœry* de Matavay, *Tatoah* et *Arreheah*. Matiapo étant présent, M. Broughton le chargea de l'ambassade. Dès l'instant où nous eûmes fait connaissance avec cet estimable insulaire, qui était aussi d'extraction royale, il ne parut occupé que des moyens de nous rendre service et d'entretenir la bonne intelligence entre ses compatriotes et nous.

Nos voyageurs furent honorés aussi de la visite du jeune roi Otou, à l'approche de qui, tous les naturels, selon l'usage, se découvrirent les épaules. Comme ce prince ne pouvait convenablement entrer dans l'enclos de Whytoua, les anglais lui rendirent leurs respects sur le rivage, d'où, après avoir reçu quelques légers présents, il alla avec sa sœur, portée comme lui sur le dos d'un homme,

au-devant de Pomourrey, qui était sur le point de débarquer près du Morai.

Vers le soir, ces messieurs furent témoins d'une scène d'un genre différent. En présentant leurs hommages à la famille royale, ils remarquèrent la tristesse et l'abattement de Pomourrey, qui, lorsqu'il lui en demandèrent la cause, répondit à voix basse : *Matouara Mahou* est mort. A cette nouvelle Ourripiah fondit en larmes, et la douleur se répandit dans toute l'assemblée. En s'avançant un peu plus loin, nos voyageurs virent la reine-mère et Fierre te, tout en pleurs, près de la pirogue qui les avait amenées. Elles cherchaient, dans un paquet, des dents de requin, qui sont les instruments dont se servent les femmes de cette contrée, pour se faire des cicatrices, signes ordinaires de leur douleur en de telles occasions. Lorsque chacune d'elles en eut choisie une, elles dirigèrent leurs pas en silence vers une plantation voisine.

Le lendemain matin, M. Broughton et les personnes qui l'accompagnaient, reçurent une seconde fois la visite d'Otou, et celle de différents chefs, qui se rendaient au Morai. Bientôt après on vit venir de l'ouest une pirogue, couverte d'un tendelet, dans laquelle était

placé le corps du défunt, et qui s'avançait d'une manière solennelle et lente vers le cimetière. Les anglais ayant exprimé leurs regrets de ne pas voir Pomourrey, pour en obtenir la permission d'assister aux funérailles, on leur répondit qu'il était au Moraï ; mais que rien ne s'opposait à ce qu'ils y fussent présents. Ils se mirent donc en marche. Arrivés sur le bord d'un ruisseau qui coule près de la maison d'Ourripiah, ils virent la reine-mère et Fier re te, la veuve de Mahou, qui dans les paroxismes de leur douleur, se déchiraient la tête. La dernière avait une petite tonsure, qui était tout en sang, et dont les cicatrices indiquaient les fréquents effets de son désespoir. Craignant que la présence des étrangers ne déplût, les deux dames les quittèrent pour se rendre au Moraï, où les prêtres avaient déja commencé les cérémonies funèbres. Pomourrey, Ourripiah et les autres chefs paraissant approuver, par leur silence, la démarche de M. Broughton et de ses compagnons, ceux-ci s'avancèrent sans obstacle, au milieu de l'assemblée, où leur présence ne causa pas plus d'interruption qu'elle ne l'eût fait dans une église d'Angleterre, où ils seraient entrés pendant le service. Cinq prêtres, assis en avant de Pomourrey, chan-

taient une prière, la figure tournée vers Otou, qui était assis sur les genoux d'un homme. A la distance d'environ trente pieds de la place du jeune roi, quelqu'un tenait un rouleau d'étoffe, dans lequel on supposait qu'était renfermé *Eatoua* (1). Le corps de Mahou, enveloppé dans une pièce de drap rouge anglais, était toujours déposé sous le tendelet de la pirogue, dont l'avant portait un peu sur le sable, du côté du Moraï, et qu'un homme placé à l'arrière, et dans l'eau jusqu'à la ceinture, empêchait de se remettre à flot. Les prêtres continuaient à chanter leur office, en haussant fréquemment le ton, jusqu'à ce qu'ils eussent poussé un son très-aigre. Celui qui remplissait les fonctions d'officiant, était notre ami Moury, qui n'avait pas une moindre ferveur que les assistants, et dont la prière se prolongea une demi-heure après celle de tous les autres. Il semblait adresser, par intervalles, à la divinité, des reproches de ce que les différentes productions de l'île n'avaient souffert aucune altération, quoique cependant Matouara Mahou fût mort.

L'invocation terminée, tous les naturels se

(1) Ce nom est générique pour toutes les divinités des Taïtiens.

levèrent et marchèrent ensuite à l'ouest, le long du rivage, jusqu'à l'embouchure du ruisseau, et accompagnés de la pirogue dans laquelle était le corps. Les trois dames s'abandonnaient à leur douleur dans ce lieu. Le triste spectacle qui s'offrit à leur vue leur fit pousser des lamentations, et aussitôt elles eurent recours à la dent de requin, jusqu'à ce que le sang, leur coulant en abondance, se mêlât à leurs larmes. La pirogue remonta le courant, et s'avança vers un autre Moraï, situé aux pieds des montagnes. Les cérémonies que l'on devait y faire sur le corps, exigeaient un tel secret, qu'il ne fut pas permis aux étrangers, malgré leurs vives instances, d'en être les témoins. Pour les dédommager en quelque sorte, Pomourrey leur promit qu'ils verraient le lendemain déposer les restes du défunt, et il les pria instamment de renoncer à suivre plus loin le cortége. Soupçonnant que le corps allait être embaumé, ces messieurs furent très-affligés d'une défense qui les privait de la seule occasion qu'ils pussent jamais avoir de s'instruire de la manière dont se faisait une opération, qui peut-être leur eût procuré des détails curieux ou utiles à l'anatomie. Cette considération porta M. Menzies à renouveler ses instances, du

moins pour être admis seul ; mais elles furent sans effet. Il fallut donc que nos voyageurs se décidassent à s'abstenir de paraître à ces tristes solennités, et ils s'avancèrent plus loin de quelques milles, et à l'ouest, jusqu'à l'habitation de Pomourrey, qui était agréablement située sur le rivage, et consistait en deux maisons nouvellement construites. De très-jeunes filles leur donnèrent le divertissement d'un *heava*, exécuté d'une manière assez libre, selon l'usage du pays. Au milieu de la dânse, un homme s'introduisit dans le cercle des danseuses, et par un jeu très-obscène, mais plaisant, il amusa tous les insulaires qui étaient présents. Nos compatriotes ayant témoigné leur horreur d'une conduite si indécente, les jeunes filles, en quittant la danse, ne se découvrirent pas au dessous de la ceinture. Après avoir distribué quelques présents à ces actrices, ils se retirèrent, et revenant sur leurs pas, à travers les plantations, ils arrivèrent chez un chef, dans la maison duquel, Whytoua ayant fait préparer un excellent repas, ils furent somptueusement traités.

Le soir, en retournant à la maison de notre ami, ils virent un nombre considérable de feux, dans le district d'Oparre, comme si l'on

faisait de grands préparatifs de fête. Après souper, ils prièrent leur digne hôte de boire avec eux un verre de grog, à la santé de nos amis d'Angleterre ; mais quoiqu'il aimât passionnément cette liqueur, il refusa très-poliment leur invitation, en disant qu'ils en avaient trop peu pour eux-mêmes, et qu'il porterait la santé de *Britarne*, avec un bowl d'ava de Taïti, qui fut préparé sur le champ.

Avant la pointe du jour, Moury les avertit que des motifs religieux avaient fait défendre de mettre en mouvement toutes les pirogues de l'île, et que conséquemment ils ne pourraient se servir de la sienne. Ils lui répondirent que leur intention était de s'en retourner par terre, et ils demandèrent à déjeûner de bonne heure. Whytoua s'en excusa, en alléguant l'interdiction des feux, et l'impossibilité de faire cuire quelque chose dans sa maison; mais il leur promit de leur procurer quelques rafraîchissements, quand ils seraient hors du district d'Oparre. Ils partirent accompagnés de leur hôte et de sa femme, et vivement pénétrés de l'accueil amical et hospitalier qu'ils avaient reçu.

En approchant du ruisseau, ils demandèrent à voir le Moraï dans lequel les restes de

Mahou avaient été placés la veille. On leur en indiqua la route; mais à peine eurent-ils fait quelques pas, qu'un messager vint les prier de ne pas aller plus loin. Ils rappelèrent la promesse que Pomourrey leur avait faite; et après avoir longtemps hésité, Whytoua les fit conduire par un des naturels, auquel il donna des instructions très-détaillées. MM. Broughton et Menzies suivirent cet homme, dont la circonspection était extrême, et qui semblait éprouver quelque crainte à chaque pas. Après une courte marche ils furent frappés de la profonde solitude qui régnait autour d'eux. Toutes les habitations étaient désertes, et deux ou trois chiens furent les seuls êtres animés qu'ils rencontrèrent jusqu'au Moraï, où ils virent, dans une petite maison, trois hommes qui probablement étaient chargés de la garde de ce saint lieu. Ceux-ci firent nombre de questions au guide, auquel ils dirent que le corps de Mahou avait été conduit au Moraï, où la veille on l'avait déposé quelque temps, et que Pomourrey s'y trouvait aussi. Nos voyageurs examinèrent ensuite cette terre sacrée, où rien de digne de remarque ne s'offrit à leur vue. Elle était bornée à l'une des extrémités par des rochers à pic et très élevés, d'où s'écoulaient divers ruis-

seaux, dont le continuel murmure pénétrait l'ame d'une profonde tristesse, qu'entretenait aussi le sauvage et sombre aspect du Morai. A leur retour, ces deux messieurs passèrent près de la demeure du jeune roi Otou. C'était une maison de moyenne grandeur, entourée d'une palissade, et située sur les confins des districts de Matavay et d'Oparre, au-delà desquels l'interdit ne s'étendait probablement qu'à une faible distance; car bientôt ils prirent part à un excellent déjeûner, que leur avait fait préparer Whytoua. Ils revinrent au camp avec leurs compagnons, tous charmés d'une excursion, pendant laquelle ils avaient été constamment escortés de quelques-uns des naturels, qui s'étaient sans cesse empressés à leur témoigner leur amitié par toutes sortes de services, comme de les prendre sur leurs épaules, pour passer les ruisseaux, et de porter leur bagage, qui, quoiqu'il renfermât des objets d'un grand prix pour ces insulaires, fut toujours remis absolument intact.

J'ajouterai à ce recit quelques réflexions, fondées il est vrai sur des conjectures, mais qui peut-être n'en paraîtront pas moins importantes. Ce fut sans doute avec raison que nos voyageurs se persuadèrent que l'on devait

embaumer

embaumer le corps de Mahou. On m'a fait entendre que l'on y procéda dans le plus profond secret, et avec une superstition religieuse. On enleve les entrailles, que les Taïtiens regardent comme les organes immédiats des sensations, comme ceux qui reçoivent les premières impressions, et par lesquels se font toutes les opérations de l'esprit. Il est donc naturel d'en conclure que ces insulaires révèrent les intestins comme ayant l'affinité la plus grande avec la partie immortelle de l'homme. J'ai fréquemment, dans mes entretiens avec eux, à ce sujet, cherché à leur faire sentir que toutes les opérations intellectuelles ont lieu dans la tête. Ils répondaient tous en souriant, qu'ils avaient vu souvent revenir à la vie des gens dont le crane avait été fracturé, ou qui avaient eu d'autres parties de la tête fortement endommagées; mais que dans tous les cas où les entrailles avaient été attaquées, la mort avait été certaine. Ils soutenaient leur opinion par plusieurs autres arguments, et ils rappelaient les effets de la crainte et des autres passions, qui causent beaucoup d'agitation et de malaise, et quelquefois produisent une faiblesse d'estomac, dérangement qu'ils attribuent entièrement à l'action des intestins. D'après

leur raisonnement, il paraîtrait donc que ceux de Mahou furent déposés dans le Moraï, voisin des montagnes ; et comme il est naturel d'imaginer que les Taïtiens regardent l'ame comme plus attachée à ces parties mortelles, qui ont le plus de rapport avec elle, ils doivent en conséquence supposer qu'elle fréquente l'endroit où celles-ci sont déposées. On peut en inférer que c'est dans les lieux que rendent sacrés de semblables reliques, que le pleureur principal, vêtu du *parié*, remplit ses fonctions, qui consistent à chasser les curieux, à maintenir, autant qu'il est possible, un profond silence, dans un espace circonscrit, qu'il parcourt, précédé d'un homme presque nu, qui porte une sorte de massue, armée de dents de requin, dont il doit frapper quiconque serait assez téméraire pour s'approcher. C'est peut-être là ce qui empêcha Whytoua de permettre à nos anglais de visiter le Moraï.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Deux des naturels sont punis pour cause de vol. — Obsèques de *Mahou*. — Vol de plusieurs objets. — Mesures prises pour les recouvrer. — *Towererou*, habitant des îles Sandwich, prend la fuite. — *Pomourrey* le retrouve. — Les vaisseaux sortent de la baie de *Matavay*. — Caractère de Pomourrey. — Ses femmes. — Changement dans le gouvernement de *Taïti*.

Nous reçûmes, le 17 janvier au matin, la visite du jeune roi Otou, celle de ses oncles et de plusieurs autres chefs d'Oparre. Deux des insulaires furent surpris en volant un chapeau sur la Découverte; et comme on avait commis au camp quelques autres vols, de peu de conséquence, il est vrai, je fis conduire les coupables au rivage, pour leur infliger, en présence de leurs chefs et de leurs compatriotes, une punition qui consista à leur raser la tête, et à leur donner quelques coups légers avec la main.

Pomourrey m'envoya un message, par lequel il me priait de me rendre le lendemain à Oparre, pour *tiehah*, c'est-à-dire, pour pleu-

rer la mort de Mahou. Son envoyé me fit entendre que l'on desirait beaucoup que je fisse tirer quelques coups de canon, et que je présentasse une pièce de drap rouge, comme une offrande au décédé. On me dit aussi que la plupart des chefs des environs devaient rendre les derniers devoirs aux restes de Mahou, et qu'en conséquence la cérémonie se ferait avec beaucoup de solennité; mais à notre arrivée, nous trouvâmes que ce rapport n'avait aucun fondement. Je partis accompagné de de MM. Broughton et Whidbey; et quand nous eûmes débarqué, on nous conduisit dans une habitation temporaire de Pomourrey, où nous le trouvâmes, lui, ses femmes et ses sœurs, prêts à nous recevoir. La perte d'un parent et d'un ami semblait, sans doute, leur causer du chagrin; mais non pas cette vive affliction dont je croyais les voir pénétrés, d'après les soins infinis et la tendresse qu'ils prodiguaient à Mahou, lorsqu'il était en vie. La douleur, chez la plupart de ces insulaires, est de deux sortes, l'une naturelle et l'autre artificielle. Elle est excessive dans les premiers moments, mais bientôt elle se calme, puis s'évanouit.

Le corps fut placé sur le Tapapaou, qui semblait avoir été élevé à cet effet, à la distance d'environ un quart de mille du grand Moraï,

où, selon l'expression du pays, du tapou-tapoutatea. Selon toute apparence, il avait subi la dernière partie du procédé, au moyen duquel les Taïtiens embaument, et de la même manière que celle qui est décrite par le capitaine Cook, à l'occasion de Ty. Il était exposé au soleil, et le voile dont il était couvert ayant été enlevé à notre approche, nous le trouvâmes en un état de putréfaction, fort avancé. La peau en était très-luisante, ce qui était dû à l'huile de noix de cocos, qui, nous dit-on, avait été fortement emprégnée d'*æhigh*, ou de bois de senteur. Les jointures d'un des bras et d'une des jambes, que l'on fit mouvoir, nous parurent très-flexibles. L'odeur putride qui s'exhalait du corps indiquait naturellement que bientôt il serait totalement décomposé; mais selon les Taïtiens, dont les assertions étaient appuyées par ce qui était arrivé relativement aux restes de Ty, et dont moi-même je puis rendre témoignage, il n'en devait pas être ainsi. Pomourrey nous dit que le corps passerait trente jours, dans le lieu où nous le trouvâmes, qu'ensuite on le porterait à Tiarabou, pour y séjourner pendant le même espace de temps, puis enfin à Morea, pour y être déposé avec ses ancêtres, dans le Moraï de la famille. Quelques mois

après l'inhumation, les chairs devaient commencer à se dissoudre, mais il en fallait plusieurs pour qu'elles fussent entièrement consumées.

Cette méthode d'embaumer, ou plutôt de conserver les corps humains est certainement digne d'exciter la curiosité, surtout lorsque l'on considère qu'on l'emploie malgré l'influence d'un soleil vertical, quelquefois même dans la saison des pluies, et que les Taïtiens ne connaissent point la propriété des épices, des sels, etc., etc., comme anti-septiques. Les Européens ignorent totalement, je crois, les particularités de cette opération, et si elle est simple ou composée. Il est fâcheux que la religion des insulaires ne permit pas que nous fussions témoins de l'ensemble de ces obsèques mystérieuses; car de tous les vaisseaux qui visiteront cette île, il ne s'en trouvera probablement que bien peu, qui ayent à bord des personnes aussi propres à faire des recherches à ce sujet, que celles que nous avions avec nous.

L'équipage des canots était rangé devant la palissade, qui entourait le Tapapou. La pièce d'étoffe rouge fut remise à la veuve, qui l'étendit sur le corps. Quelques décharges furent faites en ce moment, et l'on m'instruisit à pronon-

cer ces mots : *Tera no oea Mahou*, c'est en votre honneur, Mahou. Il tomba quelques gouttes de pluie ; le corps fut porté sous un abri, et soigneusement enveloppé. L'habitation où la circonstance forçait Pomourrey de faire avec sa famille sa résidence temporaire, n'était éloignée que de quelques verges ; mais l'insupportable odeur qu'exhalait le cadavre, nous contraignit à nous retirer un peu à l'ouest de l'ancienne maison de notre ami, qui avait été détruite pendant les derniers troubles, et que l'on n'avait point rebâtie, quoiqu'il ne parût pas qu'il en eût alors aucune dans cette partie du district. Nous entrâmes donc chez Whytoua, qui occupait une maison neuve, et très-solidement construite. Après y avoir dîné, nous retournâmes à Matavay, où nous emmenâmes deux cochons très-gros, dont la veuve de Mahou nous avait fait présent dans cette triste occasion.

Le marché que nous avions passé pour avoir du bois, s'exécutait avec tant de lenteur, que je priai Ourripiah de nous indiquer les arbres que nous pourrions couper nous-mêmes. Il y procéda sans retard et avec le secours de Whytoua ; et nous abattîmes autant de pommiers et d'arbres à fruit-pain, que pouvaient l'exiger nos besoins. J'envoyai des tra-

vailleurs au rivage, et je demandai que les haches, qu'en vertu de nos conventions j'avais remises aux chefs avec qui j'avais traité, nous fussent rapportées. Ourripiah, Whytoua et Poeno y consentirent sur le champ.

Le deuil de Mahou étant fini, les dames de la famille royale nous firent visite, et retournèrent après dîner à Oparre. Pomourrey, son père, sa femme, ses frères et ses sœurs, ainsi que plusieurs de nos amis, vinrent nous voir le lendemain matin, 19 janvier, et furent d'une gaîté parfaite. Notre départ étant fixé au 22, je promis à nos amis de faire tirer la veille un feu d'artifice, dont l'annonce seule leur causa beaucoup de plaisir. Le soir, Pomourrey se rendit à Oparre pour nous procurer, avant que nous missions à la voile, tout ce qu'il croyait pouvoir nous être agréable.

Le 20, nous reçûmes à bord un grand nombre de présents, qui consistaient en cochons, en volailles, en chèvres (1), en racines et en végétaux, que nous envoyèrent plusieurs de nos amis, qui se conduisirent avec la plus grande décence, et parurent fort affligés de ce que le terme de notre relâche était si pro-

(1) Elles provenaient des animaux de cette espèce que le capitaine Cook avait laissés dans l'île.

che. Toutefois un événement fâcheux vint troubler l'harmonie qui subsistait entre les naturels et nous. On avait fort adroitement pris, dans la Marquise, un sac qui contenait une grande quantité de linge appartenant à M. Broughton. Moerry, un des chefs qui s'étaient offerts à nous fournir du bois, ne nous en avait envoyé qu'un jour ou deux, et n'avait point rendu les haches qu'il avait reçues. Une telle conduite me donna des soupçons. J'en fis part à Ourripiah, dont la réponse fut qu'il se mettrait en quête des haches et du linge. Il paraissait avoir connaissance du vol, et il me pria de m'adresser à Whytoua, qui s'étant plus particulièrement attaché à M. Broughton, était plus intéressé que tout autre à agir dans cette occasion, vu surtout qu'il y avait lieu de croire que le délit avait été commis par quelqu'un qui résidait dans un canton où ce chef avait une très-grande influence. J'appris aussi, à peu près au même instant, que l'on avait enlevé des chemises dans les tentes de l'équipage. Différentes circonstances me portant à conjecturer que les habitants étaient étrangers à ce fait, je ne pris aucune mesure pour les recouvrer. Mais la perte du linge de M. Broughton était trop considérable, et

le voleur trop audacieux pour que je pusse la passer sous silence, principalement après avoir reconnu que les chefs avaient été instruits du vol avant que nous l'eussions découvert, ce qui me fit soupçonner qu'eux-mêmes en avaient formé le projet.

Ourripiah avait préparé près des lignes du camp un *heava* pour notre amusement. Voulant témoigner mon mécontentement, je jugeai convenable de défendre l'exécution de ce divertissement, en déclarant qu'il ne devait y avoir que le moins de liaisons possible entre nous et un peuple qui se conduisait d'une manière si perfide, et que si les effets dérobés ne nous étaient pas immédiatement rendus, je me verrais réduit à la triste nécessité de prendre de sérieuses mesures pour en obtenir la restitution. Ourripiah partit à ces mots. Vers midi, il revint avec une des haches, disant qu'il avait envoyé des gens à la recherche du linge, que probablement on retrouverait bientôt; et il ajouta que Moerry ne voulait rendre l'autre hache que lorsque je lui aurais renvoyé celle qu'il m'avait laissée pour que je la fisse réparer. Je ne jugeai point à propos de consentir à ce marché. La reine-mère, qui nous faisait visite, me dit que Po-

mourrey se rendrait au camp le lendemain, et en conséquence je remis toute poursuite ultérieure, à l'arrivée de celui-ci.

Il se présenta le soir une occasion favorable de renvoyer à bord l'observatoire, les chronomètres, les instruments et la plupart des effets de campement. Craignant que les naturels ne nous fissent quelque autre larcin, j'augmentai le nombre des sentinelles ; et le châtiment immédiat du coupable, pris sur le fait, me semblant le meilleur moyen d'empêcher que le crime ne se renouvelât, j'ordonnai de tirer sur celui que l'on trouverait en flagrant-délit ; mais j'enjoignis en même temps, de ne faire feu sous aucun prétexte, qu'en la présence d'un officier auque j'avais recommandé d'user de la plus grande circonspection.

En allant à bord, le 21, au matin, j'y appris une particularité, qui, plus que le vol du linge, était de nature à troubler la bonne intelligence qui avait subsisté si longtemps entre les insulaires et nous.

Towererou, l'habitant des îles Sandwich, avait trouvé moyen de s'échapper du vaisseau pendant la nuit. Nous avions, il est vrai, soupçonné qu'il en avait le projet ; mais nous n'avions pas voulu l'emprisonner tout-à-fait, sans

preuves. Il s'était attaché à la fille de Poeno, chef de Matavay, et nous découvrîmes qu'il lui avait prodigué follement tout ce qu'il possédait. La valeur en était assez considérable; car indépendamment de tout ce que le gouvernement lui avait fait remettre avant son départ, il avait reçu beaucoup de présents particuliers. Il avait même ajouté à ses richesses, en dérobant les meilleurs effets du maître canonnier qui faisait chambrée avec lui. Cet insulaire qui n'avait point d'esprit, était d'une humeur sombre et avait beaucoup d'obstination. Quoique dans sa patrie, il fût d'une condition tellement subordonnée, qu'il était peu probable que ses services pussent être d'une grande utilité à nos compatriotes et à nous, l'exemple était trop dangereux pour que je n'insistasse pas vivement sur le retour de celui qui l'avait donné. Je craignais que les gens de l'équipage supposant que j'avais très-peu d'influence sur les chefs de l'île, quelqu'un d'entre eux ne prît aussi la fuite. En retournant à terre, je trouvai Pomourrey et sa femme au camp; et comme ils me parurent tous deux ne pas ignorer ce qui s'était passé, il ne fallut pas une longue explication. Un domestique de Moerry vint faire, relativement à la hache, le même message

qu'Ourripiah. Pomourrey m'ayant prié d'accéder à la demande que cet homme m'adressait, au nom de son maître, je lui montrai pour réponse la hache que j'avais fait réparer; mais j'insistai pour que l'autre fût rendue la première. Il s'ensuivit un entretien très-court, dans lequel il me dit qu'il irait lui-même chercher cet instrument, et il donna l'ordre à plusieurs personnes de se mettre à la poursuite de Towererou, qu'il promit solennellement de nous ramener. Il ajouta même qu'il prendrait immédiatement des mesures pour retrouver le linge; mais il me pria, comme Ourripiah l'avait fait, de m'adresser principalement à Whytoua, que cet objet concernait plus particulièrement. Vers midi il revint avec la hache neuve, et l'ancienne fut renvoyée à celui qui en était propriétaire.

Pomourrey me demanda en présence de son père Taou, de ses deux frères, de Poatatou et de plusieurs autres chefs, si je ferais tirer le feu d'artifice ce soir. Je répondis que non; et j'ajoutai que lorsque j'en avais fait la promesse, je n'avais pas lieu de soupçonner le traitement que nous avions essuyé de ceux-là mêmes dont le devoir était de tenir une tout autre conduite relativement au vol du linge et à l'évasion de Towererou, délits aux-

quels les principaux chefs avaient incontestablement pris part. Pomourrey repliqua sur le champ que l'homme serait ramené le lendemain, soit au camp, soit à bord de la Découverte. Après que je lui eus adressé quelques questions sur le linge, une discussion très-vive s'établit entre les trois frères, et l'aîné accusa Whytoua d'avoir manqué de zèle et d'amitié dans cette occasion. Dans le cours de ce débat, le nom d'*Arreheah* fut prononcé fréquemment; et, autant que je pus le comprendre, Pomourrey semblait convaincu que celui qui le portait était le voleur principal. C'était un chef inférieur d'*Harpino*, un des districts soumis à Whytoua qui, ainsi qu'Ourripiah, nous avait recommandé cet homme; qu'en conséquence nous avions, depuis peu, très-souvent reçu au camp. On avait vu dormir, près de la Marquise, un autre insulaire que plusieurs chefs nous avait donné comme un excellent cuisinier. Pomourrey ayant appris cette circonstance, déclara que s'il n'y avait pas deux coupables, il y en avait certainement un. Le dîner que l'on servit alors mit fin à ce discours. Au sortir de table, les trois frères se mirent à la recherche du linge, et bientôt ils revinrent avec le cuisinier taïtien, qui s'était caché. Ayant subi un inter-

rogatoire, il accusa du vol Arreheah ; et, disait-il, lui-même il n'avait pris la fuite que parce que sachant le crime, il avait craint d'être soupçonné et puni. Cette déclaration, quoique tendant à le disculper d'être le principal coupable, prouvait clairement qu'il était complice du délit. Présumant de plus que c'était lui qui l'avait matériellement commis, je lui fis mettre une corde au col, et l'envoyai à bord pour y être retenu dans les fers. J'assurai, en même temps, qu'il serait infailliblement pendu, si le linge n'était pas rapporté.

La discussion alors recommença entre les trois frères, et Whytoua parut fort affecté des reproches de Pomourrey. Le voleur étant connu, je déclarai aux princes que je m'étais proposé de leur faire, ainsi qu'à plusieurs autres chefs, de considérables présents ; mais que je n'offrirais qu'un simple article à chacun d'eux, à moins que Towererou et le linge ne fussent en notre pouvoir. Aussitôt ils partirent, en nous promettant de les y remettre.

L'après-midi, le ressac étant modéré, la grande tente et plusieurs autres objets furent envoyés à bord, et il ne nous resta plus à rembarquer que la tente de la garde et les canons. Tandis que nous étions occupés de cette opé-

ration, les chefs s'étaient insensiblement retirés. Vers le coucher du soleil, on s'aperçut que toutes les pirogues qui étaient sur le bord de la rivière l'avaient remontée, et que les maisons situées de l'autre côté étaient démeublées et désertes. Bientôt on nous apprit que les *Erys* et le peuple étaient *mattoués*; c'est-à-dire alarmés, parce que j'étais irrité. Cet avis nous fut communiqué avec beaucoup d'empressement, par un des naturels, nommé *Boba*. Dans la soirée où le linge avait été volé, cet homme avait passé la rivière sous un prétexte très-léger, et dont j'avais été fort mécontent. Depuis on ne l'avait pas revu. Le soupçonnant de complicité, je le fis arrêter, et en même temps j'ordonnai de retenir la seule pirogue qui fût à notre portée, et qui par un heureux hasard, contenait quelques objets de prix pour ces insulaires. J'étais bien aise de les avoir en mon pouvoir, au cas où les chefs nous auraient tous délaissés ; car il paraissait qu'un *mattou* général avait lieu. M. Broughton qui avait été avec les naturels de l'autre côté de la rivière, me dit que la cause principale de cette alarme était l'emprisonnement de Boba, et que l'on croyait que j'avais fait arrêter aussi la reine-mère. Celle-ci nous avait tenu constamment compagnie, même en

en l'absence de son mari ; et dans toutes les occasions elle s'empressait d'imiter nos usages. Ayant poussé la politesse assez loin pour prendre à dîner quelques verres de vin de trop, elle s'était endormie sous la Marquise, après le repas. Je la priai de se rendre à l'instant vers son mari, qui était à la rive opposée, et entouré d'un grand nombre d'habitants. Ce ne fut pas sans répugnance qu'elle y consentit. Elle savait bien, disait-elle, que j'étais l'ami de son Pomourrey, ainsi que de tous les chefs, et elle ajouta que c'était à eux, et non pas à moi, à faire des démarches. Elle nous parlait ainsi au bord de la rivière, tandis que de l'autre côté, Pomourrey et ses compatriotes nous accusaïent de la retenir, ce qu'elle nia fortement. La foule répondit qu'elle parlait de la sorte par mon ordre, et que j'entendais bien la langue du pays. J'insistai pour que la reine-mère passât la rivière sur le champ. Elle y consentit, non sans peine, et fut reçue à l'autre bord avec de grandes démonstrations de joie. Elle dit à Pomourrey que j'étais toujours son ami, et que je desirais de conférer avec lui. Celui-ci voulut bien alors traverser la rivière ; mais la foule l'en empêcha. L'ayant assuré que son intention n'était que de s'avancer assez pour m'en-

tendre parfaitement, on lui permit de faire quelques pas. Il m'adressa plusieurs questions sur mes dispositions, et il me demanda si je le ferais arrêter dans le cas où il se rendrait près de moi. Je lui donnai les assurances les plus positives de la continuation de mon amitié, et lui garantis qu'il jouirait de toute sa liberté parmi nous. S'étant dégagé des mains de ceux qui s'efforçaient de l'arrêter, il vint nous joindre, malgré les murmures et les cris de la multitude, qui, s'appaisant bientôt, laissa passer les femmes de notre ami. J'informai celui-ci de l'ordre que j'avais donné de retenir la pirogue et de mettre en prison Boba. Pomourrey m'ayant protesté de l'innocence de cet homme, et prié de le remettre en liberté, je n'hésitai pas à lui accorder sa demande, vu surtout que je ne m'étais assuré de la personne de l'insulaire que sur des soupçons. D'ailleurs, j'étais trop flatté de la confiance que venait de me témoigner mon ami, pour qu'il me fût possible de le refuser.

La réconciliation entre nos hôtes et nous étant bien cimentée, ils nous tinrent compagnie pendant toute la soirée, et couchèrent dans la Marquise. Le 22, au matin, ils partirent. Pomourrey me dit qu'il allait à Oparre, à la poursuite de Towererou, qui, à ce que l'on

assurait, s'était caché dans les montagnes de ce district. Il me promit que l'on s'en saisirait dans la journée, et qu'il le ramènerait à Matavay. Il ajouta que Whytoua était à la recherche du linge, qui serait également rendu.

N'ayant plus rien à faire au rivage, tout fut rapporté à bord, à l'exception de la Marquise, où resta M. Puget avec une garde, pour faciliter la communication entre nous et les chefs dans le cas où ils voudraient renouveler leurs visites, personne de distinction n'ayant paru depuis le moment du départ de Pomourrey. M. Broughton, ayant passé la rivière, trouva Whytoua, qui folâtrait avec sa femme au lieu de chercher le voleur du linge. Il l'invita à venir nous voir; mais il s'en excusa sous prétexte qu'il était *mattoué*. Après quelques instances, il y consentit. S'étant avancé à l'opposite de l'emplacement du camp, il sollicita quelque assurance de mon amitié, et l'ayant obtenue, il passa la rivière. A peine était-il au milieu de sa traversée, que les naturels le forcèrent à rétrograder. Nous eûmes alors une autre conférence. M. Broughton ayant proposé aux insulaires de demeurer avec eux pendant l'absence de Whytoua, celui-ci se rendit à l'instant près de moi, et content de la manière dont je l'avais

reçu, il envoya un de ses domestiques pour faire ramener notre otage. La femme de ce chef l'avait accompagné, et ils vinrent l'un et l'autre dîner avec nous à bord. Je demandai au premier des nouvelles de Pomourrey et d'Ourripiah, et il me répondit qu'ils étaient à Oparre, et qu'ils viendraient nous retrouver, à l'instant où Towererou serait pris. Il me fut impossible de tirer de lui quelque chose de satisfaisant relativement au linge ; et comme je voulais entretenir la confiance qu'il me témoignait, je jugeai à propos de ne pas pousser mes recherches plus loin, dans le dessein de le retenir lui et sa femme, au cas où leur détention serait nécessaire, me désistant toutefois de rien entreprendre que je n'eusse vu ses deux frères. Ayant reconnu que la pirogue et les effets, que nous avions saisis la veille au soir, appartenaient à un chef d'Oulietea, qui ne pouvait avoir pris aucune part à tous ces fâcheux événements, la justice exigeait que je la fisse restituer au propriétaire, et je donnai des ordres en conséquence.

Ni Pomourrey, ni Ourripiah n'étant de retour le 23, au matin, M. Broughton fit la proposition de passer, avec Whytoua et sa femme, qui étaient toujours avec nous, dans

le district d'Oparre, pour savoir comment allaient nos affaires. Whytoua y consentit sur le champ; et tandis que l'on préparait le canot, les dames de la famille royale nous firent visite. Elles nous assurèrent que Pomourrey était toujours à Oparre, mais qu'il reviendrait à bord, aussitôt que l'on aurait découvert Towererou. Ayant été informées du projet de M. Broughton, elles déclarèrent qu'elles resteraient avec nous jusqu'à son retour. Leur gaîté, leurs plaisanteries sur ce qu'elles allaient se trouver en pleine mer, sur la réception qu'on leur ferait en Angleterre, me portèrent à conjecturer que Towererou était pris, et que ces dames s'amusaient à me tenir en suspens : mais je n'y fus pas longtemps. Vers midi, le canot revint avec les trois frères et cet habitant des îles Sandwich. Comme ils s'avançaient vers les vaisseaux, M. Broughton les rencontra, accompagnés d'une flotte de pirogues, chargées de toutes sortes de provisions dont nous firent présent la famille royale et plusieurs autres de nos amis, lorsqu'ils furent arrivés à bord, et avec une telle profusion, que ne pouvant tout placer, il fallut en renvoyer une assez grande quantité à terre.

En remettant Towererou en mon pouvoir,

Pomourrey et Ourripiah observèrent qu'ils m'avaient rendu tout ce qui m'intéressait particulièrement, et que c'était l'affaire de Whytoua de retrouver le linge de M. Broughton. Whytoua protesta qu'il le rapporterait certainement, si nous restions jusqu'au lendemain matin : mais comme nous avions appris à ne faire que peu de fond sur de telles assurances, nous n'eussions pas attendu cette preuve de son intégrité, si le vent avait été favorable.

Poatatou et plusieurs autres chefs de districts éloignés reçurent de nous des présents qui leur firent grand plaisir. Tout se disposant pour notre départ, ils prirent congé de nous le soir. Leur figure exprimait le regret qu'ils avaient de nous quitter, et ils furent extrêmement sensibles au refus que je fis d'ordonner de tirer un second feu d'artifice. D'après leur amour désordonné du plaisir, je crois qu'il n'y avait rien qui pût causer à ces insulaires une mortification si générale et si forte. Un grand nombre de chefs et d'habitants étaient accourus des parties les plus éloignées de l'île, et même de Morea, simplement pour jouir de ce divertissement. Ceux-ci surtout se plaignirent amèrement à moi d'avoir été trompés dans leur attente. Je

leur répondis que leur chagrin me plaisait en ce qu'il me faisait espérer que ce qui en était la cause première ne se renouvellerait plus, et que si des vols et d'autres violations de la foi avaient été commis et approuvés, j'étais convaincu que c'était par les chefs eux-mêmes, sans quoi je n'eusse pas été réduit à refuser une récréation que j'avais promise, et nous nous fussions séparés meilleurs amis. Je ne doute pas que cette leçon ne leur apprenne à se conduire plus fidellement à l'arrivée d'un autre vaisseau.

Pomourrey et ses femmes demeurèrent à bord, toute la nuit. Le lendemain matin n'apporta point de nouvelles du linge. Réfléchissant qu'à moins de prendre des mesures rigoureuses, dont l'effet, probablement, tomberait plus sur les personnes innocentes, qui étaient en notre pouvoir, que sur les coupables, il n'y avait pas le moindre espoir de récupérer ce qui avait été dérobé; jugeant d'ailleurs qu'il était important de profiter d'un bon vent d'est, nous sortîmes de la baie, le 24, sur les dix heures du matin. Pomourrey et ses femmes demeurèrent avec nous jusqu'à ce que nous eussions passé les ressifs. Là je leur présentai un assortiment d'objets d'utilité qui leur firent grand plaisir. Avant de prendre congé de

nous ils nous prodiguèrent les témoignages de leur affection ; et à leur départ ils furent salués de plusieurs coups de canon, ce que Pomourrey m'avait demandé comme une faveur particulière. Whytoua avait aussi monté sur le Chatam. M. Broughton l'amena à bord de la Découverte, après lui avoir donné tout ce qu'il crut que méritaient ses attentions, son hospitalité, et la grande quantité de provisions, etc. etc., qu'il avait livrées sans en avoir reçu le moindre prix. Mais comme j'avais plusieurs fois déclaré qu'il ne lui serait fait aucun présent, à moins que le linge ne fût rendu, on me demanda quelle était ma dernière résolution. Considérant que peut-être il n'avait pas dépendu de lui de retrouver le vol, et que l'équité demandait qu'il fût payé de ce qu'il avait fourni, je consentis à ce qu'on lui remît, en retour, des objets d'une valeur égale à ceux qu'il avait donnés, mais rien ne lui fut présenté de ma part, quoique je lui eusse promis plusieurs instruments utiles. Je lui en fis même le détail, et l'assurai que je les lui refusais, parce qu'il ne s'était pas conduit envers M. Broughton, avec la même loyauté que les deux princes, ses frères, envers moi.

Le lecteur attend sans doute de nouvelles

lumières sur un peuple, depuis longtemps l'objet de la curiosité publique : mais le peu de durée de notre relâche, et plusieurs autres circonstances, ne nous permirent pas de faire un très-grand nombre d'observations.

La vénération des Taïtiens pour le nom de leur souverain a été déja l'objet des remarques de M. Anderson. Cependant ce judicieux observateur n'avait vu, je crois, aucun exemple du degré auquel elle est poussée. Lorsqu'Otou prit le *maro*, ou la ceinture royale, un changement considérable se fit, non-seulement dans le nom des chefs, mais encore dans le langage ordinaire, dont plus de quarante mots furent remplacés par d'autres, qui n'avaient pas la moindre affinité avec ceux dont on se servait précédemment.

Chaque insulaire fut obligé de se soumettre à cette innovation ; et l'on punit sévèrement la négligence et le mépris sur ce point. Cependant le souvenir des anciennes expressions n'était pas perdu. Je crois même que pour la facilité des communications, il était permis de les employer avec nous. Toutefois Pomourrey me reprenait souvent lorsque j'en faisais usage. Un changement si pernicieux causerait, s'il était introduit selon la volonté

ou le caprice des souverains des îles de la mer du Sud, de grandes difficultés aux étrangers; mais il paraît que ce n'est qu'un règlement nouveau, borné aux îles de la société, sans quoi il serait impossible de rendre compte de l'affinité que l'on a trouvée jusqu'ici dans le langage des différentes peuplades qui forment la grande nation de la mer du sud. Les expressions, créées depuis peu, produisent une différence essentielle dans les tables d'affinité comparative, qui ont été composées avec tant de travail et de soin. Les motifs d'une telle innovation, lorsqu'ils seront connus, pourront donner lieu à d'intéressantes recherches politiques. Il eût fallu plus de connaissances de la langue, et plus de loisir que je n'en avais, pour que je m'en occupasse. Le grand objet de notre voyage exigeait toute mon attention; et l'introduction d'un si grand nombre de mots nouveaux rendit infructueux tous les efforts que je fis pour en connaître la cause.

Ma narration serait incomplète, si je ne rendais compte des révolutions qui se sont opérées dans le gouvernement de cette contrée. Peu après le départ du capitaine Cook, il s'éleva de vives contestations entre *Maheine*, l'usurpateur de Morea, et *Pomourrey*,

qui portait alors le nom d'*Otou*. Touha et quelques autres chefs des districts occidentaux de Taïti se joignirent au premier. Pendant un espace considérable de temps, Pomourrey se vit réduit aux plus fâcheuses extrémités, et son district fut entièrement dévasté. Ainsi les intentions bienveillantes de sa majesté britannique, en faveur de ces insulaires, ont été à peu près sans effet. La plupart des animaux, des plantes et des herbes que le capitaine Cook, après tant de peine et de soin, avait déposés dans l'île, furent détruits par la guerre. Les deux têtes de bétail noir furent conduites à Morea, où elles sont toujours. Ces animaux ayant multiplié, sont au nombre de cinq, quatre vaches et un taureau. Celui-ci a malheureusement reçu un coup dans les lombes, ce qui le rend absolument perclus. En conséquence, la propagation des pauvres bêtes est finie, à moins qu'il n'arrive d'autres secours.

Pendant le cours des hostilités, Pomourrey épousa la reine-mère, qui est proche parente de Maheine, l'ennemi le plus invétéré de son mari. Cette dame ayant eu la part la plus grande aux changements heureux survenus dans les affaires de son époux, je tracerai l'esquisse de son caractère, et de celui de *Fier re te*,

sa sœur, qui partage avec elle l'affection conjugale de Pomourrey.

La reine-mère, quoiqu'elle soit dépourvue de beauté, et qu'elle ait l'air d'un homme, a néanmoins dans son maintien et toute sa personne quelque chose de très-attrayant. Sans orgueil et sans rigidité, elle possède une élégance relative de manières, qui répond parfaitement à son extraction et au rang élevé dont elle jouit. Si sa figure n'offre pas cette expression de douceur, qui séduit dans les femmes, elle annonce beaucoup de retenue, et ces aimables qualités qui sont le plus bel ornement de la race humaine. D'un caractère toujours égal, toutes ses actions paraissent n'avoir pour objet que l'avantage de ceux qui l'entourent, et semblent l'effet de la bienveillance la plus pure et la plus désintéressée. L'intérêt personnel, qui est le principe par lequel se conduisent ces insulaires, n'est rien pour elle. Telle était enfin l'amabilité de son caractère, qu'elle dédommageait amplement de ce qui lui manquait d'agréments personnels.

Le portrait de *Fierrete*, sur la toile, obtiendrait probablement la préférence. Mais rien n'annonçait qu'elle possédât, au même degré que la reine-mère, les excellentes qualités

dont je viens de parler, ou du moins il lui fallait quelque occasion particulière pour les développer. La délicatesse et la douceur de ses traits lui donnaient quelque avantage sur sa sœur ; cependant il y avait dans toute sa conduite, une sorte de sécheresse, si je puis m'exprimer ainsi, un défaut de confiance et de manières, qui prouvaient que ses motifs étaient moins désintéressés. Toutefois nous eûmes lieu de croire qu'elle n'était pas dépourvue de qualités aimables, quoiqu'elles fussent moins sensibles que celles de la reine-mère. Nous jugeâmes que Fier re te était celle de ses deux épouses, à laquelle Pomourrey donnait la préférence. Néanmoins nous le vîmes, en plusieurs occasions, céder sans discussion aux avis de la première, et la traiter avec infiniment de tendresse et d'égards ; mais, de son côté, cette princesse ne parut jamais jalouse ou mécontente des soins marqués, et de l'évidente partialité de Pomourrey pour sa rivale.

Ces deux dames et Matouara Mahou (1), qui ne vivait plus, étaient nés d'une sœur de Maheine, qui n'avait point de parents plus

(1) Il ne faut pas le confondre avec celui dont on a décrit les funérailles.

proches. Je pensai que ce Mahou était l'insulaire que le capitaine Cook désigne sous le nom de *Tiarytabounoua*. Il me fut alors présenté sous celui de *d'Arytabounoua*, dénomination qui, presque immédiatement, cessa d'être en usage. Il fut ensuite appelé Mahou, probablement d'après les changements dans le langage, qui eurent lieu à l'avénement d'Otou.

Maheine était de la société des *Ereeoys*. Son âge avancé ne lui laissait point d'espoir d'avoir des enfants, et l'on ne doutait pas que sa puissance et son crédit ne passassent à sa famille, qui était de plus en plus attachée à l'autorité souveraine de Taïti, par le mariage de Matouara Mahou avec la plus jeune des sœurs de Pomourrey. Il paraît que cette alliance fut une mesure politique de la plus haute importance, et dont l'objet était l'établissement d'une paix solide entre les deux îles, en cas de mort de Maheine, ou de son renversement. Néanmoins cet événement se fit longtemps attendre; car on nous assura qu'il n'eut lieu qu'environ quinze mois avant notre arrivée. Maheine fut tué dans un combat à Athoura, contre quelques-uns des chefs des districts occidentaux, partisans de Po-

mourrey, qui, je crois, fut alors pour la première fois vainqueur.

La mort de Maheine et de Touha dispensait de pousser plus loin la conquête, qui fut totalement achevée par l'excursion que firent les gens de l'équipage du *Bounty*, dans un vaisseau qu'ils construisirent avec du bois d'arbre à pain; et comme la bonne ou la mauvaise fortune est toujours suivie d'événements qui la rendent meilleure ou l'aggravent, d'autres circonstances entretinrent et satisfirent l'ambition de Pomourrey. Sur ces entrefaites Whyeadoua, roi de Tiarabou, mourut, ne laissant qu'un parent très-éloigné pour héritier de sa puissance et de son nom. Celui-ci fut forcé de renoncer à ses prétentions. Le peuple de Tiarabou reconnut comme son chef, le fils cadet de Pomourrey, sous l'autorité d'Otou, son aîné; et ce jeune prince prit le nom de Whyeadoua, comme un attribut de sa dignité. Il paraît que cette acquisition a rendu la paix plus durable qu'elle ne l'avait été depuis un grand nombre d'années; et pour en assurer à leurs sujets les inappréciables bienfaits, les trois frères se sont parfaitement accordés pour veiller sur les jeunes princes, et protéger leur minorité.

Ourripiah, frère cadet de Pomourrey, ayant la réputation de grand guerrier, a fixé sa résidence dans les environs de Tiarabou, pour surveiller la conduite des habitants envers son neveu Whyeadoua. Par la même raison Whytoua demeure près du jeune monarque, à Oparre, et l'aîné s'est retiré, avec ses femmes, à Morea, ou la paix est parfaitement rétablie entre les habitants, qui sont fortement attachés à ses intérêts, et disposés à le soutenir de tous leur pouvoir ainsi que ses enfants.

Un troisième frère de Pomourrey, dont le peu d'importance ne m'a pas donné occasion de parler de lui jusqu'ici, et qui se nomme *Tapahou*, est, quoiqu'en possession d'une considérable propriété, peu considéré de sa famille, et encore moins estimé du peuple. C'est un jeune homme d'un caractère faible et léger.

A la mort de Mahou, sa fille, mère de Pomourrey, a succédé à la souveraineté de Morea, sous la suzeraineté de son cousin Otou. Son oncle a la régence; et en conséquence, les habitants de cette île sont entièrement soumis à ses ordres. Par suite de l'alliance de Pomourrey avec la famille de Mahou, son fils Otou fut déclaré suzerain d'Huaheine;

d'Huaheine ; et le roi de cette île, *Matouaro*, a reconnu la suprématie de ce jeune prince, comme *Ary Maro Eouray*, tandis que lui, Matouaro, n'est qu'*Ary de Hoi*.

Omai étant mort sans enfants, la maison que le capitaine Cook lui avait fait construire, les terres que l'on avait achetées, le cheval (qui était toujours vivant) et tous les meubles d'Europe, qu'il a laissés, ont passé à Matouaro, roi de l'île, qui fait sa résidence ordinaire dans cette même maison. Nous apprîmes de celui-ci qu'Omai était très-considéré, que souvent il lui avait raconté, ainsi qu'aux autres chefs, tout ce qu'il avait vu dans ses voyages, que ses récits leur causaient infiniment de plaisir, et que sa perte avait été l'objet de la douleur publique. Sa mort et celle des deux enfants de la nouvelle Zélande, que le capitaine Cook lui avait confiés, fut la suite d'une tumeur à la gorge, maladie dont peu de personnes guérissent, et qui fait périr lentement. Durant notre dernière relâche, nous en vîmes plusieurs qui en étaient attaquées. Les habitants de Tiarabou y sont particulièrement sujets ; et c'est, dit-on, un vaisseau espagnol qui a jeté l'ancre sur le rivage méridional de Taïti, qui la leur a communiquée.

A la mort de Moury, la souveraineté d'Oulietea et d'Otaha reviendra, du chef de son aïeule maternelle au jeune Otou. Moury, qui est frère de la mère de Pomourrey, est un Eearoy d'un âge avancé. Il aime passionnément Otou, et il est vain de l'avoir pour successeur dans le gouvernement de ces îles. Il dit à ce sujet qu'aujourd'hui, il y a deux souverains, qui *maw ta tarta*, mais que, lorsqu'il sera mort, il n'y en aura qu'un, et que ce sera Otou. Cette expression, qui signifie littéralement *manger l'homme*, est une sorte de figure pour désigner ceux à qui le rang et l'autorité donnent le droit de présider aux sacrifices humains, dont, à présent, jouissent seuls Moury et Otou.

Ce dernier, à raison de l'étendue de son domaine, ne porte plus maintenant le titre d'*Ary de Hoi*. Celui d'*Ary Maro Eouray*, qu'il prend, est bien supérieur, puisqu'il ne peut se donner qu'à lui seul, et qu'il signifie le chef qui est revêtu du *Maro* à plumes rouges. C'est sous ce titre que l'autorité d'Otou est reconnue à Taïti, à Morea, à Mattea, à Tetero, à Tupea Mannou, à Huaheine; mais les peuples d'Oulietea et d'Otaha semblent fort peu disposés à se soumettre à sa domination; et même il ne paraît pas que Moury ait beau-

coup d'influence dans ces deux îles, quoiqu'il y soit reconnu pour souverain. Tout annonce que depuis la mort d'Opouny, le gouvernement des îles, où celui-ci régnait, a été mal administré. De grands troubles s'y sont élevés entre les habitants, et l'anarchie en a été la suite. On méditait à Taïti une expédition, dont le but était de les contraindre à se soumettre à l'autorité d'Otou, et l'on ne doutait aucunement du succès. Un autre projet favori consistait à réunir, par droit de conquête, aux vastes états du jeune monarque, les îles de Bolabola, de Mouroua et de Tapi, qui, depuis la mort d'Opouny, ont été gouvernées par sa fille, et dont les habitants sont, dit-on, infiniment déchus de leur réputation belliqueuse.

Pomourrey et ses frères s'étant, par le moyen des vaisseaux qui avaient depuis peu visité l'île, procuré des mousquets et des pistolets, se crurent invincibles; et le projet d'ajouter de nouvelles possessions à celles d'Otou semble les occuper entièrement. Ils me sollicitèrent vivement de contribuer à leurs succès, en augmentant leur arsenal et leurs munitions. Je donnai à Pomourrey un peu de poudre et des balles. Quand même je n'eusse point vu d'inconvénient à laisser

des armes à feu à ces insulaires, je n'eusse pu les satisfaire, car je n'en avais pas de trop. Voyant qu'il n'y avait pas moyen d'en obtenir, ils me prièrent d'avoir la bonté de conquérir les îles où ils se proposaient de descendre, puis de les remettre au pouvoir d'Otou. Pour motiver cette invasion, ils disaient qu'il était essentiel au bonheur du peuple de tout le groupe des îles qui environnent Taïti, de n'avoir qu'un seul souverain. Je leur répondis que les lieux qu'ils voulaient attaquer étaient hors de ma route, et que je n'avais pas assez de temps pour exécuter une telle entreprise. Alors Pomourrey me pria vivement de solliciter, en son nom, sa majesté britannique, lorsque je serais de retour en Angleterre, de faire équiper promptement un vaisseau, dont le commandant aurait ordre, si les îles n'étaient pas soumises avant son arrivée, d'en faire la conquête pour Otou, qui serait toujours, comme je devais bien le croire, l'ami constant du roi Georges et des Anglais. Il réitéra fréquemment cette demande, sur laquelle il ne manqua d'insister à notre départ.

Je ne puis quitter mon ami, car la conduite de Pomourrey envers moi justifie ce titre, sans faire quelques remarques sur le

changement qui s'était opéré dans son caractère depuis mon premier voyage dans cette contrée. Il était alors considéré comme un prince timide et faible. Cependant il ne parut point, durant notre dernière relâche, manquer de discernement et d'intrépidité. Ses craintes furent toujours très-vives, il est vrai, en voyant jouer nos feux d'artifice ; et nos armes à feu lui inspiraient une grande terreur, qui provenait peut-être de la connaissance qu'il avait de leurs redoutables effets, quoiqu'en même temps il ignorât jusqu'à quel point elles pouvaient porter. Cependant, nous eûmes lieu de croire, d'ailleurs, que son courage était égal à celui de ses compatriotes ; et certainement il en fournit la preuve, en venant se remettre en notre pouvoir, seul et désarmé, malgré les avis et les alarmes de tous ceux dont il était environné. J'avais aussi jadis soupçonné qu'à beaucoup d'orgueil et de sévérité il joignait la bassesse et la ruse. Lorsqu'il consentait à parler ou à converser, ce qui n'était pas fréquent, on n'en pouvait tirer que peu de chose, et les questions qu'il adressait, n'avaient aucun objet d'utilité. Il n'en était plus ainsi, et sa conduite comparée avec celle des autres insulaires, indiquait une

grande supériorité. Il paraissait connaître parfaitement le poste élevé qu'il remplissait, et tout annonçait qu'il possédait un cœur franc, sensible et généreux. En me séparant de lui, je n'avais pu résister au plaisir de lui offrir, ainsi qu'à ses femmes, plusieurs articles utiles auxquels il sentait bien qu'il n'avait point de droit; et soupçonnant que j'allais y ajouter encore quelque chose, il me retint le bras, en me témoignant sa reconnaissance de tout ce qu'il avait reçu, puis il me fit sentir qu'allant visiter plusieurs autres contrées, où de semblables objets seraient aussi précieux, je devais en être économe.

Il n'est pas facile de savoir jusqu'où la famille royale avait porté le désintéressement dans ses premiers rapports avec nous; mais il est certain qu'elle prit beaucoup de peine à maintenir la valeur de nos marchandises, et qu'elle donna l'exemple d'échanger trois gros cochons, du poids de cent à cent cinquante et deux cents livres, contre une hache. Lorsque les naturels mettaient un prix extravagant à ce que nous voulions acheter, elle nous en avertissait. Les haches étaient les objets les plus estimés. Venaient ensuite le drap rouge et toute espèce de toiles d'Europe. Les limes, les couteaux, les hameçons

à pêche étaient d'un grand débit, ainsi que les ciseaux et les miroirs pour les dames. Les clous avaient peu de valeur; et tout ce qui n'était que de parure était reçu avec indifférence, excepté toutefois les plumes rouges, qui, je crois, seront toujours recherchées.

Les outils et les marchandises d'Europe sont devenus d'une telle nécessité pour ces insulaires, que je ne puis m'empêcher de remarquer, avec le capitaine Cook, combien leur situation serait déplorable si jamais les Européens cessaient de communiquer avec eux. Nous ne leur vîmes plus que peu d'instruments de pierre ou d'os; et ceux qu'ils mirent en vente, étaient d'un travail grossier, d'une qualité inférieure, et destinés seulement à servir comme objets de curiosité. Je suis également convaincu que pour peu qu'ils reçoivent encore des draps de fabrique d'Europe, la culture de la plante dont ils tirent leurs vêtements, et qui, aujourd'hui, est extrêmement négligée, sera totalement abandonnée. Toutes les lois de l'humanité doivent donc engager les Européens à fournir à des besoins qu'ils ont créés; et en retour, ils recevront des rafraîchissements et des provisions, très-salutaires aux vaisseaux marchands qui visiteront l'océan Pacifique.

Tous les ouvrages en fer, toutes les étoffes sont tellement nécessaires aux besoins journaliers des Taïtiens, que loin qu'ils aient diminué de prix par suite des fréquentes relâches des Européens, ou que les vivres fussent en moindre quantité, nous eûmes de tout dans la plus grande abondance. Je fis remplir de très-beau porc salé, six barriques, contenant chacune un muid; et j'eusse pu en faire préparer dix fois autant si nous avions eu plus de sel. Nous embarquâmes, en outre, autant de cochons vivants et de végétaux que le permit l'emplacement qui leur était destiné; et nous eûmes le tout, au moins à deux cent pour cent de meilleur marché que le capitaine Cook, quoique la *Pandora* ne fût partie que depuis peu.

Les opérations militaires de ces peuplades ont extrêmement changé. Lorsque nous découvrîmes leurs îles, presque toutes leurs guerres étaient maritimes; mais il paraît qu'il en est tout autrement aujourd'hui. Quoique plusieurs d'entre nous poussassent au loin leurs excursions, jamais ils ne virent une seule pirogue de combat, qui appartînt à Taïti. Je me suis souvent entretenu sur ce sujet, avec Ourripiah, de qui j'appris que dans les dernières querelles, on les avait trou-

vées si difficiles à gouverner, surtout lorsque le vent soufflait avec une grande force, qu'elles avaient été totalement abandonnées, et qu'à présent, lorsque la guerre était offensive, on exécutait toutes les entreprises par terre, au moyen des pirogues ordinaires les plus larges, pour bâtiments de transport, et en prenant soin d'effectuer toujours les descentes pendant la nuit, ou par un temps pluvieux et sombre.

La jeunesse d'Otou ne me permet de rien dire de lui, sinon qu'il promet d'être un homme de mérite. Je ne puis me dispenser de rapporter quelques particularités fort extraordinaires, relativement à ce monarque enfant. La première était cette sorte de défense d'entrer dans nos habitations. Son père, lorsqu'il portait le même nom d'Otou, et qu'il était roi de l'île, n'était pas soumis à cette gêne. Aussi souvent qu'il le desirait, il nous rendait visite, soit à bord, soit sous nos tentes, sans qu'il en fût résulté le même inconvénient que si le jeune roi en eût fait autant. Il ne m'a pas été possible de rien apprendre de satisfaisant sur la cause d'une si mystérieuse interdiction. Mes recherches à ce sujet me portent à croire qu'une cérémonie pareille au *natche* des îles des Amis, décrite par le

capitaine Cook, et en vertu de laquelle il fut permis au fils de *Polahou* de manger avec son père, aura lieu à Taïti. Elle prendra beaucoup de temps; mais ensuite ce jeune prince ne sera plus porté sur les épaules d'un homme, et il sera libre de marcher comme tout le monde. Il me fut impossible de découvrir à quelle époque elle se fera. Chaque fois que je m'en informai, la réponse varia. Il est très-remarquable aussi, que jamais je n'aye vu auprès du jeune monarque, personne qui attirât le respect et la considération publique. Ses parents les plus proches, quoiqu'ils se conduisissent, ainsi que l'exigeait sa dignité, ne lui parlaient point, et ne paraissaient faire aucune attention à lui. De plus, ceux dont le devoir était de l'accompagner lorsqu'il venait d'Oparre à notre camp, étaient des serviteurs de la dernière classe du peuple.

La beauté des femmes de cette contrée a reçu des éloges très-mérités. Cependant je ne puis m'empêcher de déclarer quelle fut ma surprise du changement qui, depuis un si faible nombre d'années, s'était opéré à cet égard. Les naturels, qui en conviennent franchement, semblent l'attribuer aux funestes maladies communiquées par les Européens, et dont plusieurs des femmes les plus belles

ont été victimes au printemps de leur vie. La beauté, dans ce pays, surtout dans les personnes du sexe, est une fleur qui s'épanouit et se flétrit promptement. Comme ceux des créoles de l'Amérique, leurs charmes acquièrent bientôt leur degré de perfection, qui n'a qu'une courte durée, et décline rapidement. Ce défaut d'attraits rend toujours plus extraordinaire la conduite d'une grande partie des hommes de l'équipage du *Bounty*, qui sacrifièrent leur patrie, leur honneur et leur vie à l'amour que leur avait inspiré les femmes de Taïti. Nous vîmes fréquemment celles qui furent l'objet de leur attachement, et dont ils eurent des enfants. L'occasion de nous assurer des qualités morales de ces dames ne s'offrit point à nous; mais rien en leur personne ne nous sembla pouvoir excuser en des Anglais, une si grande violation de leurs devoirs; et parmi celles qu'ils choisirent, il n'y en avait pas une seule qui appartînt à une famille, qui jouît de quelque autorité ou de quelque considération dans l'île.

J'ai déja fait part au lecteur des regrets que m'a causés la perte presque totale des animaux et des plantes, que le capitaine Cook et d'autres navigateurs avaient, dans l'espoir qu'ils y multiplieraient, déposés dans cette

île : mais la guerre en a différemment ordonné. Mon chagrin s'accrut à cet égard, non-seulement parce que je n'en n'avais que peu des uns et des autres pour remplacer les espèces qui avaient péri, mais encore parce que les révolutions qui s'étaient opérées dans le gouvernement, devaient faire espérer qu'ils seraient soigneusement conservés. Je ne pus ajouter à la race des animaux que trois oies du Cap, un mâle et deux femelles. Nous plantâmes quelques pieds de vigne, qui s'étaient parfaitement bien conservés à bord, quelques limoniers et quelques orangers. On sema un assortiment de graines de jardinage; mais la nature a prodigué une si grande variété de végétaux à cette contrée, que les naturels desirent peu d'en accroître le nombre. Si l'on peut en juger par l'état déplorable où nous trouvâmes les terrains dans lesquels on avait déposé des plantes et des graines étrangères, nous ne dûmes que faiblement compter sur la réussite des jardins que nous avions formés. Je crois même qu'aucun effort ne sera couronné du succès, tant qu'il ne restera pas dans l'île des Européens, dont l'exemple forcera les habitants à cultiver le sol par un travail manuel, auquel ils sont presque entièrement étrangers.

L'ava et quelques pieds de la plante dont ils tirent leurs vêtements, sont les seuls végétaux auxquels les Taïtiens daignent donner quelques soins. Un faible nombre de médiocres shaddecks, un peu de blé de Turquie assez bon, quelques cosses de *capsicum*, et quelques raiforts assez grossiers, étaient les seules productions qui restassent de cette grande quantité de plantes exotiques dont, à diverses reprises, on a introduit une si grande variété dans l'île.

Les insulaires n'ayant fait aucun usage du lait de chèvre, et la chair de cet animal n'étant pas assez grasse pour leur goût, il a perdu sa réputation. En conséquence, les quadrupèdes de cette espèce sont devenus très-rares. Cependant j'en rassemblai un nombre suffisant pour les établir aux îles Sandwich, si les habitants y mettaient du prix.

Quelques observations astronomiques et nautiques, faites ici dans la seule intention de pourvoir à nos besoins, termineront le récit de nos opérations à Taïti.

Le résultat moyen de dix-huit suites d'observations méridiennes de hauteur, tant du soleil que des étoiles, donna pour la latitude de notre observatoire..... 17° 30′ 20″.

Sa longitude déterminée par

le chronomètre, d'après le mouvement journalier qu'il avait à la baie *Dusky*, le 19 janvier, à midi, de..... 209° 58′.

Sa longitude, à la même époque, d'après le mouvement journalier qu'il avait à Portsmouth..... 211° 18′.

Sa longitude par le résultat de dix-huit suites d'observations de distances, faites avec nos sextants, la lune à l'occident du soleil..... 210° 31′ 53″.

Sa longitude vraie telle qu'elle a été déterminée par le capitaine Cook..... 210° 24′ 15″.

Le chronomètre de M. Arnold, qui se trouvait à bord du *Chatam*, ayant été porté à l'observatoire, nous reconnûmes que, le 20 janvier, à midi, il était de 2° 10′ 25″ 46‴ en avant du temps moyen de *Greenvich*, et qu'il gagnait 19″ 5‴ 24⁗ par jour.

La déclinaison de l'aiguille aimantée sur toutes nos boussoles, et d'après quinze suites d'azimuths, varia de 7° 30′ à 5° 30′ est, le résultat moyen étant de 6° 12′, et l'inclinaison verticale, telle que la voici :

L'extrémité, marquée nord, faisant face à l'est,..... 30° 15′.
Id. *Id.* faisant face à l'ouest, 31° 13′.
Id. Sud, faisant face à l'est, 30° 43′.
Id. *Id.* faisant face à l'ouest, 30° 47′.

Le terme moyen de l'inclinaison verticale de la pointe sud de l'aiguille aimantée, était donc de..... 30° 53′.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Relâche aux îles Sandwich. — Reconnaissance de la côte de la nouvelle Albion. — Navigation intérieure. — Opérations à Noutka. — Arrivée au port Saint-Francisco.

CHAPITRE PREMIER.

Passage de *Taïti* aux *îles Sandwich*. — Nous arrivons en travers de l'île d'*Owhyhée*. — Visite de *Tianna* et des autres chefs. — *Towererou* s'arrête à Owhyhée. — Nous faisons route sous le vent. — Nous mouillons dans la baie de *Whytyte*, île de *Waohou*. — Nous arrivons à *Attoway*.

Nos amis nous ayant quittés peu de temps après midi (le 24 janvier), nous fîmes route au nord; et quoiqu'il y eût près de dix mois que nous fussions partis d'Angleterre, notre voyage ne paraissait que commencer, ayant, pour la première fois, porté le cap vers le grand objet de notre expédition. Le peu de progrès

progrès que jusqu'ici nous avions fait, me causa beaucoup de chagrin. J'avais calculé qu'à l'époque à laquelle nous étions, nous serions, sous peu de jours, sur le point de quitter les îles Sandwich, dont, au contraire, nous étions encore éloignés de près de huit cents lieues. Je me consolai par l'idée que nous n'avions été retardés par aucune perte de temps, ni par d'inexcusables délais, et que le mois que nous avions passé à examiner la côte sud-ouest de la nouvelle Hollande, avait été utilement employé. Des vents contraires et la marche très-médiocre de nos vaisseaux avaient été les principaux obstacles à nos progrès.

Nous passâmes, le 25, à trois ou quatre milles de l'île de *Titeroa* dont les habitants nous apportèrent un petit nombre de pièces de volailles, du poisson et des noix de coco. Le 12 février, vers midi, nous coupâmes l'équateur. Notre longitude, selon l'estime, était de 210° 35′, quoique le chronomètre indiquât seulement 207° 38′.

Le premier mars, à la pointe du jour, nous eûmes connaissance de l'île d'*Owhyhée*, qui nous restait du nord au nord, quart-d'est, à la distance d'environ vingt-quatre lieues.

On fit, à l'équipage une nouvelle lecture de l'ordre qui défendait le commerce des par-

ticuliers avec les naturels du pays. Dans les circonstances où nous étions, l'exécution d'un tel règlement était non-seulement de la plus haute importance, mais d'une absolue nécessité.

Le 3, au matin, à l'aide d'une petite brise de terre, nous prolongeâmes la côte au nord, à la distance d'environ trois milles. Plusieurs pirogues arrivèrent, chargées de cochons et de végétaux. Parmi ceux-ci, il y avait quelques melons d'eau excellents. Les naturels demandèrent un prix exorbitant de leurs vivres, et ne montrèrent aucun empressement à faire quelque échange, ou à communiquer avec nous. Le 3, à midi, la baie de *Karakakoua*, sur la côte de l'île d'Owhyhée, nous restait au nord, à cinq milles de distance; et notre chronomètre, d'après le mouvement journalier qu'il avait à Taïti, en indiquait la longitude, à peu de secondes près, ainsi que l'a déterminée le capitaine Cook.

Des pirogues avaient mis en mer, dans la matinée, pour commercer avec nous, et *Tianna*, celui même, dont il est parlé dans le voyage de *Meares*, nous honora bientôt de sa visite. Il fut reçu comme semblait l'exiger le caractère distingué qu'on lui avait donné, et comme le méritaient l'intérêt et la reconnais-

sance qu'il témoignait pour son patron. Néanmoins il nous parut très-empressé de mettre fin à tous les compliments, pour nous dire que depuis son retour de la Chine, il avait fait sa résidence à Owhyhée, où s'étaient élevés de grands troubles. De concert, avec *Tamaahmaaha*, il s'était déclaré contre *Teamawhyre*, qui paraissait avoir, depuis la mort de *Terybou*, partagé le gouvernement avec le premier. Dans un de ces combats, Tianna ayant tué Teamawhyre, remporta une victoire complète, à la suite de laquelle il fut convenu qu'il jouirait de la souveraineté des trois districts méridionaux, et que son allié aurait celle des trois districts septentrionaux.

Ayant appris que je me proposais de me rendre directement aux îles sous le vent, Tianna me pria de le recevoir à bord, ainsi que ses femmes et les personnes de sa suite, et j'y consentis. D'après tout ce qu'on avait publié de ce chef (1), je ne fus pas médiocrement surpris de ce qu'il ne parlait pas la langue anglaise; mais comme nous entendions mieux la sienne, il nous apprit que depuis le dernier automne, il n'était point arrivé de vaisseaux; qu'à peu près à cette époque, trois ou

(1) Voyez le Voyage de Meares.

quatre brigs américains et un navire de Macao, sur lequel était M. Colnett, avaient visité les îles, et qu'il n'était pas possible qu'aucun bâtiment touchât aux autres îles sans que les habitants d'Owhyhée et lui-même en fussent instruits. Ce rappport me fit renoncer à l'espoir de rencontrer le vaisseau d'approvisionnement, ce dont je m'étais flatté si longtemps, et qui eût été une compensation du peu de chemin que nous avions fait.

Tianna examina tout à bord avec une admiration attentive. Le nombre des gens de l'équipage lui causa une surprise extrême. Pendant la soirée, il eut de fréquents entretiens avec Towererou, et durant la nuit il monta plusieurs fois sur le pont pour chercher à savoir combien il y avait d'hommes de service dans les différentes parties du vaisseau.

La suite de ce chef était très-nombreuse. Une partie devait l'accompagner à bord de la Découverte, et l'autre faire la traversée sur le Chatam. Il habitait un peu au nord de Karakakoua, et comme j'avais consenti que ses gens s'embarquassent dans l'après-dînée du lendemain 4, nous nous tînmes en travers du lieu de sa demeure. La veille au soir, un messager, qui paraissait être un homme de quelque importance, vint au rivage avec des

instructions relatives à cet objet. Toutefois, ayant eu le 5, plusieurs conférences avec les personnes qui l'entouraient sur le rivage, Tianna refusa, dans l'après-midi de ce jour, de venir avec nous. En causant avec Towererou, il se persuada que les services de ce jeune homme lui seraient d'une grande utilité. Il lui promit un bel établissement, une maison, des terres et d'autres avantages, en conséquence de quoi je jugeai convenable de le laisser ici, jusqu'à mon retour, en hiver, ce qui me mettrait dans le cas de pouvoir juger du traitement qu'il devait attendre lorsqu'il serait abandonné à lui-même. *Morotoi*, patrie de Towererou était livrée aux troubles les plus grands. *Tetyre* et *Taio*, souverains des îles de Woahou et d'Attoway faisaient des préparatifs de guerre contre cette île. C'était un motif de plus pour consentir à l'arrangement proposé. Towererou n'étant pas sans inquiétude sur la sureté de sa personne et de ses effets, hésitait d'accepter l'offre qui lui était faite. Jusqu'au dernier moment, il eut le choix de nous accompagner ou de rester avec Tianna. Il se décida enfin pour ce dernier parti, mais il me pria avec beaucoup d'instance de garder à bord quelques vêtements, ainsi que les présents que je lui avais

faits depuis notre départ de Taïti. Il ne prit qu'un très-petit assortiment de différents objets de commerce, destinés à pourvoir à ses besoins.

Comme Tianna avait plusieurs chèvres, je ne lui présentai point d'animaux de cette espèce; mais je lui fis grand plaisir en lui donnant quelques plants de vigne et d'orangers, quelques amandiers et toutes sortes de graines de jardin. Il me promit d'avoir le plus grand soin des uns et des autres. Il reçut aussi quelques objets d'utilité en retour de dix petits cochons; et à cinq heures de l'après-midi, il nous quitta, emmenant avec lui Towererou. Quoiqu'il affectât d'être fort satisfait de sa visite, et qu'il fût très-flatté d'être salué de quatre coups de canon, à son départ, cependant il était aisé de s'apercevoir qu'il était fort mécontent de n'avoir pu se procurer des armes à feu, ni des munitions, que non-seulement il sollicita lui-même, mais qu'il fit solliciter aussi par ses compatriotes. Ils furent tous également refusés.

Je confiai à Towererou une lettre adressée à l'officier commandant du vaisseau d'approvisionnement, par laquelle je l'informais de notre départ d'Owhyhée, de mon intention de marcher aux îles sous le vent pour y faire

de l'eau, puis de cingler immédiatement vers la côte d'Amérique. Je lui recommandais de nous y suivre sans perdre de temps, conformément à l'arrangement concerté avec le secrétaire d'état.

Comme nous prolongions la côte avec une petite brise, nous fûmes très-surpris, le soir, de nous entendre héler, en mauvais anglais, du milieu d'une grande pirogue qui venait à nous. On nous demanda très-civilement qui nous étions, à quel pays nous appartenions, et si nous voulions recevoir à bord celui qui nous adressait la parole. C'était un jeune homme, nommé *Taryhoua*, natif d'Attoway, qui avait accompagné M. John Ingram, commandant d'un navire américain, chargé de fourrures du nord-ouest de l'Amérique, et qui se rendait à Boston dans la nouvelle Angleterre, par la voie de la Chine. Taryhoua avait passé environ sept mois dans l'Amérique septentrionale avec M. Ingram, et il était revenu dans un brig quelques mois auparavant.

Il me dit que son maître actuel était *Kahowmotou*, qui était presque l'égal de Tianna, et qui, de même que celui-ci, avait fait tous ses efforts pour soumettre l'île entière à Tamaah-Maaha. Ce chef se fit connaître à l'instant, et me présenta une lettre écrite en

espagnol, et datée du sloup la Princesse royale (c'était probablement le même navire qui avait été pris à Noutka) le 28 mars 1791, et à laquelle était jointe la traduction en anglais. Ces deux pièces étaient signées par *Emmanuel Kimper*, qui recommandait, dans les termes les plus forts Tamaah-Maaha, Tianna, et ce même Kahowmotou, qui l'avaient traité, ainsi que son équipage avec toutes les attentions de l'amitié et la plus grande hospitalité. Kahowmotou me fit un présent de trois beaux cochons, qui lui fut amplement payé; mais il éprouva tout autant de chagrin que Tianna, de n'avoir pas obtenu des armes à feu ou des munitions. Il me demanda de passer la nuit à bord, et me pria de prendre à la traîne sa pirogue. Je le lui accordai; et le soir nous causâmes beaucoup. Comme Tianna il nous dit que depuis plusieurs mois il n'était point arrivé de navires; et que la guerre avait exercé ses ravages dans son île. Cependant il n'était pas facile de concilier en tout le récit de l'un et de l'autre en ce qui concernait chacun d'eux, Kahowmotou reconnaissait les grandes qualités de Tianna et le mérite des exploits de ce chef: mais il niait qu'il eût un pouvoir égal à celui de Tamaah-Maaha. Il disait qu'il n'y avait qu'un seul *Ary de Hoi*

dans toute l'île de d'Owhyhée, que c'était ce dernier, et que si Tianna avait cette qualité, il l'aurait aussi lui-même, ainsi que plusieurs autres chefs tout aussi puissants.

Le lendemain nous étions par le travers de la baie de *Toca-yahha*, près de laquelle est la résidence de Kahowmotou. Les chefs, qui vinrent à bord, montrèrent pour se procurer les productions végétales que nous avions apportées, un empressement qui me fit beaucoup de plaisir. Kahowmotou mit un grand prix à toutes les acquisitions de ce genre, et je le charmai en lui donnant de beaux plants d'orangers, et un paquet de différentes graines de jardin. Je lui fis aussi présent d'une chèvre et d'un chevreau. Il parut enchanté de tant de richesses, et me promit d'en avoir le plus grand soin.

Taryhoua, qui préférait le nom de Jack, avait suivi M. Ingram comme domestique; mais il se trouvait alors en qualité d'interprète auprès de Kahowmotou, et il en remplissait assez bien l'emploi. Il avait une grande envie de nous accompagner dans notre voyage. Comme il montrait de la pénétration et de l'activité, j'acceptai ses services. Le chef ne consentit à se séparer de lui qu'avec regret, et ne le fit qu'en considération des avantages

qui pourraient en résulter pour Jack. Après avoir fait de tendres adieux à son interprète, Kahowmotou prit congé de nous en nous assurant de la manière la plus amicale, que si nous revenions dans son district, il nous fournirait un grand nombre de rafraîchissements. A son départ, il fut salué de quatre coups de canon.

Nous trouvant, le 6, dès le grand matin, un peu trop en dedans de l'île de *Tahouroua*, un signal fut fait au Chatam pour le faire arriver le long du côté sud de l'île ; mais comme il n'y répondit point, j'en conclus qu'il était resté en calme au dessous de la haute terre d'Owhyhée, tandis qu'il avait venté bon frais pour nous, parce que nous étions plus en avant. *Woahou* étant notre premier rendez-vous, je ne craignis pas une longue séparation. Le vent alizé souffla avec force du nord-est, jusqu'à ce que nous fûmes sous le vent de *Ranai*, où il fut remplacé par des vents légers et variables. Nos observations ont placé la pointe septentrionale de cette île, 1″ sud et $5\frac{1}{2}$ à l'ouest de la situation qui lui est assignée par le capitaine King. Quelques-uns des habitants vinrent nous voir, l'après-midi, simplement, je crois, pour satisfaire leur curiosité ; car ils n'avaient que peu d'objets à

échanger. Le triste et misérable aspect qu'offre leur île, indique assez pourquoi ils n'apportèrent que si peu de chose. D'après l'apparence de stérilité de Ranai, et les huttes éparses que nous parvînmes à découvrir avec nos lunettes, il nous sembla qu'elle est faiblement habitée dans cette partie, qui ne peut rien fournir aux navigateurs. Au coucher du soleil, nous retrouvâmes le vent alizé, au moyen duquel nous fûmes, vers minuit, en vue de l'île de Woahou, qui nous restait à six ou sept milles de distance. Nous serrâmes le vent jusqu'au jour, puis nous prolongeâmes la côte sud de l'île, dont les rivages orientaux présentaient la même apparence de stérilité que ceux de Ranai, et sont principalement composés de rochers nus, et à pic depuis le sommet jusqu'à la mer. Nous en passâmes à la distance d'une lieue, tout au plus, et nous n'aperçûmes ni verdure ni aucune trace de culture. La côte nord-est de Woahou, à partir de la pointe est, prend la direction du 35° nord-ouest. Au-devant sont épars quelques îlots ou rochers. Celui que nous vîmes le plus au nord, est un rocher bas et plat, éloigné de trois ou quatre lieues de la pointe, et qui gît au 22° nord-ouest. Près du rivage est une montagne, dont le sommet

ressemble au cratère d'un volcan. La terre au nord de la même pointe, nous parut extrêmement dentelée ; mais nous en étions trop loin pour savoir si des vaisseaux pourraient y trouver un abri. Du côté sud-est de l'île, il y a deux remarquables promontoires, situés au 81° sud-ouest, et 81° nord-est, et séparés l'un de l'autre, par un intervalle d'environ sept milles. Celui qui est le plus à l'est, est composé de falaises de roche, stériles, qui sortent brusquement du sein de la mer. D'ici la terre s'enfonce un peu, et forme, dans la direction du nord, une baie dont l'eau, d'ailleurs peu profonde, indique, par sa couleur, un fond de roche. Le ressac brise avec une grande violence sur la grève, derrière laquelle une lagune s'étend à quelque distance au nord. En continuant notre route, nous tournâmes sur les neuf heures du soir, le ressif qui est à peu près à un quart de mille du second promontoire; et la sonde y rapportait de 22 à 10 brasses. Sur les dix heures, nous mouillâmes, par dix brasses, sur un fond de sable et de morceaux de petit corail. Le sommet de ce promontoire qui forme la pointe sud de l'île, offre aussi l'apparence d'un cratère de volcan.

Quelques pirogues nous apportèrent une

très-petite quantité de rafraîchissements. Des melons ordinaires et des melons d'eau, d'une espèce excellente, en faisaient la plus grande partie. Les insulaires se conduisirent parfaitement, quoiqu'il n'y eût parmi eux ni chef ni personne de distinction pour les contenir. Aucun homme, ni aucune femme ne monta à bord, sans en avoir obtenu la permission; et ceux auxquels on la refusait, demeuraient tranquillement dans leurs pirogues le long du vaisseau.

Ce qu'on m'avait dit à Owhyhée de l'expédition que *Tetyre*, *Taïo* et les principaux chefs et guerriers, tant de cette île que des îles sous le vent, méditaient contre Morotoi et Mowy, me fut répété ici; mais on n'attribuait leur absence qu'à la nécessité de prévenir une invasion que préparaient les habitants d'Owyhée, conduits par Tamaah-Maaha, Kakowmotou et Tianna. Cette explication diminua la surprise que nous avait causée le petit nombre d'habitants qui vinrent nous voir, la misère de leurs pirogues et la faible quantité de productions qu'ils apportèrent à notre marché. Les villages, sur la côte, nous parurent considérables, nombreux et en bon état. Le pays des environs est agréablement entrecoupé de vallées profondes, quoi-

que peu étendues. Ainsi que les plaines voisines du rivage, elles annonçaient une culture bien soignée et beaucoup de fertilité. L'apparente docilité de cette peuplade, représentée par les navigateurs qui nous ont précédés, comme la plus indomptable et la plus audacieuse de celles qui appartiennent aux îles Sandwich, doit être attribuée en grande partie à l'éloignement de ses guerriers, et à notre supériorité en nombre, et en point de gouvernement militaire. Ceux des naturels qui vinrent à bord, furent très-effrayés de nos armes à feu, et nous en eûmes la preuve lorsqu'à la garde montante, on plaça les sentinelles autour du vaisseau. Tous alors se mirent à pagayer en hâte vers le rivage, et nous eûmes de la peine à les faire revenir.

Jack nous fut très-utile. Il nous représenta sous le point de vue le plus formidable à tous ses compatriotes. Il leur exagéra nos forces, vanta notre puissance, et déclara que nous n'étions point des marchands, comme les navigateurs qu'ils voyaient ordinairement, mais que nous appartenions au roi George, et que nous étions de vaillants guerriers.

L'objet dont je m'occupais surtout était de remplir nos barriques. Escorté de deux canots armés et d'une garde de sept soldats de ma-

rine, je débarquai avec MM. Mudge, Whidbey et Menzies. Nos embarcations furent parfaitement en sureté derrière quelques rochers qui les protégèrent contre le ressac. Les naturels nous reçurent avec beaucoup d'ordre. Deux hommes, armés de gros bâtons, tenaient à une distance respectueuse, le petit nombre des spectateurs. Après leur avoir fait quelques présents, je les priai de nous indiquer où nous trouverions de l'eau, et ils nous conduisirent vers des marais stagnants et saumâtres, situés près de la grève. Leur ayant fait comprendre que l'eau de ces marais ne nous convenait pas, ils me dirent qu'il y en avait abondamment d'excellente, à quelque distance, et ils s'offrirent à nous y conduire. Comme ils paraissaient tous avoir des dispositions pacifiques et amicales, les canots furent confiés aux soins de MM. Swaine et Manby; et nous suivîmes nos guides qui nous menèrent vers le nord. Après avoir traversé le village, nous vîmes une digue très-bien faite, d'environ douze pieds de largeur, avec un fossé de chaque côté.

Alors s'ouvrit devant nous une vaste plaine, qui, près du village, ressemblait aux communaux d'Angleterre. Mais, à mesure que nous avançâmes, nous reconnûmes qu'elle

était divisée en champs, d'une forme irrégulière, séparés les uns des autres par de petits murs de pierres très-bas. Tous étaient parfaitement cultivés. Chaque portion de terre était plantée d'*eddo*, ou de racine de taro. L'inondation avait différents degrés Quelques-uns des champs étaient couverts de six ou sept pouces d'eau, et il n'y en avait point d'entièrement à sec. La digue nous conduisit à la distance d'un mille de la grève, puis nous trouvâmes un ruisseau, large d'environ cinq ou six pieds, profond de deux ou trois, bien encaissé, et qui paraissait n'avoir presque point de cours. Quelques petits filets se faisaient passage à travers les écluses, et entretenaient l'humidité des plantations de taro. L'eau était très-bonne, mais la route trop difficile pour y faire rouler nos barriques, sans les endommager considérablement. Je fis donc entendre aux deux guides que si les habitants voulaient nous en apporter dans des calebasses, nous les payerions bien de leurs peines. Ceux des insulaires qui nous entouraient, ayant eu communication de cette offre, répondirent que le lendemain, nous en aurions en abondance. Vers l'extrémité de la digue, les sentiers qui aboutissaient aux différentes plantations, n'étaient

autres

autres que ces murs de pierre très-raboteux, dont j'ai déja parlé, et sur lesquels il ne pouvait passer qu'une personne à la fois. La bonne conduite des naturels nous fit prolonger notre promenade, dont nous fûmes enchantés. Une jolie brise rafraîchissait l'air, et les habitants se tenaient assez éloignés pour ne point nous causer d'incommodité. Toutes les plantations étaient dans le meilleur état de culture, et quelques-unes allaient incessamment donner des moissons de taro. Nous y vîmes beaucoup d'oiseaux sauvages, mais surtout des canards ; et nous tirâmes quelques-uns de ceux-ci, qui étaient d'un très-bon goût. Les flancs des montagnes, que nous aperçûmes à peu de distance, nous parurent couverts de rochers et nus. Toutes les vallées intermédiaires étaient habitées. Il y croissait quelques beaux arbres, et elles offraient un très-agréable aspect. Cependant, si l'on doit en juger par le soin que l'on met à cultiver les plaines, celles-ci procurent aux insulaires la plus grande partie des productions végétales, dont ils se nourrissent. Le sol, quoique assez riche, diffère essentiellement de celui de Matavay, ou des autres cantons de l'île de Taïti. La nature ne paraît pas avoir prodigué les végétaux à celle de Woahou, elle ne lui a

guère donné que le taro, que les habitants cultivent avec beaucoup d'industrie, de travail manuel et de soins. Ils doivent, soit pour semer, sarcler ou moissonner, se mettre dans l'eau jusqu'à la ceinture, tandis que les rayons du soleil tombent verticalement sur eux. Au contraire, à Taïti, la nature produit d'elle-même d'excellents végétaux. De continuels bosquets de grands arbres à pain, de pommiers, de palmiers, etc. etc. y procurent de délicieux ombrages à ses heureux habitants. On ne connaît point à Woahou de pareilles retraites; et ce n'est pas seulement, sous le rapport du règne végétal, que la nature semble l'avoir moins favorisée. Quoique les deux peuples proviennent originairement d'une même nation, il se trouve cependant une grande différence entre eux. On serait tenté de croire que la bienveillance relative de l'un et de l'autre est proportionnée à la fertilité naturelle du sol dont ils tirent leur subsistance. Lorsque nous arrivâmes à Taiti, l'effusion de l'amitié et de l'hospitalité animait ceux que nous rencontrâmes. Chacun s'efforçait d'aller au-devant de nos besoins et de nos vœux avec la plus séduisante attention. Tous mettaient une grace charmante à nous rendre le moindre service

dont nous les prions. Approchions-nous d'une maison, on nous invitait à nous y rafraîchir, avec une amabilité qui eût fait honneur aux nations les plus policées. Mais à Woahou, on ne portait sur nous que des regards sévères, et nous fûmes traités avec une grande indifférence. Durant notre promenade, on ne témoigna ni desir de nous plaire, ni crainte de nous offenser. On ne nous présenta point de rafraîchissements, et aucun habitant ne nous offrit d'entrer dans sa maison. Les naturels, en général, avaient une politesse *à distance*, qui, selon toute apparence, n'était produite que par le desir de communiquer en paix avec des étrangers, desquels on ne pouvait obtenir autrement plusieurs objets d'une grande utilité. Cependant je dois rendre justice à l'honnêteté de nos deux guides. Outre la police qu'ils exercèrent, à notre débarquement, ils firent préparer un cochon et une grande quantité de végétaux, et ils nous prièrent avec beaucoup d'instance, de prendre part à ce repas, qui était prêt à notre retour; mais comme le soleil était couché, il nous fut impossible de répondre à leur civilité, et ils embarquèrent obligeamment le souper dans nos canots. Je fis à chacun d'eux un présent; et après en avoir tiré la promesse

de nous fournir de l'eau, le lendemain, nous retournâmes à bord.

Le Chatam arriva vers minuit, et jeta l'ancre un peu à l'Ouest de *la Découverte*. J'appris bientôt de M. Broughton, que son vaisseau, comme je l'avais soupçonné, était resté en calme, le soir où nous partîmes, jusqu'à une heure après minuit. Alors il porta sur Mowy; mais à la pointe du jour, n'ayant point aperçu la Découverte, il gouverna au nord-ouest, le long de la côte méridionale de cette île, à l'ouest de laquelle il trouva un bon mouillage. Les naturels lui apportèrent une grande quantité d'eau, ce qui lui fit croire que nous aurions pu nous en procurer facilement.

Le peu d'insulaires dans le voisinage de qui nous étions, se conduisaient toujours d'une manière soumise et polie; mais ils tinrent si peu la promesse qu'ils nous avaient faite, que dans le cours de la journée suivante (le 8 mars), je fis mettre immédiatement à la voile, pour Attoway, où j'étais sûr de trouver, sans obstacle, et à notre portée, toute l'eau dont nous pourrions avoir besoin.

L'île de Voahou étant un des rendez-vous désignés, j'adressai à l'officier commandant du vaisseau d'approvisionnement, une let-

tre que je confiai à l'un des naturels, qui me parut avoir beaucoup d'intelligence et d'activité. Il me promit de la conserver avec soin, et de la remettre à l'instant où le navire entrerait dans la baie. Je l'assurai que son exactitude serait amplement récompensée, et qu'à mon retour, je lui ferais de plus un beau présent.

La baie de Whytite est le meilleur mouillage de l'île. La position en latitude (1) de la Découverte était de 21° 16′ 47″, et la longitude, par le chronomètre, de 202° 9′ 37″.

A huit heures du soir, la pointe ouest de Woahou, nous restait au nord demi rumb-est, à trois lieues de distance. Le Chatam étant demeuré en calme, sous la terre, nous le perdîmes bientôt de vue. Le 9, à la pointe du jour, nous prolongeâmes la côte méridionale d'Attoway, pour entrer dans la baie de *Whymea*, où nous mouillâmes, à neuf heures du matin, par 24 brasses, fond de sable, gris foncé et mêlé de vase.

(1) La latitude doit être, dans la suite, considérée comme septentrionale, jusqu'à ce qu'elle soit autrement indiquée.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Opérations à *Attoway*. — Le prince et le régent visitent les deux vaisseaux. — Fidélité des naturels. — Observations sur les changements qui ont eu lieu dans les divers gouvernements des *îles Sandwich*. — Entreprises commerciales des habitants des *Etats-Unis d'Amérique*.

DÈS que nous eûmes jeté l'ancre, plusieurs naturels nous visitèrent. Ils étaient aussi tranquilles et aussi soumis, mais mieux approvisionnés que ceux de Woahou. Le Chatam arriva vers midi, et amarra un peu à l'ouest de notre position.

A une heure, nous descendîmes à terre. M. Menzies m'accompagna dans la yolle, et M. Puget nous suivit avec le grand canot et une des chaloupes. Le ressac était trop peu violent pour gêner notre débarquement, et nous fûmes reçus par le petit nombre de naturels qui étaient présents, à peu près de même que nous l'avions été par ceux de Woahou.

Un d'entre eux, nommé *Rehoua*, se chargea de maintenir le bon ordre. Ayant appris que notre relâche durerait quelques jours, il

fit *tabouer* deux très-bonnes maisons, l'une pour les officiers et l'autre pour nos ouvriers et pour la garde, qui consistait en un sergent et six soldats. Des pieux furent plantés en terre, depuis la rivière jusqu'à ces maisons, et depuis celles-ci jusque et sur la grève. L'espace ainsi renfermé, était plus vaste qu'il ne nous le fallait, et l'on ne tenta que rarement de le franchir. L'opération se fit par les soins de deux hommes, que les insulaires respectaient, et auxquels ils obéissaient; mais qui ne nous parurent pas être des chefs de quelque importance. Je leur fis de convenables présents; et bientôt il s'établit un commerce d'échange, par lequel nous nous procurâmes du bois de chauffage et des vivres. Quelques-uns des naturels qui avaient reçu la permission de passer nos limites, furent occupés à remplir nos futailles et à les rouler vers la grève. Ils se crurent bien payés par quelques grains de verre, ou de petits clous.

N'ayant pas lieu de craindre que la bonne intelligence et l'harmonie qui semblaient exister entre les habitants et nous fussent troublées, le temps d'ailleurs étant fort agréable, l'après-midi, je côtoyai la rivière avec M. Menzies, Jack et Rehoua. Les terres basses, qui s'étendent du pied des montagnes

jusqu'à la mer, offraient des plantations de *taro*, cultivées de même qu'à Woahou. Nous y vîmes aussi un petit nombre de cannes à sucre, d'une belle hauteur, et quelques patates. Celles-ci avaient été plantées sur un terrain sec, et celles-là sur les bordures des planches de Taro, dont les séparations seraient ici tout aussi bien qu'à Woahou, infiniment plus commodes, si elles étaient plus larges; car à peine une personne seule peut-elle y marcher. Cet inconvénient est probablement l'effet de l'économie et de la rareté des bonnes terres. Les flancs des collines, qui se prolongent depuis ces plantations jusqu'à la lizière de la forêt, et forment au moins la moitié de l'île, paraissent ne produire qu'une herbe longue et grossière, sur un sol d'argile, qui doit avoir subi l'action du feu, et ressemble beaucoup à cette boue rouge de la Jamaïque, qui ne vaut guère mieux qu'un *caput mortuum*. Le niveau de la plus grande partie des terres étant considérablement au dessus de celui de la rivière, il était difficile d'expliquer par quels moyens elle était si uniformément arrosée. Il ne sortait point de ruisseaux des collines, et en supposant qu'à leur sommet elles portassent des amas d'eau, elles étaient percées à tel point qu'il n'eût pu

s'en écouler qu'une très-petite quantité sur les plantations de taro. Ces perforations, qui étaient en grand nombre, se faisaient voir à l'extrémité des montagnes. Elles étaient pratiquées dans des rochers perpendiculaires, qui descendaient brusquement jusqu'aux terres cultivées, et elles paraissaient être l'effet d'éruptions volcaniques, que je suppose très-anciennes. En continuant notre promenade, nous fûmes frappés par un objet qui excita grandement notre admiration, et mit fin à toutes nos conjectures. Nous vîmes un rocher perpendiculaire et très-haut, qui, s'élevant immédiatement au bord de la rivière, nous eût empêché d'avancer sans un mur bien construit en terre glaise et en pierres, de la hauteur d'environ vingt-quatre pieds, et qui non-seulement servait de passage, mais aussi d'aqueduc, que l'on remplissait d'une eau apportée de très-loin. Ce mur donne une idée aussi favorable de l'architecte que du maçon, et fut le terme de notre promenade. Nous retournâmes à travers les plantations, dont la culture fait honneur à l'industrie des habitants.

Ici, comme à Woahou, nous ne fûmes pas reçus avec cette cordialité à laquelle nous avaient accoutumés nos amis des îles de la Société. L'empressement et l'avidité même

des hommes à concourir à la prostitution des femmes, la promptitude avec laquelle toutes, sans exception, livraient leurs charmes, ne pouvaient manquer d'exciter notre dégoût et notre aversion. J'ai beaucoup lu de choses, et, dans mes différents voyages à la mer du Sud, j'en ai vues quelques-unes, relativement à l'obscénité que l'on attribue aux habitants de Taïti et des îles de la Société ; mais jamais je n'y remarquai d'indécence qui pût être comparée au dévergondage, à la licence dont nous fûmes témoins dans cette excursion. Je les considérai comme la suite des fréquentes visites que, depuis quelques années, ont faites à ces insulaires, de voluptueux Européens.

On nous avait dit à Woahou, et l'on nous confirma à notre arrivée à Attoway, que des Anglais résidaient dans cette île. L'un d'eux, jeune homme d'environ dix-sept ans, nommé *Rowbottom*, vint nous voir à bord, dans une double pirogue. Il nous dit qu'il était né dans le comté de Derby ; qu'il était parti d'Angleterre, il y avait cinq ans, s'étant embarqué sur un vaisseau de la compagnie des Indes, qui se rendait à la Chine ; qu'il l'avait quitté pour prendre du service sur quelques-uns des navires qui font le commerce de fourrures du nord-ouest de l'Amérique avec cette pre-

mière contrée ; et que depuis il avait été toujours employé de la sorte. Il m'apprit qu'on l'avait laissé à *Onehow*, ainsi qu'un Gallois et un Irlandais, nommés, l'un John Williams, et l'autre James Coleman, pour passer à l'île d'Attoway, à l'effet d'y recueillir du bois de sandal et des perles, pour le compte d'un américain nommé *John Kendrick*, commandant du brig la *Lady Washington*, qui leur donnait par mois huit dollars. Ce brig avait appareillé de ces îles en octobre précédent, pour se rendre à la nouvelle Angleterre, après avoir disposé d'une cargaison de fourrures, par la voie de la Chine. Il devait passer l'hiver dans le nord-ouest de l'Amérique, puis revenir, en automne, prendre ces trois hommes à Attoway, avec ce qu'ils auraient pu ramasser pour les marchés de l'Inde.

Deux chefs, l'un desquels se nommait *Nomatyhety*, et l'autre *Tou*, accompagnaient Rowbottom, qui nous vanta les services qu'ils avaient rendus à ses compagnons et à lui, tant à Attoway qu'à Onehow. Je leur fis à chacun un présent, dont ils furent très-contents. Ils me dirent qu'ils avaient ordre du roi, ou plutôt du prince *Tamouère*, qui était un enfant, et le fils aîné de *Taio*, souverain d'Attoway et des îles voisines, de nous an-

noncer qu'il viendrait, ainsi qu'*Enemoh*, qui avait la régence en l'absence de Taïo, nous voir dans un jour ou deux; et ils me donnèrent à entendre que c'était entre les mains de ce dernier qu'était déposée toute l'autorité. Je fis partir immédiatement un messager, chargé de supplier son altesse de nous honorer de sa visite le plus tôt possible, vu que notre relâche pourrait n'être pas de longue durée; et pour gage de nos dispositions amicales, je lui envoyai une grande hache.

Notre jeune compatriote nous dit qu'il fallait veiller avec le plus grand soin sur la conduite des naturels. Quoiqu'il vît bien que nous étions trop formidables pour qu'ils pussent rien entreprendre contre nous, avec quelque apparence de succès, il ne savait point cependant jusqu'où leurs vues ambitieuses pourraient les conduire, la prise d'une goëlette, à Owhyhée, les ayant énorgueillis au point qu'ils avaient tenté de s'emparer d'un brig à Mowy.

La goëlette appartenait à M. Medcalf, négociant d'Amérique, qui, ayant été heureux dans le commerce des fourrures, avait équipé et confié ce bâtiment à son fils, qui fit voile de Macao, avec huit hommes, dans le dessein de continuer les mêmes opérations. Dans un

des chapitres suivants, nous donnerons, d'après une autorité plus sûre que celle de Rowbottom, les détails de cet événement.

Nomatyhety et Tou, ainsi que ceux des naturels que nous vîmes, exprimèrent leur indignation du meurtre des hommes de l'équipage, qui furent tous mis à mort, à l'exception d'un seul. Ils accusèrent Tianna d'avoir conçu cet abominable projet, et de l'avoir exécuté; mais ils nièrent positivement que Taïo, que l'on avait soupçonné de vouloir s'emparer du brig à Mowy, ait eu la moindre connaissance de cette malheureuse affaire; les habitants seuls étaient coupables. En apprenant les desseins que l'audace et l'ambition de Tianna lui avaient suggérés, je demandai quelle réception on lui eût faite, s'il fût venu avec nous à Owhyhée? Tous les naturels témoignèrent leur étonnement, qu'il eût pu former un semblable projet, et m'assurèrent que le considérant comme leur ennemi le plus acharné, ils l'eussent mis à mort, à l'instant même où il eut débarqué. Ce rapport, et quelques observations que l'on y ajouta, me firent croire qu'en nous proposant de nous accompagner, les motifs de Tianna n'étaient pas des plus désintéressés, ni fondés sur l'amitié la plus pure.

Après avoir reçu ces fâcheuses nouvelles, je

descendis à terre, avec M. Broughton, les deux chefs et l'anglais, qui nous fut très-utile, comme interprète. En débarquant j'appris de M. Puget que l'on se conduisait parfaitement des deux côtés. Tout étant en bon état, je m'embarquai, dans une double pirogue, avec M. Menzies et M. Whidbey, qui m'avaient suivi. Nous examinâmes la rivière, qui, à peu près à une demi-lieue de son embouchure, se sépare en deux branches. L'une se dirige vers l'est-nord-est, et l'autre, qui paraît être navigable plus longtemps, court au nord, ne s'enfonçant pas toutefois de plus de cinq cents verges, au-delà du mur que nous avions trouvé la veille. Nous débarquâmes en cet endroit. Nous étions éloignés du rivage d'environ trois milles, et nous retournâmes par un sentier qui s'approchait plus des montagnes que celui par lequel nous avions précédemment passé. Le pays était le même, mais nous fûmes, s'il est possible, encore plus dégoûtés des obscènes importunités des femmes que dans notre première excursion.

Nomatyhety revint dîner avec nous à bord. Tou demeura avec Rehoua, pour aider les ouvriers que nous avions sur le rivage. Le lendemain, Nomatyhety me fit voir une liste de certificats que lui avaient délivrés quatre com-

mandants de vaisseaux américains, qui avaient visité ces îles depuis peu. Le premier, daté du mois d'avril 1791, et signé par J. Colnett, capitaine de *l'Argonaute*, recommandait ce chef aux navigateurs qui arriveraient dans la suite ; mais les autres, signés par J. Ingram, capitaine de *l'Hope* ; Thomas Barnet, capitaine du *Gustave*, et John Kendrick, capitaine de *la Lady Washington*, les deux premiers sans date, et le dernier portant celle du 27 octobre 1791, engageaient les étrangers à user de la plus grande circonspection avec ces insulaires, malgré la bonne opinion que l'on pourrait avoir de leur fidélité, et la recommandation de M. Colnett. Je dis à Nomatyhety que ces écrits faisaient son éloge ; et je lui conseillai de le montrer au commandant du vaisseau, qui nous suivrait, de même qu'à celui de tout autre bâtiment qui pourrait toucher à son île. Il m'en donna l'assurance, et il me pria de garder les certificats jusqu'à notre départ.

Le même jour, (11 mars), nous vîmes paraître un autre des trois hommes laissés par *la Lady Washington ;* et son aspect ne nous prévint pas en sa faveur. C'était ce Coleman, que Rowbottom nous avait dit Irlandais, mais qui se dit natif de New-Yorck, en Améri-

que. Il avait, à beaucoup d'égards, adopté les coutumes des naturels, surtout par rapport aux vêtements, ou plutôt au défaut de vêtements; car, à l'exception du *maro*, (de la ceinture) qu'il portait d'une manière bien moins décente que la plus grande partie des habitants, il était entièrement nu. Je lui demandai ce qu'il avait fait de ses habits, et il me répondit, en souriant, qu'ils étaient suspendus au toit d'une maison, pour y faire l'admiration des insulaires. Cet homme paraissait se féliciter extrêmement de cette sorte de dégradation et de la vie sauvage qu'il avait adoptée. Il me déclara qu'il était chargé, par le prince, de me demander combien de temps durerait notre relâche, et si nous venions avec des dispositions pacifiques et amicales. Je lui dis de répondre que nous partirions à l'instant où nous aurions rempli nos futailles. J'ajoutai que je desirais d'avoir l'entrevue dont on m'avait flatté, et que pour preuve de la pureté de mes intentions envers le prince et son peuple, je lui envoyais une pièce de drap écarlate. Coleman partit aussitôt, après m'avoir assuré que le prince et le régent, ainsi que plusieurs autres chefs, nous présenteraient leurs respects le lendemain, vers midi.

L'après-dîner étant très-agréable, je fis une petite

petite excursion à l'ouest, le long de la grève. A mon retour, j'aperçus au sommet des collines, à l'est de la rivière, des feux dont la flamme s'élevait très-haut, en différentes directions, vers le bord de l'eau. Je ne fus point flatté d'un tel aspect ; je savais que tels sont les signaux au moyen desquels ces peuples grossiers rassemblent les habitants des cantons éloignés, lorsqu'ils veulent exécuter quelque entreprise.

J'engageai Rowbottom à écouter la conversation de ceux des naturels qui s'approcheraient de nous ; mais il n'entendit rien qui pût nous donner le moindre soupçon. De retour au rivage, je demandai à Nomatyhety, et à quelques autres chefs, quelle était la cause de cette grande conflagration. Quelques-uns me répondirent que c'était pour annoncer que le prince et le régent viendraient le lendemain, avec plusieurs chefs d'une haute importance ; d'autres prétendirent qu'on ne faisait que brûler de mauvaises herbes. Cette sorte de contradiction n'était rien moins que satisfaisante. Le ressac, qui montait très-haut, concourait, avec d'autres circonstances, à rendre très-difficile le rembarquement de nos ouvriers ; de plus, je ne jugeais pas à propos

de témoigner nos craintes par une retraite précipitée. Nous avions à terre vingt hommes armés, ce qui faisait un détachement assez fort. Je recommandai à M. Puget, qui en avait le commandement de se tenir sur ses gardes, et je lui dis que les chaloupes armées et pourvues de feux, pour faire des signaux en cas d'alarme, seraient placées aussi près de la grève que le permettrait le ressac. Ayant pris ces précautions, je retournai à bord, bien persuadé que s'il arrivait quelque tumulte, nos gens courraient peu de risques. Durant la nuit, les chefs qui s'étaient logés dans les environs de l'enceinte que nous occupions, parcoururent souvent la grève près de laquelle voguaient nos chaloupes, et ils parurent empressés de connaître le motif de ces dispositions. Cependant la nuit se passa tranquillement ; et le matin les naturels nous apportèrent des vivres avec leur politesse ordinaire.

Williams vint nous faire des excuses de ce que le prince et le régent ne pouvaient nous voir, le 12, comme ils l'avaient promis, et il nous assura qu'une excessive fatigue avait causé ce retard, mais que nous devions compter sur leur visite pour le lendemain matin. Ils tinrent parole ; et le 13, au point du jour, un

messager m'apprit qu'ils étaient arrivés à Whymea.

M. Puget alla à terre chercher plusieurs objets qu'il n'avait pas été possible de rapporter la veille. Je lui recommandai de ne rien oublier pour convaincre le prince et le régent de nos dispositions amicales, et les déterminer à venir à bord. Il eut le bonheur de réussir, et il me communiqua les détails suivants, sur sa réception.

En débarquant, il fut accueilli avec de grands témoignages d'amitié par *Enemoh*. C'était un vieillard, à qui, comme je l'ai dit, la tutelle des enfants de Taïo, roi de l'île, et la régence étaient confiées. A quelque distance, était assis sur les genoux d'un homme, le jeune prince, à qui M. Puget s'empressa de rendre ses respects, et de faire des présents dont il parut très-flatté. Lorsqu'il fut convenu que les deux princes visiteraient les vaisseaux, M. Puget dit à Enemoh qu'il était prêt à le conduire, ainsi que son royal pupille, à bord. Le régent répondit que quant à lui il n'avait aucune répugnance à s'y rendre avec le prince, et *Tipoune*, jeune chef, à peu près du même âge que celui-ci, et qui semblait lui tenir particulièrement compagnie; mais que les autres chefs, qui étaient présents, et quelques

femmes, probablement d'une grande importance, demandaient qu'on leur laissât des otages, pendant que nous aurions l'honneur de recevoir ces illustres personnages. M. Puget ayant déclaré que j'avais ordonné que M. Manby et M. Shériff demeurassent à terre, tous les assistants en témoignèrent leur approbation, puis Enemoh s'embarqua avec quelques personnes de sa suite, et il promit qu'à son retour, le prince et son jeune ami se rendraient à bord; mais l'île ne pouvait, dit-il, être sans le prince ou le régent.

Dès qu'Enemoh fut sur la Découverte, il affecta de me reconnaître, et il me dit que nous avions été liés ensemble, lors de mon voyage avec le capitaine Cook. Il prétendit qu'il était présent lorsque je remis une touffe de mes cheveux à Taïo, qui, depuis, n'avait cessé de la porter sur lui; et il ajouta que lui-même avait saisi cette occasion de me demander un semblable gage de mon amitié, ce que toutefois je n'avais pas jugé à propos de lui accorder. Ces particularités pouvaient être vraies; mais je ne m'en souvenais pas.

Ayant reçu d'Enemoh douze cochons et une assez grande quantité de nattes de différentes sortes, je ne tardai pas à lui faire, en retour, un présent proportionné, dont cependant il

ne parut pas entièrement satisfait. Je voulus en savoir la cause, et il me répondit franchement que la valeur de mes dons était considérable ; mais qu'il les céderait volontiers pour un fusil, ou même un pistolet. Les naturels de quelque importance avec qui nous avions eu des rapports, avaient demandé, avec beaucoup d'instance, ces instruments de destruction ; et je fus souvent très-embarrassé de savoir comment, sans les offenser, je pourrais me refuser à des sollicitations, si importunes à la fois, et, selon moi, si contraires à la cause de l'humanité. Je dis à Enemoh que le navire et tout ce qu'il contenait appartenait au roi George, qui avait *tabouè* les fusils, les pistolets et plusieurs autres objets. Alors il me demanda de la poudre et des balles ; mais ayant eu pour réponse que la même défense existait aussi pour ces deux articles, il garda le silence et parut fort rêveur. Présumant à la fin que ses importunités ne serviraient de rien, il reprit son enjouement aussi brusquement qu'il l'avait perdu. Il me serra affectueusement la main, et déclara que puisque les armes et les munitions étaient tabouées, il devait reconnaître que les présents que ses amis et lui avaient reçus, étaient nombreux et beaux, et qu'ils avaient lieu d'en être fort

contents. Il se retira comme un homme charmé de sa visite ; et à son départ, il fut salué de quatre coups de canon, ce qui le flatta singulièrement.

M. Puget conduisit le vénérable vieillard et sa suite à bord du Chatam, où M. Broughton leur fit aussi des présents, puis ils se rendirent à terre. En débarquant, Enemoh étala les divers objets que nous lui avions donnés, et raconta l'accueil qui lui avait été fait.

Si M. Puget eut du plaisir à voir le contentement que cette visite procura aux insulaires qui étaient présents, il n'apprit qu'avec beaucoup de peine que le jeune prince et son ami ne s'embarqueraient point. Après quelques éclaircissements, il découvrit que la cause de ce changement provenait de ce que les deux otages que nous avions laissés, se promenaient sur la grève, et que l'on supposait qu'ils voulaient retourner à bord sur le champ. M Puget ayant dissipé toutes les craintes, le prince et son ami montrèrent autant d'empressement à entrer dans le canot qu'ils en avaient mis à retourner sur leurs pas, d'après l'inquiétude du régent.

Je fus charmé de la bonne mine et de la conduite du jeune prince, qui paraissait avoir environ douze ans. Sa physionomie annonçait

l'enjouement et l'affabilité. Il avait plutôt les traits d'un Européen que ceux qui caractérisaient ses compatriotes, et l'on n'y voyait point cette férocité naturelle, si remarquable dans les personnes dont il était entouré. Il surpassait infiniment, tant sur ce point que sur celui de l'intelligence, son jeune ami Tipoune. Il éprouva d'abord une grande agitation. Continuellement il me serrait dans ses bras et me saluait à la mode du pays, en me touchant le nez avec le sien. Je ne tardai pas à dissiper ses frayeurs par quelques présents et je le pressai de visiter toutes les parties du vaisseau. Ses questions et ses remarques n'étaient point, comme on eût pu l'attendre de son âge, relatives à des objets futiles. Elles étaient telles que les eussent faites des personnes qui auraient joint l'expérience à la maturité de l'âge. Il s'adressait à Rowbottom, ou à Williams, qui l'accompagnaient, pour savoir s'il était permis ou convenable de faire ou dire telle ou telle chose. Jamais il ne fit un pas, ou ne s'assit, qu'il n'eût demandé si cela ne pouvait causer aucune gêne. C'était l'heure de notre dîner. Tipoune n'hésita pas à se mettre à table avec nous; mais Tamouère aima mieux s'amuser à considérer les objets nouveaux dont il était environné; et je

crois qu'il s'en fût retourné parfaitement satisfait de sa visite, lors même que je ne lui eusse rien offert. Après le dîner, je lui présentai un assortiment de choses précieuses, double de celui qu'Enemoh avait reçu le matin. J'y ajoutai quelques autres objets, qui semblèrent attirer particulièrement son attention, et parmi lesquels il y avait du rhum et du vin, liqueurs pour lesquelles ces insulaires, ainsi que nos amis des îles de la Société, ont un goût très-vif. Je fis aussi des présents a Tipoune, et je donnai à chacune des personnes de la suite du prince quelques bagatelles qui leur causèrent une agréable surprise; car elles ne s'attendaient point à cette honnêteté. Nous engageâmes ceux de nos compatriotes, qui vivaient dans la familiarité de Tamouère, à faire sentir à la famille royale, et en général à tous les habitants, qu'ils devaient attribuer notre libéralité à leur bonne conduite et à l'ordre qu'ils avaient observé. Je les chargeai en même temps d'annoncer au jeune prince que s'il voulait rester à bord, jusqu'à la nuit, je ferais tirer un feu d'artifice. Quoiqu'il fût bien persuadé que nos intentions étaient pacifiques et amicales, et qu'il fût alors parfaitement rassuré, il me demanda d'aller à terre, et me promit de revenir à bord, si Enemoh ne s'y

opposait pas. Il me pria de m'arrêter encore quelques jours, pour le mettre en état de reconnaître notre civilité par un présent de cochons et de végétaux, dont une partie devait être déja sur la grève. Comme j'avais terminé tout ce qui m'avait retenu devant cette île, et que je voulais embarquer à Onehow, une provision d'ignames, qu'Attoway ne fournissait point alors, je fis entendre au jeune prince, que si le vent devenait favorable, pendant la nuit, nous mettrions certainement à la voile.

Après avoir fait visiter le Chatam au prince et à Tipoune, M. Puget les reconduisit à terre, où ils furent reçus avec toute la cordialité possible par un grand concours de naturels, qui, au moyen du *tabou*, se tinrent parfaitement dans l'ordre. Le prince fut porté sur les épaules d'un homme, et on le fit asseoir dans une maison que nos officiers occupaient. Enemoh vint bientôt l'y trouver, avec une suite nombreuse d'insulaires, qui tous exprimèrent leur reconnaissance de la réception que nous avions faite à leur jeune chef, et dont les objets de prix qu'il avait rapportés, offrait l'incontestable preuve.

N'entendant point parler des provisions qu'on nous avait promises, et ne voyant dans les chefs aucun desir de revenir à bord, pour

voir le feu d'artifice, M. Puget prit congé d'eux. Le prince lui dit qu'il jouirait très-bien de ce spectacle sur le rivage, et il me fit prier de lui en procurer le plaisir. Dès qu'il fut nuit, on lança quelques fusées ascendantes et plongeantes. A cette vue Nomatyhety et Tou, ainsi que plusieurs autres naturels qui nous avaient priés de les conduire à Onehow, témoignèrent leur surprise et leur admiration, ce que firent aussi une foule d'insulaires rassemblés sur le rivage, dont nous entendîmes distinctement et plusieurs fois les acclamations, quoique nous fussions à la distance d'environ deux milles.

J'aurais à me reprocher une injustice inexcusable envers cette peuplade, si je négligeais l'occasion d'observer que la fidélité des habitants à remplir leurs engagements avec M. Puget, et les sentiments d'honnêteté qui les portèrent à nous rendre différents objets, et entre autres quelques armes à feu que l'on avait laissé tomber à la mer, nous donnèrent d'eux une opinion toute différente de celle que, trop précipitamment peut-être, nous en avions formée, sur les rapports des navigateurs, qui avaient depuis peu visité ces îles. Cependant ces rapports doivent avoir eu quelque cause. Peut-être faut-il attribuer autant

aux étrangers qu'aux naturels, et au défaut de connaissance du langage respectif, qu'à la mauvaise foi, cette mésintelligence si fréquemment renouvelée. Il nous paraît évident que les derniers ne se sont pas conduits avec fidélité dans toutes les occasions; et nous en eûmes la preuve dans cette demande d'otages pour garantie du retour du régent ou du prince, précaution que jamais je n'avais vu prendre dans aucune des visites que j'ai faites aux îles de cet Océan.

Ils connaissent et distinguent parfaitement les différentes nations dont les vaisseaux ont mouillé sur leurs côtes. Je fus charmé d'apprendre que les trois Européens qui résidaient parmi eux faisaient, quoiqu'ils fussent au service d'un Américain, leurs efforts pour leur donner l'idée la plus favorable des Anglais, et j'appris, avec plus de plaisir encore, que le jeune prince avait la plus grande prédilection et l'attachement le plus vif pour les sujets de la Grande-Bretagne. Ces heureuses dispositions peuvent, si l'on a soin de les entretenir, être infiniment utiles à nos navigateurs; car si l'on en doit juger par ce qu'il promet, il jouira d'une grande influence dans cette partie du monde. L'exemple de son père, qui, par sa persévérance et ses exploits

militaires, s'est élevé au rang qu'il occupe à présent, autorise une telle conjecture.

La prédilection du prince était visible, non-seulement dans ses attentions pour Rowbottom et ses camarades, mais aussi par le titre de *Roi George*, qu'il avait pris. Il ne permettait pas à ses domestiques de lui donner un autre nom, et il était fort mécontent lorsque ses compatriotes, ou quelqu'un de nous, l'appelaient *Tamouère*. Parmi les présents que je fis à ce jeune homme d'une grande espérance, il y avait deux chèvres, un mâle et une femelle, et deux oies. M. Broughton lui donna de son côté une troisième oie; et nous pensâmes que, dans les trois, il s'en trouverait une de sexe différent. M. Colnett lui avait aussi laissé une brebis et un belier, qui étaient en bon état. Ils avaient multiplié; mais malheureusement un chien avait tué l'agneau. Malgré cet accident, tout annonçait une propagation future.

Dans tous les rapports qu'il eut avec le prince et le régent, M. Puget ne vit jamais que personne leur donnât aucun signe extérieur de respect. Durant ma relâche aux îles Sandwich, avec le capitaine Cook, la prostration était en usage, et des chefs d'un rang peu élevé semblaient l'exiger. Dans celle-ci,

la seule marque de la dignité du prince était une garde d'environ trente hommes, armés de *pahouas* de fer, et qui l'accompagnaient ainsi que les personnes de la famille royale. Ils portaient un nombre égal de mousquets, divisé en trois faisceaux, et quelques calebasses contenant des munitions. Avant la visite que nous fit Tamouère, on eut soin de nous prévenir de cette coutume, de peur qu'un appareil si formidable ne nous causât quelque soupçon. Pendant tout le temps que nos gens furent occupés à terre, à peine virent-ils un homme qui fût armé; et ceux des naturels qui parurent avec des armes, les apportaient pour les vendre.

Le 14, à trois heures du matin, nous fîmes voile pour l'île d'Onehow, près de la côte méridionale de laquelle nous mouillâmes le même jour, par 14 brasses, à la distance d'environ trois quarts de mille du rivage. Le lendemain, dans l'après-dînée, les naturels nous apportèrent une grande quantité de provisions; et sur les six heures du soir, la Découverte et le Chatam firent route vers la côte d'Amérique.

Avant notre départ de cette île, les deux Anglais et nos autres amis prirent congé de nous; et nous payâmes au-delà de leur at-

tente, les bons services qu'ils nous avaient rendus.

Le supplément de vivres que nous fournirent les îles Sandwich fut sans doute très-mince. La cause n'en doit point être attribuée à la disette; car j'eus fréquemment occasion de croire à l'abondance dont jouissaient les insulaires, qui nous l'eussent fait partager, si nous avions voulu les payer avec des armes et des munitions. L'inexcusable conduite des capitaines de vaisseaux marchands qui ont visité ces îles, a tellement familiarisé les habitants avec des armes à feu, qu'ils s'en servent tout aussi bien que la plus grande partie des Européens. Elles ont, selon toute apparence, contribué aux succès de Tianna, qui en a rapportées de la Chine, et qui, depuis, s'en est procurées d'autres de différents navigateurs. Son exemple a produit, dans les chefs d'un rang supérieur, un amour immodéré du pouvoir; et tous forment sans cesse des projets ambitieux. Si l'on peut ajouter quelque confiance aux informations que j'ai prises à ce sujet, ce sont les négociants d'Europe et d'Amérique, qui, par toutes sortes d'artifices, ont fait naître en eux cette passion, qui a de beaucoup augmenté la valeur de ces objets de destruction. Ce n'est plus que contre ces

articles de commerce que les naturels se montrent disposés à échanger les utiles rafraîchissements dont leurs îles abondent incontestablement. Cet inconvénient sera vivement ressenti par les navigateurs qui arriveront sans une pareille cargaison. Il y a même tout à craindre qu'il ne devienne encore plus grave; car les navigateurs qui font commerce de fourrures nous ont appris que les insulaires ont essayé plusieurs fois de massacrer les équipages, et de s'emparer de quelques navires marchands, entreprise qu'ils ont exécutée avec trop de succès sur la goëlette de M. Medcalf, à Owhyhée. Si ces projets ambitieux n'ont pas réussi plus souvent, c'est la quantité supérieure d'armes à feu que possédaient les étrangers, qui en fut la cause; et cependant, quoique ceux-ci vissent bien que leur sureté dépendait entièrement de ces puissants moyens de défense, et que l'humanité leur fît un devoir de s'interdire un si funeste trafic, l'avarice les a fait passer par-dessus toutes les considérations quelconques.

La mortalité doit avoir été très-grande dans ces îles, si l'on en juge en comparant la foule d'habitants, qui lors des premières visites de la Résolution et de la Découverte, suivaient sans cesse tous nos mouvements,

au petit nombre de ceux que nous vîmes dans ce voyage. On répondra peut-être que l'attrait de la nouveauté n'existant plus, c'est à cela qu'il faut attribuer cette apparente dépopulation. Mais l'objection disparaît lorsque l'on considère combien les marchandises d'Europe sont devenues nécessaires à ces peuples, et qu'à l'abord de tout navire européen, ils s'empressent d'apporter au marché ce dont ils peuvent se passer.

J'eus occasion d'observer à Whytyte, bourgade dont la circonférence est considérable, que, quoique les maisons fussent nombreuses, elles n'étaient que faiblement habitées, et que plusieurs même étaient entièrement désertes depuis les années 1778 et 1779. Le village de Whymea est réduit au moins aux deux tiers de son étendue. Les lieux où, dans mes précédents voyages, on voyait le plus de maisons, n'offrent maintenant qu'un espace vide, couvert d'herbes et de plantes. Cette dévastation est due aux guerres extérieures et aux troubles intestins. J'en eus la preuve par toutes les recherches que je fis à Owhyhée, où, à l'exception de Tamaah-Maaha, pas un seul des chefs que j'avais connus n'était vivant. Il y en eut très-peu même qui finirent leurs jours par une mort naturelle,

naturelle, la plupart ayant peri dans ces déplorables querelles.

Je terminerai ce qui a rapport aux îles Sandwich par le détail des avantages que les Américains espèrent retirer des relations commerciales qu'ils s'efforcent d'établir dans ces mers.

Rowbottom et Williams m'apprirent que le négociant qui les employait, se proposait de créer une nouvelle branche de commerce, par l'exportation du bois de sandal de cette contrée dans l'Inde, où le prix en est exorbitant. Ils ajoutèrent que les profits du commerce des fourrures avaient été si considérables, qu'ils s'attendaient à voir arriver le capitaine Kendrick, avec vingt navires, au moins, partis de la nouvelle Angleterre. Quant à ce qui les concernait, on les avait chargés d'engager les habitants à préparer plusieurs cargaisons de bois de sandal, que l'on pouvait se procurer facilement, les montagnes d'Attoway, ainsi que celles d'Owhyhée, produisant en quantité, les arbres qui le donnent, mais dont nous ne pûmes cependant nous procurer des feuilles, pour en fixer l'espèce. Ce bois ne ressemble que faiblement au bois de sandal citrin, de l'Inde, qui est si précieux, qu'il se vend au poids.

Les perles que je vis étaient en petit nombre et de trois espèces, les blanches, les jaunes et celles qui ont une couleur de plomb. Les blanches étaient petites, irrégulières et sans beauté. Celles des deux autres espèces étaient mieux formées et d'une qualité supérieure, quant à l'éclat. Il faut que M. Kendrick espère retirer de grands profits de ces deux branches de commerce, pour qu'il entretienne dans cette île, pendant un espace de temps si considérable, trois hommes, auxquels en outre, il a promis une récompense, s'ils se conduisent avec fidélité. Il paraît toutefois que ce fut une idée soudaine, qui lui suggéra cette mesure ; car ce ne fut qu'au moment de lever l'ancre, qu'il fit mettre à terre ces trois hommes, qui n'avaient pas eu le loisir de faire les moindres préparatifs, et se trouvaient presque dépourvus de vêtements. Ceux qui leur restaient étaient à peu près en lambeaux, mais je leur en donnai d'autres; et, tant pour améliorer leur situation, que pour les rendre respectables aux yeux des naturels, avec lesquels ils avaient encore plusieurs mois à passer, je leur remis des outils et les objets de commerce qui leur seraient les plus avantageux, ainsi que quelques livres, des plumes, de l'encre et du papier, pour leur

amusement, un assortiment de graines de jardin, et quelques plants de limoniers et d'orangers en très-bon état.

Je confiai à Rowbottom, qui me parut le plus intelligent des trois, deux lettres, l'une pour le commandant du vaisseau d'approvisionnement, que nous attendions journellement, et l'autre pour les lords de l'amirauté, que j'informais de l'instant où nous aurions quitté les îles Sandwich, ainsi que de l'état des deux navires, de la santé des équipages, de la route que je me proposais de prendre, et des découvertes que nous avions faites.

Nos observations dans la rade de Whymea en placèrent la latitude par 21° 57′ $\frac{1}{2}$, et la longitude, selon le chronomètre, par 200° 18′ 15″, ce qui faisait une différence de 5′ 15″ à l'est de la vraie longitude que le capitaine Cook assigne à la rade, et de 1′ 45″ à l'ouest de celle que lui donne le capitaine King; et j'en conclus que cet instrument était très-exact.

CHAPITRE TROISIÈME.

Passage des *îles Sandwich* à la *côte d'Amérique.* — Nous voyons la *terre de la nouvelle Albion.* — Nous en prolongeons la côte. — Rencontre d'un navire américain. — Entrée dans le détroit supposé de *Jean de Fuca.* — Nous y mouillons.

Nous partîmes d'Onehow le 17 mars, et le 7 avril suivant, n'ayant encore atteint que 35° 25′ de latitude, et 217° 24′ de longitude, nous nous trouvâmes au milieu d'une immense quantité de corps animés de l'espèce de la *medusa villilia.* Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la mer en était couverte à tel point qu'ils ne laissaient pas un espace suffisant pour y faire tomber un pois. La circonférence des plus gros ne passait pas quatre pouces. A chacun de ces corps était adhérant un ver d'un beau bleu, et qui ressemblait extrêmement à une chenille. Ce ver, d'environ un pouce et demi de long, plus épais vers la tête, offre une figure à trois côtés; et la partie de derrière est la plus

large. Il a le ventre, ou la partie de dessous, pourvu d'une membrane festonnée, au moyen de laquelle il s'attache à la *medusa villilia*. Le long de l'épine, qui lie les flancs et le dos depuis la tête jusqu'à la queue, il y a une infinité de petites fibres, d'environ un huitième de pouce de longueur, semblables au duvet des insectes, mais plus fortes, et qui probablement servent à faciliter, dans l'eau, la marche de l'animal. M. Menzies considéra ce ver ou cette chenille, comme un nouveau genre. Nous vîmes aussi dans la matinée un oiseau que nous jugeâmes un canard ou un pingouin. Il dirigeait son vol au nord-ouest ; mais il était trop éloigné pour que nous pussions le caractériser parfaitement.

Après avoir perdu de vue la terre, nous fûmes journellement visités par un ou deux oiseaux d'une grosse espèce, mais jamais par un plus grand nombre à la fois, que nous prîmes tantôt pour des Quebranta-Huessos, tantôt pour une espèce d'albatross. Le 8, par un temps assez calme, M. Menzies eut le bonheur de fixer nos incertitudes à ce sujet, en tuant un gros albatross brun, de la même espèce, je crois, que ceux que l'on trouve en quantité dans les environs de la terre de Feu, et que l'on désigne vulgairement sous

le nom d'*oies de la mère Cary*, à cause de leur croupion blanc, de leur queue, etc., qui ressemblent à ces mêmes parties dans les pétrels des tempêtes, communément appelés *poulets de la mère Cary*. Cet albatross avait également une tache blanche, large d'environ un huitième de pouce, s'étendant diagonalement du coin intérieur de l'œil, jusqu'au cou. L'envergure était de sept pieds, et le corps, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, en avait trois.

Dans l'après-midi du 10, nous passâmes à quelques verges de distance d'une vingtaine de baleines, de l'espèce à tête d'enclume, ou des *spermaceti*, qui se jouaient dans l'eau. Elles étaient probablement attirées par le nombre immense de *medusæ villiliæ*, dont ces parages abondent. En avançant à l'est, nous perdîmes insensiblement de vue ces dernières, qui nous avaient accompagnés, sur un espace de sept degrés de longitude. M. Johnstone ayant examiné avec la plus grande attention ces animaux extraordinaires, je vais insérer sa description ici.

« Ils sont d'une forme ovale, tout-à-fait « plats, et de la longueur d'un pouce et demi « dans leur plus grande étendue. La partie « inférieure en est en quelque sorte concave.

« Les bords, sur une largeur d'environ un « quart de pouce, sont d'un bleu foncé, qui « se change en dessous en un vert pâle, la « partie qui porte cette dernière couleur « étant plus mince et plus transparente que « celle de dessus. Perpendiculairement à leur « surface, se trouve une membrane très- « mince, qui s'étend de la longueur de pres- « que tout le diamètre, sur une direction « diagonale. Elle a près d'un pouce de hau- « teur et forme un segment de cercle. Cette « membrane qui semble destinée à servir de « nageoire et de voile, était quelquefois « dressée, d'autres fois plate, et généra- « ment de cette dernière sorte, le matin; « mais elle s'étendait à mesure que le jour s'a- « vançait. Il n'est pas facile de dire si c'était par « un effet volontaire ou par celui des rayons du « soleil. Lorsque la membrane était abaissée, « ces petits animaux étaient rassemblés en « groupes serrés. Alors ils paraissaient n'avoir « aucun mouvement, et semblaient d'un vert « sombre. »

Le résultat de six suites d'observations de distance nous placèrent, le 17, à midi, à 50′ de longitude à l'est de l'indication du chronomètre. Notre vraie longitude était de

236° 8′, et selon l'estime, de 231° 30′. Notre latitude était de 39° 20′.

Bientôt après midi nous dépassâmes une quantité considérable de bois flottant, d'herbes, de goëmons, etc. Beaucoup de nigauds, de canards, de pétrels-puffins et d'autres oiseaux aquatiques voltigeaient autour de nous. La couleur de l'eau annonçait aussi que bientôt la sonde rapporterait. Ces différentes circonstances faisaient présumer que la terre ne devait pas être loin, quoique cependant la brume et la pluie nous empêchassent de distinguer aucun objet, au-delà de trois ou quatre milles de distance. Desirant de la voir, s'il était possible, avant la nuit, nous fîmes route à l'est, avec toutes les voiles que nous pûmes porter; et à quatre heures de l'après-midi, une ligne de 53 brasses rapporta un fond de sable brun et mou. La terre parut alors de l'est-nord-est à l'est-quart-sud-est du compas. Nous en étions à la distance d'environ deux lieues, et le ressac brisait avec une violence extrême sur le rivage. Nous portâmes vers la côte avec les huniers. Pendant environ une heure, nous la vîmes s'étendre du nord au sud-est. Nous étions éloignés d'environ deux milles de celle qui était la plus

proche. La pluie et le brouillard qui obscurcissaient l'atmosphère, nous empêchèrent de mieux reconnaître cette partie de la *nouvelle Albion*. La côte paraissait droite, sans coupures, et d'une hauteur modérée. Au-delà s'élevaient des montagnes, couvertes de magnifiques forêts d'arbres de haute futaie, excepté en quelques endroits où l'on voyait des clairières, qui semblaient l'effet d'un travail manuel, et offraient un verdoyant et agréable aspect. Durant la nuit nous serrâmes le vent avec une voile pour être près de la terre, au matin; mais un épais brouillard nous en déroba la vue jusqu'à dix heures qu'une légère brise de l'est s'étant élevée, nous aperçûmes la côte au nord-est, et nous gouvernâmes immédiatement dessus. A midi, l'extrémité nord nous restait au nord-nord-ouest du compas. La côte la plus voisine à l'est, était à la distance d'environ six lieues. La terre en travers de laquelle je jugeai que nous étions, la veille au soir, se trouvait par 72° sud-est, à environ huit lieues, et celle qui était le plus en vue, au sud, par 60° sud-est, et à la distance d'environ dix lieues. Notre latitude était de 39° 27′, et notre longitude, de 235° 41′ 45″, et par le chronomètre, de 235°.

La jolie brise qui prévalait alors paraissant

fixée dans la partie du sud, favorisait mon dessein de faire route au nord. A cet effet, nous arrivâmes vent arrière, le long de la côte à la distance de trois ou quatre lieues. Nous avions un temps des plus agréables, et à mesure que nous approchions de la terre, la côte paraissait compacte, formée, en général, par des falaises d'une hauteur modérée, et presque perpendiculaires. L'intérieur du pays était agréablement diversifié par des collines et des vallons, et couvert de forêts magnifiques. Les espaces de terrain que nous prîmes d'abord pour des clairières, faites par l'art, semblaient alors s'étendre généralement le long de la côte de la mer, et, selon toute apparence, ce n'était point une cause naturelle qui les avait privées d'arbres. Elles étaient revêtues d'herbages vigoureux et d'un vert éclatant, et entrecoupées de bandes de terre rouge. Au coucher du soleil, la pointe la plus méridionale nous restait en vue, au 45° sud-est du compas. Un petit rocher blanc, de la forme à peu près d'un vaisseau sous voiles, était attenant au rivage, à l'est. Nous avions la côte la plus proche, à l'est-nord-est, à quatre lieues de distance, et au 36° nord-ouest la pointe la plus septentrionale qui fut en vue. Je la considérai comme le *Cap-Men-*

docin, et elle était éloignée de dix lieues.

Nous passâmes la nuit à courir de petites bordées. Au matin, nous eûmes un calme, ou de petits vents qui se jouaient, une houle pesante du sud-ouest, et un brouillard épais qui couvrait tellement la terre, que l'on avait peine à distinguer la côte. Une immense quantité de baleines voguèrent autour des vaisseaux pendant la matinée. Vers midi, nous eûmes une brise modérée du sud ; mais le temps demeurait toujours très-sombre.

Dans l'après-dinée du 19, nous dépassâmes le Cap-Mendocin, formé par deux promontoires élevés, éloignés l'un de l'autre d'environ dix milles. Celui qui est le plus méridional a le plus d'élevation, et quand on le voit, soit du nord, soit du sud, il ressemble infiniment au cap *Dunnoze*. Il est situé par 40° 19′ de latitude, et 235° 53′ de longitude. Au-delà du cap sur une distance d'environ une lieue, à partir de la côte, se trouvent quelques îlots de rochers, et quelques roches submergées.

La totalité du Cap-Mendocin, sans avoir beaucoup de saillie, est certainement très-remarquable, vu qu'elle offre la côte la plus élevée de cette partie de la nouvelle Albion. Les montagnes qui sont derrière ont une

hauteur très-considérable ; et leur ensemble forme une masse escarpée, qui ne présente pas des falaises à pic, mais est composé de différentes collines, qui s'élèvent brusquement, et sont séparées par un grand nombre de profondes ouvertures. Une faible quantité d'arbres nains croissent dans quelques-unes de ces crevasses et sur le sommet de plusieurs des collines. La surface du sol était généralement couverte de végétaux d'un vert terne, et entrecoupée, en quelques endroits, de couches perpendiculaires de terre rouge. Au sud du cap, la côte est presque droite et ne forme qu'un coude léger, jusqu'à la partie la plus méridionale que nous ayons vue. L'élévation en est régulière, et l'on peut la considérer comme une haute terre, qui selon toute apparence est à pic. Au nord du même cap, l'élévation du pays paraissait diminuer tout-à-coup jusqu'aux îlots de roche, où il semblait reprendre une hauteur médiocre.

A partir du Cap-Mendocin, la côte prend la direction de 15° nord-est, et nous la prolongeâmes à la distance d'environ deux lieues. Après les îlots, elle est droite et compacte, et n'offre pas le plus faible abri. Du bord de l'eau la terre s'élève à une hauteur

modérée; mais l'intérieur du pays est à quelque distance, composé de montagnes d'une grande élévation, au devant desquelles on voit une infinité de collines et de vallons, agréablement entrecoupés de terrains boisés et de clairières, qui semblaient l'effet d'une sorte de culture. Nous ne pûmes toutefois distinguer ni maisons, ni huttes, ni fumée, ni rien qui annonçât que cette terre fût habitée. La côte que nous avions suivie cette après-dinée, paraissait généralement défendue par une grève de sable; mais le soir elle nous laissa voir un pays tout différent, dont les côtes sont composées de rochers, formant des précipices, au devant desquels à la distance d'environ un mille, s'étend, en mer, une multitude de petits rochers et d'îlots de roche. Je donnai à la partie la plus saillante, qui est située par 41° 8′ de latitude et 236° 5′ de longitude, le nom de ROCKY POINT (*Pointe des rochers*).

Lorsque nous fûmes par le travers de cette pointe, la couleur de la mer changea tout-à coup, et prit, aussi loin qu'il nous fut possible de la distinguer, celle d'une eau de rivière légèrement colorée. Nous supposâmes qu'il se trouvait aux environs une ou plusieurs considérables rivières.

Un vent frais de la partie du sud nous permit de prolonger la côte, à la distance d'une lieue du rivage, qui se montrait sans aucune ouverture, et, comme celui que nous avions passé la veille, bordé de petits rochers et d'îlots de roche. L'aspect du pays peut être considéré comme montueux et ne paraît point aussi agréable que celui que nous vîmes à l'extrémité sud de *Rocky Point*. Cependant nous ne pouvons rien affirmer à cet égard, la brume ne permettant guère de distinguer que le rivage, qui est composé de rochers formant des précipices élevés, coupés par de profondes ouvertures, que de loin on prendrait pour des havres. A midi l'eau de la mer avait repris la couleur de l'océan. Notre latitude était de 41° 36′, notre longitude de 235° 58′, et la variation de l'aimant de 16° à l'est. L'extrémité la plus septentrionale de la terre que nous avions en vue, formait un amas de mondrains de roche très-remarquable, et placé derrière une immense étendue de terrain uni, qui, à quelque distance, semblait une île. Le côté nord de ce terrain offre une pointe très-visible, à laquelle j'ai donné le nom de POINTE SAINT-GEORGE, qui gît par 41° 46′ $\frac{2}{1}$ de latitude, et 235° 57′ $\frac{2}{1}$ de longitude; et un dangereux groupe de rochers,

qui s'étend au devant, reçut celui de ROCHERS DU DRAGON.

Nous prîmes le large à la nuit. Le lendemain 24, au matin, nous suivîmes notre reconnaissance au nord, le long des rivages, qui présentent des précipices élevés, coupés par de profondes crevasses, et aboutissant brusquement à la mer. Les montagnes de l'intérieur du pays sont très-hautes; et, au moyen de nos lunettes, elles nous parurent bien garnies d'une grande variété d'arbres, généralement de l'espèce du pin, mais parmi lesquels nous en remarquâmes d'autres qui étendaient infiniment leurs branches. Plusieurs de ces montagnes parurent entièrement nues. Elles n'étaient point couvertes de neige; et cependant nous en vîmes quelques traces sur celles qui sont situées derrière le Cap Mendocin, quoiqu'elles fussent plus au sud, et, selon toute apparence, d'une moindre hauteur. Les rivages étaient toujours bordés par d'innombrables îlots de roche.

La terre se repliant un peu dans l'est, offre une petite baie sur laquelle nous gouvernâmes. Un courant, où la marée, nous portant avec rapidité sur la côte, nous mouillâmes par 39 brasses, fond de sable et de vase. Notre latitude, à ce mouillage, était

de 42° 38′, et notre longitude de 235° 44′. L'extrémité la plus septentrionale de la grande terre, est un terrain bas et uni, qui se projette fort loin en mer, en avant d'une falaise noire, d'une hauteur remarquable, et qui ressemble au toit d'une maison. Je donnai à ce terrain le nom de CAP ORFORD, en l'honneur de mon respectable ami, le noble comte Georges Orford.

Dès que nous eûmes jeté l'ancre, une pirogue s'étant avancée avec la plus grande confiance, et sans la moindre invitation, vint se ranger le long du vaisseau. Deux autres arrivèrent dans le cours de l'après-dînée; et il s'en rendit plusieurs, de différentes parties de la côte, près du *Chatam*.

Le maintien des naturels était agréable et poli. Leur physionomie n'annonçait aucune férocité; leurs traits avaient quelque chose de ceux des Européens; leur teint était de couleur d'olive claire; et quoiqu'ils fussent *tatoués* comme les insulaires de la mer du sud, leur peau offrait plusieurs autres marques, qui sont probablement les effets des blessures qu'ils se font, dans leurs excursions dans les forêts, ne portant alors que peu ou point de vêtements. Quelques-uns d'entre nous pensèrent toutefois que ces marques étaient

étaient des ornements semblables à ceux des habitants de la terre de *Van Diémen* (1). Leur stature était au dessous de la moyenne ; car nous n'en vîmes aucun, qui eût plus de cinq pieds six pouces (2). Quoiqu'ils eussent la taille déliée, ils étaient assez bien proportionnés. Ils ne ressemblaient que faiblement, ou point du tout, à la peuplade de Noutka, dont ils paraissaient ignorer absolument le langage. La propreté, sans doute, est à leurs yeux préférable à cette parure, qui consiste à se peindre le corps. Ils se passent dans les oreilles et le nez de petits ornements en os. Leurs cheveux, noirs et longs, étaient très-proprement peignés ; et en général, ils les portaient relevés par derrière ; quelques-uns cependant les avaient rassemblés sur le front. Leurs vêtements, principalement faits de peaux de daims, d'ours, de renards et de loutres de rivière, leur couvraient presque tout le corps. Nous remarquâmes aussi parmi eux une ou deux peaux de jeunes loutres de mer. Leurs pirogues, calculées pour contenir huit personnes, étaient grossièrement faites d'un

(1) Voyez le dernier Voyage de Cook.

(2) Le pied anglais est un peu moins long que le pied français.

seul arbre. Elles ne paraissaient point propres à exécuter un voyage de mer, ou une expédition de long cours; et la forme en était absolument semblable à celle d'un baquet de boucher.

Les naturels n'apportèrent que peu d'objets, et ils demandèrent instamment à les échanger contre du fer et de la verroterie. Ils se montrèrent scrupuleusement honnêtes dans ce commerce, surtout en traitant avec le premier enchérisseur; car si un second leur offrait quelque chose de plus précieux, pour l'objet mis en vente, ils faisaient signe au premier, d'une manière très-intelligible, d'en donner le même prix, et s'il y consentait le marché était conclu. Ils paraissaient ne pas avoir la moindre idée de recevoir des présents. Leur ayant donné quelques grains de verre, des médailles, du fer, etc., ils m'offrirent aussitôt leurs vêtements en retour, et ils semblèrent très-surpris, mais furent aussi, je crois, fort charmés, quand je les refusai. J'eus même quelque peine à persuader le premier à qui je fis des dons, de les garder ainsi que son vêtement.

Nous levâmes l'ancre à minuit, et nous louvoyâmes jusqu'au jour, puis nous dirigeâmes notre route autour d'un groupe de

rochers, qui est en avant du *Cap-Orford*. Ce cap, situé par 42° 52′ de latitude et 235° 35′ de longitude, à l'extrémité d'un terrain bas, qui se projette en avant, forme une pointe très-visible, et se présente de la même manière, soit du côté du nord, soit du côté du sud. Il est couvert de bois jusqu'à l'endroit contre lequel donne le ressac. L'espace renfermé entre ces bois et la mer, semble rempli de rochers noirs et très-découpés, que du haut du grand mât on pouvait apercevoir à la distance de sept ou huit lieues, mais non pas de beaucoup plus loin. Quelques uns d'entre nous pensèrent que ces rochers formaient le *Cap Blanc* de *Martin d'Aguilar ;* mais ce navigateur y donne une autre latitude, et leur sombre aspect, peut-être occasionné par l'obscurité du temps, ne semble pas leur mériter le nom de Cap-Blanc.

Le ciel étant devenu clair, nous rangeâmes la côte, à la distance d'environ une lieue, dans l'espoir de déterminer l'existence ou la non-existence d'une rivière très-étendue, ou d'un détroit que l'on prétend avoir été découvert par le même navigateur, *Martin d'Aguilar*. Sur les trois heures de l'après-midi, nous dépassâmes, à la même distance, le cap dont il vient d'être question, et à une

demi-lieue de quelques brisans, qui en sont à l'ouest. Quoiqu'il ne forme pas une pointe aussi saillante que celle du Cap-Orford, il est néanmoins très-visible, surtout du côté du nord, étant formé par une colline ronde, ou de hautes falaises à pic, dont quelques-unes sont blanches et fort élevées au dessus du niveau de la mer. Ce cap est assez bien boisé au-delà des falaises, et tient à la terre principale, par une autre terre infiniment plus basse. Sous ce rapport, il ressemble extrêmement au *Cap-Gregory*, décrit par le capitaine Cook; mais la situation n'en est pas la même, le résultat de nos observations le plaçant par 43° 23′ de latitude, et 235° 50′ de longitude. A peu près à une lieue au nord du cap se terminent les falaises, et commence une grève de sable blanc, qui s'étend le long de la côte, l'espace de huit lieues, sans offrir aucune pointe saillante. Nous la prolongeâmes à la distance de trois à cinq milles, et si elle offrait un cap, ou quelque ouverture, ni l'un, ni l'autre n'eût échappé à notre attention. J'en conclus que la pointe, dont j'ai parlé ci-dessus, était en même temps le Cap-Gregory du capitaine Cook, et probablement aussi, le Cap-Blanc de d'Aguilar, si toutefois ce dernier a vu la terre dans cette

partie de l'Amérique. Nos observations le placent 7′ plus au sud que le capitaine Cook. La différence provient peut-être du temps orageux qu'essuyèrent la *Découverte* et la *Résolution*, et qui empêcha de fixer la position de plusieurs caps avec le même soin qu'un ciel serein et des vents favorables me permirent de le faire. La terre que le capitaine Cook a vue au sud du Cap-Gregory, et qu'il a jugée correspondre à peu près à la situation du Cap-Blanc, était probablement quelqu'une des montagnes intérieures, qui au sud du premier s'élèvent à une grande hauteur, tandis que la terre, près de la côte, particulièrement aux environs du Cap-Orford, était de beaucoup trop basse pour qu'il eût pu l'apercevoir à la distance où il était; et il y a lieu de présumer que le mauvais temps lui a fait prendre pour de la neige, le sable d'une extrême blancheur, qui couvre le rivage et les montagnes. Ce sable avait pour nous la même apparence, lorsqu'il n'était pas interrompu par des groupes d'arbres, ou totalement couvert par la forêt. Il n'est pas douteux qu'en hiver on ne puisse s'y tromper. Mais la température générale du thermomètre, depuis notre arrivée sur la côte,

ayant été à 59 et 60 degrés, l'erreur était manifeste.

Le 28, en continuant à prolonger la côte, je reconnus une pointe, située par 47° 22′ de latitude, et 235° 58½′ de longitude, que j'appelai POINTE-GRENVILLE, en l'honneur du lord de ce nom.

A midi, nous eûmes vue d'une terre, qui nous parut être celle que M. Barclay a nommée *île de la Destruction*, et qui gît par 47° 37′ de latitude, et 235° 49′ de longitude. C'est la terre la plus détachée de la côte, que nous eussions observée. La circonférence en est d'environ une lieue. Elle est basse, presque plate au sommet, d'un aspect très-stérile, et ne produit qu'un ou deux arbres nains, à chaque extrémité. Une ou deux pirogues naviguaient dans le voisinage; et c'est un fait aussi singulier que digne de remarque, que sur toute l'étendue de la côte de la nouvelle Albion, et principalement aux environs de plusieurs rivages, aussi beaux que fertiles, près desquels nous venions de passer, nous n'eussions aperçu, excepté dans cet endroit et au sud du Cap-Orford, aucun habitant, ni rien qui indiquât, même faiblement, que ce pays fût peuplé.

A quatre heures, nous découvrîmes dans l'ouest, un navire qui gouvernait sur la côte, ce qui était une grande nouveauté; car depuis huit mois, nous n'avions pas vu d'autre vaisseau que *le Chatam*. Bientôt il arbora pavillon américain, et tira un coup de canon sous le vent. A six heures, nous ne le hélâmes. C'était le *Colombia*, commandé par M. Robert Grey, parti de Boston depuis dix-neuf mois. Pensant que c'était le même capitaine qui avait précédemment commandé le Sloup le *Washington*, je le priai de mettre en panne, et j'envoyai MM. Puget et Menzies à son bord pour prendre toutes les informations qui pourraient nous être utiles.

La montagne la plus remarquable que nous ayons vue sur la côte de la nouvelle Albion, s'offrit alors à nos regards. Une neige éternelle en couvre le sommet, qui se divise en deux fourchons d'une forme élégante. Elle sort d'une manière très-sensible, d'une base de montagnes élevées, également chargées de neige. Celles-ci descendent graduellement jusqu'à des collines d'une hauteur modérée, et se terminent en falaises basses, tombant perpendiculairement sur une grève de sable, au devant de laquelle sont épars plusieurs rochers et des îlots de roche, qui diffèrent

entre eux pour la grandeur et pour la forme. Nous pensâmes généralement que c'était le *Mont Olympe* de M. *Meares*, qui le place par 47° 10′ de latitude. Celle que nos observations lui donnèrent, était de 47° 38′; mais une brume épaisse nous empêcha de la fixer avec précision.

Au retour du canot, j'appris que nos conjectures sur le commandant du navire étaient bien fondées. Il est digne de remarque que sur le point d'entrer dans cette mer intérieure que nous étions chargés de reconnaître, nous ayons rencontré le même homme, qui, disait-on, l'avait traversée. Cependant sa relation différait essentiellement de celle que l'on avait publiée en Angleterre. Il n'est pas possible d'être plus étonné que ne le fut M. Grey, lorsqu'il apprit qu'on le citait comme autorité, et qu'on lui montra la route qu'il était censé avoir faite. Il assura MM. Puget et Menzies, au contraire, qu'il n'avait pénétré qu'à la distance de cinquante milles, dans le prétendu détroit, et en suivant la direction de l'est-sud-est; qu'il trouva un passage de la largeur de cinq lieues; que les naturels lui dirent que ce passage s'étendait considérablement au nord; que c'était là tout ce qu'il avait appris relativement à cette mer médi-

terranée, et qu'il avait regagné l'océan par la même route. Il supposait que l'entrée était la même que celle qu'a découverte *Jean de Fuca*, opinion qui paraît généralement adoptée par tous les navigateurs modernes. Il dit encore aux mêmes officiers, qu'il était parvenu, par 46° 10′ de latitude, à l'embouchure d'une rivière dans laquelle le débouché des eaux, ou le reflux, était assez fort pour l'avoir empêché de pénétrer pendant neuf jours. C'était probablement celle que nous avions dépassée dans la matinée du 27; et, selon toute apparence, ce sont des brisans et non pas le courant, qui la rendent inaccessible. M. Grey était entré dans une autre ouverture au nord, par 54° ½ de latitude, et dans laquelle il avait navigué jusqu'au 56° de latitude, sans en découvrir la fin. Il plaçait par 48° 24′ la pointe méridionale de l'entrée du détroit de Fuca, et il pensait que nous en étions à la distance d'environ huit lieues. Il avait passé le dernier hiver au *Port Cox*, ou comme le nomment les naturels à *Clayoquot*, et il n'en était parti que depuis très-peu de jours. Il y avait bâti un petit navire dans lequel il avait fait embarquer un de ses aides et dix hommes pour acheter des fourrures sur les *Iles de la Reine Charlotte*; et à l'ins-

tant où nous le rencontrâmes, il commençait ses courses d'été sur la côte au sud. Durant son séjour à Clayoquot, *Wicananish* avait formé le projet de lui enlever son vaisseau. Pour y parvenir, ce chef avait corrompu un insulaire d'Owhyhée, qui était à bord du *Colombia*, et il l'avait engagé à mouiller l'amorce de toutes les armes à feu du bâtiment. Wicananish alors se fût aisément rendu maître de tous les gens de l'équipage, au moyen d'un certain nombre de naturels audacieux, qu'il avait rassemblés dans ce dessein. Le projet fut heureusement éventé; et les Américains s'étant tenus sur leurs gardes, prévinrent les funestes effets d'une telle entreprise.

Après avoir obtenu ces informations, nous continuâmes à prolonger la côte au nord. Elle augmentait toujours en hauteur, à mesure que nous avancions. Des îlots de roches et des rochers submergés étoient épars au devant, en nombre immense, et quelquefois jusqu'à la distance d'une lieue du rivage. En dépassant, à la distance d'un mille, le plus extérieur de ces rochers, nous vîmes parfaitement la pointe méridionale de l'entrée du prétendu détroit de Fuca, qui nous restait au 8° nord-ouest du compas. Quoique la brume empêchât le côté opposé de se montrer aussi

distinctement, il n'était pas moins évident que l'ouverture devait être d'une considérable étendue. Une très-forte pluie ne nous permit pas de bien examiner le pays. Cependant nous pûmes reconnaître que la côte, comme celle que nous avions visitée depuis le Cap Mendocin, était ferme et compacte, sans aucune ouverture dans cette mer Méditerranée, que l'on disait située par 47° 45′ de latitude, ni la moindre apparence d'un bon havre, soit dans cette latitude, ou depuis ce point, au sud du même cap, quoique les géographes ayent jugé à propos d'en placer plusieurs dans cet espace.

Nous vîmes épars, le long de la côte, quelques villages, dont les habitants se mirent en mer, dans l'intention, à ce que je suposai, de faire des échanges. Le *Colombia* s'étant tenu en panne quelque temps, et forçant ensuite de voiles, pour nous joindre, nous pensâmes que M. Grey n'avait pas été satisfait du rapport de nos officiers, et qu'il soupçonnait que, comme lui, nous nous occupions du commerce. Nous étions alors à deux ou trois milles du rivage; nous avions un bon frais de l'est sud-est, accompagné d'un temps épais et pluvieux; mais, comme le vent était favorable pour nous avancer dans l'entrée, nous

en profitâmes, et nous raccourcîmes la voile, pour que *le Chatam* pût prendre le devant. Vers midi, nous atteignîmes la partie sud de cette entrée, que les naturels désignent, dit-on, sous le nom de *Classet* (1). Elle forme un promontoire très-visible et très-saillant, qui nous restait du 56° nord-est au 35° nord-est du compas. Nous avions du 17° nord-est au 30° nord-est, l'île de *Tatouche*, qui est unie au promontoire par une chaîne de rochers sur lesquels la mer brise avec violence, et au 14° nord-est, le rocher qui gît en travers de cette île, selon la description de M. *Duncan*, dans son excellente carte de cette même entrée. Il paraît toutefois qu'il y a une erreur de dix milles sur la latitude; mais la grande exactitude de M. Duncan m'en a fait attribuer la faute à l'impression. Il fixe l'entrée sud par 48° 37′, tandis que, selon notre estime, et en tenant compte de tout dans nos calculs, nous ne pûmes la placer aussi loin, au nord, que M. Grey. Nous n'eûmes pas une marée très-forte, et nous n'avons pas vu ce *Pinnacle Rock*, dont parlent MM. *Meares* et *Dalrymple*, pour établir l'identité de cette entrée avec le détroit de *Fuca*, ni aucun ro-

(1) Le *Cap-Flattery*.

cher plus apparent que mille autres, dispersés le long de la côte, et qui sont de toute forme et de toute grandeur.

La Découverte suivit *le Chatam* entre l'île de *Tatouche* et le rocher, qui se trouve à l'est, le long du rivage méridional du détroit supposé de Jean de Fuca. Ce rocher s'élève faiblement à la surface de l'eau, et le ressac brise dessus avec une grande violence. Je le nommai *Rock-Duncan*, en l'honneur de celui qui en fit le premier la découverte. Il gît, comme le représente ce navigateur, par environ 20° nord est de latitude, presque à une demi-lieue de l'île Tatouche. Cette île, d'une forme oblongue, s'étend à peu près dans une direction nord-ouest et sud-est. Elle a environ une demi-lieue de circuit, et offre un aspect verdoyant, et l'apparence de la fertilité; mais elle est privée d'arbres. Sur le côté de l'est, elle a une anse, qui la divise, pour ainsi dire, en deux parties. La partie supérieure de la falaise, qui est au centre de l'anse, semble avoir été séparée par l'art, pour la protection ou la commodité d'un village situé dans ce lieu. Il y a une communication de falaise à falaise au dessus des maisons, par le moyen d'un pont ou d'une chaussée, où nous vîmes passer et repasser les habitants. Plusieurs pirogues étaient

sur la grève, et probablement elles nous eussent visités, si nous n'avions pas jugé à propos de diminuer la voile. Ce promontoire, sans être extrêmement haut, s'élève brusquement au dessus du niveau de la mer, en falaises nues et à pic, au dessus desquelles il paraît bien boisé; mais le mauvais temps ne nous permit pas d'en déterminer la situation. De la partie nord ouest de l'île de Tatouche, qui est au 79° nord-ouest, à peu près à deux milles de la pointe septentrionale du port de *Classet*, la côte extérieure court presque au sud, pendant environ dix lieues. En la prolongeant, je cherchai cette pointe à laquelle le capitaine Cook a donné le nom de *Cap-Flattery*, mais la différence de latitude m'empêcha de la bien reconnaître. Toutefois une petite baie s'étend à trois lieues au sud de Classet, et s'enfonce, à quelque distance, en dedans de la ligne générale de la côte; et la base des montagnes intérieures se projetant en cet endroit, et formant de profondes ravines, offre, dans l'éloignement, l'apparence d'un port sûr et bien abrité. Cependant en nous approchant de plus près, nous trouvâmes que l'intervalle est rempli par un banc de sable. Ce fut probablement vers cette baie que firent route *la Résolution* et *la Decouverte*; et le Cap Clas-

set, en travers duquel gît une île, est la pointe que le capitaine Cook a appelée Cap-Flattery. Si l'on doit s'en rapporter à M. Grey, qui l'a dépassé plusieurs fois, et dont les observations ont toujours eu le même résultat, la différence en latitude a pu être occasionnée par un courant pareil à celui que nous avions précédemment éprouvé, en prolongeant la côte, et qui agit de même sur la Résolution, entre midi, moment auquel la latitude fut observée, et l'instant de la soirée où le capitaine Cook s'éloigna. En prolongeant la côte, nous passâmes devant le village de Classet, situé à deux milles en dedans du cap, et qui paraît vaste et peuplé. Comme le vent frais du sud se modéra par l'interposition de la haute-terre sous laquelle nous étions, quelques-uns des habitants vinrent nous voir sans peine. Ils se comportèrent d'une manière amicale et civile. Avant d'entrer dans le vaisseau, ils nous en demandèrent la permission; et, après avoir reçu quelques présents et l'assurance de notre amitié, ils nous prièrent instamment et avec politesse de nous approcher de leur village. Cependant la situation du mouillage étant trop exposée, et desirant gagner quelque port bien abrité, où nous pussions commodément vaquer à toutes les opérations

que nous avions à faire, je ne me rendis point à leur invitation, et je me dirigeai vers le détroit, ne doutant nullement que bientôt nous ne rencontrassions une position plus avantageuse.

Le peu de naturels que nous vîmes ressemblaient, à beaucoup d'égards, à ceux de Noutka, et notamment pour les formes du corps, les manières et les vêtements. Nous remarquâmes seulement quelque différence dans les ornements, particulièrement dans ceux du nez, où, au lieu du croissant, généralement adopté par les derniers, ils portaient des morceaux d'or, taillés en ligne droite. Leurs pirogues, leurs armes, leurs outils étaient absolument pareils. Ils parlaient la même langue; mais ils ne s'approchèrent pas de nous avec tant de formalités que des personnes qui étaient sur la Résolution et la Découverte, ce qui provint, peut-être, de ce qu'ils s'étaient plus familiarisés avec les étrangers. Le vent ayant passé au sud-est, nous força de nous tenir près du rivage, du côté sud du détroit, qui, depuis le Cap-Classet, prend la direction du 70° sud-est. Environ à deux milles en dedans du village, nous dépassâmes une petite baie ouverte, devant la côte orientale de laquelle est une petite île. Cette baie ne paraissait

sait pas devoir remplir notre objet. A mesure que le jour avançait, le temps devenant plus mauvais, nous mouillâmes, à sept heures du soir, par 23 brasses, sur un fond de sable et de vase, et à la distance de près d'un mille du rivage.

Je fus alors instruit qu'après que nous eûmes passé au dedans de l'île de Tatouche, on aperçut un rocher, que l'on prit pour le *Pinnacle-Rock*, de Fuca. Mais comme, au lieu d'être situé à l'entrée du détroit, il tient au rivage de la grande terre, il ne fut visible que l'espace de quelques minutes. Il ne répond en rien non plus à la description qui a été faite du rocher de Fuca.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Nous remontons le détroit. — Nous mouillons sous le *New Dungeness*. — Remarques sur la côte de la *nouvelle Albion*. — Arrivée au *port de la Découverte*. — Nos opérations durant notre relâche. — Nous appareillons de ce port.

Le mouillage que nous prîmes, le 29 au soir, par un temps pluvieux, est à peu près à huit milles en dedans de l'entrée et sur la côte sud du prétendu détroit de Fuca. Le lendemain matin, une jolie brise s'étant élevée de la partie nord-ouest, nous eûmes un ciel agréable et serein, et nous vîmes ce détroit si renommé. Le rivage méridional s'étend du 8° nord-ouest à l'est du compas. Au-devant est la petite île, que nous avions dépassée la veille. Elle gît à peu près à un demi-mille de la grande terre, et nous en étions à la distance d'environ quatre milles. Le rivage septentrional se dirige du 68° nord-ouest, au 73° nord-est; et la pointe la plus proche nous restait au 15° nord-ouest, environ à trois lieues.

Nous levâmes l'ancre avec un bon vent, et nous gouvernâmes à l'est, le long de la côte, dont nous nous tenions à près de deux milles; et nous jouissions d'un horizon sans bornes entre l'est et le 73° nord-est. Le rivage est d'une hauteur modérée des deux côtés du détroit que l'agréable sérénité du ciel nous permit de bien examiner. La double côte sud-est composée de falaises sablonneuses et basses, qui tombent perpendiculairement sur une grève de sable ou de pierre. Au dessus, la terre semble prendre une hauteur modérée. Elle était entièrement couverte d'arbres, principalement de l'espèce de pin, formant une forêt, dont la lisière atteignait une chaîne de montagnes escarpées, qui paraissaient s'élever brusquement, et dont les flancs stériles offraient quelques arbres épars. Ces montagnes étaient couvertes de neige au sommet. Le rivage septentrional ne se montrait pas si haut. Il s'élevait plus graduellement de la côte de la mer à la cime des montagnes, qui semblaient former une chaîne compacte, infiniment plus uniforme et moins tapissée de neige que celle du côté méridional.

Notre latitude observée à midi, était de 48° 19′, notre longitude de 236° 19′, et la variation du compas de 18° à l'est. D'autres ob-

servations que j'eus lieu de croire très-exactes, nous donnèrent la latitude du promontoire septentrional de Classet, par 48° 23½, et la longitude par 235° 38′. A mesure que le jour s'avançait, le vent, qui était tout aussi favorable que le temps était beau, accélérait notre marche le long de la côte. Il paraissait que bientôt nous serions à l'extrémité du détroit. La haute terre commençait à borner cet horizon, que, quelques heures auparavant, nous croyons illimité. Plus nous faisions de progrès, plus nous avions lieu de nous livrer à de nouvelles conjectures. Le pays que nous avions en vue semblait former, non pas une seule masse, dont l'œil pût saisir les points de liaison, mais un groupe d'îles, séparées par de larges bras de mer, ou réunies par une terre assez peu élevée pour n'être point aperçue. Sur les cinq heures de l'après-midi, nous distinguâmes une pointe de sable, longue et basse, qui se projetait en avant des falaises de la côte, et derrière laquelle on crut voir une baie bien abritée. Un peu au sud-est, il y avait dans le rivage une ouverture qui promettait un sûr et vaste port. A peu près au même instant, parut une très-haute montagne, qui portait sa tête au dessus des nuages. Elle était couverte de neige, aussi bas qu'il était pos-

sible de l'apercevoir. Au sud, était une chaîne de montagnes très-hachées, également tapissées de neige. Celles-ci n'avaient pas autant d'élévation que la première, mais elles s'étendaient au loin.

Mon intention étant de passer la nuit à l'ancre, au dessous de la pointe basse, on fit au Chatam les signaux nécessaires, et à sept heures nous arrondîmes cette pointe, à la distance d'environ un mille. C'était trop près de la côte; car bientôt nous n'eûmes plus que trois brasses d'eau; mais en nous avançant d'un demi-mille au nord, nous en trouvâmes dix; et après avoir un peu pénétré dans la baie, nous mouillâmes par quatorze brasses, sur un fond de sable mou et de vase. La même pointe de sable, que d'après sa ressemblance au Dungeness de la Manche, je nommai le *New-Dungeness*, nous restait au 41° nord-ouest du compas, à la distance d'environ trois milles. De-là, le terrain bas atteint une falaise d'une hauteur modérée, que nous avions au 60° sud-ouest, à peu près à une lieue. Les rivages comme ceux que nous avions dépassés le matin, ne formaient qu'une seule forêt. Cependant les montagnes de l'intérieur n'étaient ni si hautes, ni si escarpées. Elles

étaient de même couvertes de neige ; mais elles se trouvaient plus éloignées. L'enfoncement, qui nous paraissait un port, nous restait au 50° sud-est, à la distance d'environ deux lieues. Au 85° sud-est, était la pointe d'une ouverture qui semblait très-vaste, et à l'entrée de laquelle il y avait une terre que nous jugeâmes être une de modérément élevée. Au 71° nord-est, nous avions l'extrémité sud-est de ce que nous croyons être le rivage méridional. En tournant au nord, la haute terre qui était dans l'éloignement, formait, comme déja je l'ai observé, des îles détachées, du milieu desquelles s'élevait la haute montagne que l'on avait découverte dans l'après-midi, et que du nom de mon troisième lieutenant, je nommai le MONT-BAKER. Elle était très-visible, et nous restait au 43° nord-est du compas. Sur le côté sud de la baie, et à peu de distance de notre mouillage, était situé un petit village dont les habitants ne nous avaient pas encore visités. Nous avions déja pénétré dans ce détroit, plus avant que M. Gray, ou (du moins à notre connaissance) que toute personne du monde civilisé, lors même que par la suite on prouverait que Fuca y est entré, tradition verbale qui n'est ap-

puyée sur aucune autorité, et qu'une différence d'au moins 40′ en latitude rend toujours plus douteuse.

Avant de commencer la reconnaissance d'une région nouvelle, je ne puis me dispenser de faire quelques observations sur cette partie du continent, qui embrasse un espace de près de deux cent quinze lieues, et sur laquelle nos recherches venaient de se porter avec le temps le plus favorable. Nous avons examiné cette côte si étendue, avec tant de soin que du haut des mâts, nous avons constamment vu le ressac briser sur les rivages. Ce ne fut même que rarement qu'il ne nous fut pas possible de les apercevoir de dessus le pont. Lorsque nous ne pouvions les ranger de si près, ou que la nuit nous forçait à prendre le large, le retour du beau temps ou du jour nous ramenait, sinon à l'endroit même d'où nous étions partis, du moins à la distance de quelques milles, et jamais au-delà des limites nord de la côte que nous avions déja vue.

On doit considérer comme une très-singulière particularité que nous n'eussions jamais trouvé en prolongeant des rivages si étendus, aucune ouverture qui offrît la certitude d'un bon abri. Toute la côte ne formait contre la

mer, qu'une seule barrière, solide, et presque en ligne directe.

La rivière dont parle M. Gray, doit, d'après la latitude qu'il lui assigne, se jeter dans la baie, au sud du *Cap-Disapointment*. Nous dépassâmes ce cap dans l'après-dîner du 27; et s'il s'y trouve quelques ouvertures ou s'il reçoit quelques rivières, il faut que l'entrée en soit très-embarrassée, ou inaccessible à des vaisseaux du port des nôtres, par l'effet des ressifs et des brisans que l'on remarque dans les environs.

Le premier jour de mai s'annonça par le plus beau temps du monde; et les coupures de la côte nous donnèrent l'espoir de gagner bientôt un port sûr et commode. Au reste, la position que nous avions choisie était assez favorable, et semblait nous promettre d'approcher du rivage autant que nous le desirions. En conséquence, M. Whidbey fut envoyé dans le canot pour jeter la sonde, et chercher de l'eau douce.

D'après les huttes que nous vîmes, on pouvait juger que les habitants ne faisaient qu'une résidence temporaire dans ce lieu. Nous aperçûmes, à l'aide de nos lunettes, qu'elles diffèrent essentiellement de toutes celles des

Indiens de l'Amérique, et qu'elles ne sont composées que de quelques nattes, jetées sur des piquets surmontés d'une traverse. La veille, au contraire, nous avions remarqué deux ou trois villages, situés à l'est de *Classet*, dont les maisons étaient construites exactement de même que celles de Noutka (1). Les habitants semblaient nous voir avec la plus grande indifférence. Ils continuaient à pêcher au-devant de leurs huttes, comme si nous n'avions pas été là, et que des vaisseaux pareils aux nôtres ne fussent pas dignes de leur attention.

M. Whidbey trouva de dix à trois brasses d'eau, tout près du rivage. Il prit terre dans la partie supérieure de la baie; mais il n'y découvrit point d'eau douce. Il ne vit rien non plus qui en indiquât, le long de la côte, près des habitations des naturels.

Après avoir entendu ce rapport, je fis armer le canot du Chatam, la yolle et le canot de la Découverte. Ayant pris des vivres pour un jour, nous allâmes examiner les deux ouvertures dont nous étions le plus près. La surface de la mer était presque entièrement couverte d'oiseaux aquatiques, d'espèces extrêmement variées; mais si farouches que nos

(1) Voyez le troisième Voyage de Cook.

chasseurs, malgré plusieurs tentatives ne purent en tuer un seul. La première ouverture au sud-est parait être formée par deux hautes falaises. La terre, élevée en dedans, doit se prolonger à une grande distance. Partout le rivage était sans coupures. Ce que nous regardions comme des vides, est rempli d'une grève de sable fort basse, d'où s'étend une batture sur laquelle il y a peu d'eau. Nous allâmes ensuite vers une terre, que nous croyons une île, et qui était située en travers de ce que nous prenions pour une autre ouverture. Elle s'élevait au centre, qui cependant paraissait d'un facile accès, et il y avait peu de doute que nous ne découvrissions si la côte pouvait, ce même jour, nous offrir un bon port. Nous débarquâmes à l'extrémité occidentale de cette terre. Du haut d'une falaise presque à pic, et qui était l'éminence dont je viens de parler, nous jouîmes de la vue d'un paysage, presque aussi enchanteur que le jardin le plus agréable de l'Europe. La terre sur laquelle nous étions formait une île, ainsi que nous l'avions conjecturé. Le sommet présentait une surface à peu près horizontale, entremêlée de quelques inégalités du terrain, qui produisait une admirable variété de beaux herbages, diversifiés par une grande quan-

tité de fleurs. Au nord-ouest, il y avait un taillis de pins et d'arbres de différentes sortes, qui semblaient destinés à protéger contre le vent cette délicieuse prairie, sur laquelle étaient épars aussi quelques massifs d'arbres, que le dessinateur le plus habile n'eût pu placer plus agréablement. Tout en jouissant de ce spectacle, non moins flatteur qu'inattendu, nous cueillîmes des groseilles et des roses, assez avancées. En portant nos regards le long du rivage, nous eûmes la satisfaction de voir qu'il était extrêmement brisé, et que, selon toute apparence, il offrait plusieurs ouvertures navigables. Celle qui était devant nous ne semblait pas aussi étendue que nous le supposâmes à bord. Cependant nous n'avions pas lieu de douter qu'elle ne nous procurât un abri sûr et commode. En conséquence nous allâmes la reconnaître. L'entrée en était large d'une lieue. La sonde s'enfonçait de 10 brasses près de la côte, jusqu'à 30, 35 et 38, dans le milieu, sans que rien annonçât des rochers ni des bas-fonds. Toutefois l'eau douce semblait rare ; mais l'aspect général du pays ne devait pas faire craindre d'en manquer. Les rivages du havre étaient d'une hauteur modérée, et le côté occidental borné, non pas très-loin, par une chaîne de montagnes très-

escarpées et couvertes de neige ; et je présumai qu'elle se rattachait à ce que nous prîmes pour le mont Olympe. Nous nous occupâmes à rechercher la seule chose qui manquât à ce havre, pour en faire un des plus beaux du monde, et nous désespérions à peu près du succès, lorsque tout-à-coup je rencontrai un ruisseau, qui nous offrit une excellente eau. Le but de notre excursion étant alors rempli, nous prîmes quelques rafraîchissements, puis nous retournâmes à bord, où nous arrivâmes à peu près à minuit, parfaitement satisfaits du succès de notre expédition, et bien payés de notre peine.

Durant mon absence, on avait fait des échanges avec quelques-uns des naturels, qui s'étaient conduits d'une manière amicale et polie. Ils ne parurent point connaître la langue de Noutka ; car ceux de nos gens qui la savaient un peu, ne purent parvenir à se faire entendre d'eux.

Nous appareillâmes, le 2 au matin, avec une jolie brise. Je fis gouverner vers le port que nous avions reconnu la veille. L'agréable sérénité du ciel ajoutait encore à la beauté de la scène qui s'ouvrit devant nous. La mer était d'une tranquillité parfaite, et la bienfaisante nature avait prodigué dans le pays que

nous avions sous les yeux, tout ce qui peut embellir un point de vue. La terre qui bornait l'horizon, entre le nord-ouest et les rumbs du nord, semblait, comme je l'ai déja dit, extrêmement découpée. L'étendue orientale, en tournant vers le sud-est, était terminée par une chaîne de montagnes, couvertes de neige, qui paraissaient courir dans une direction presque nord et sud, et au dessus desquelles s'élevait le Mont-Baker, remarquable par sa hauteur et les montagnes tapissées de neige, qui, de sa base, s'étendent au nord et au sud. Entre nous et cette chaîne, la terre, qui sur le rivage de la mer, se terminait, comme celle que nous avions dernièrement dépassée, en falaises perpendiculaires, ou sur une grève de sable ou de pierres, s'élevait ici par une gradation insensible, et elle était revêtue d'arbres de haute futaie, fort variés. Cependant la surface du pays n'en était point entièrement couverte comme un désert sauvage; mais ils garnissaient les éminences et remplissaient les vallées. Des espaces d'une grande étendue, et en plusieurs directions, semblaient avoir été éclaircies par l'art, de même que l'île charmante que nous avions visitée la veille. En prolongeant le rivage près d'un de ces sites

enchanteurs, nous vîmes de nombreuses traces de daims, ou d'animaux à peu près de la même espèce, ce qui nous fit concevoir la flatteuse espérance de ne pas manquer de gibier, tant que nous resterions dans ce lieu.

Un si ravissant tableau ne pouvait que rappeler à notre souvenir plusieurs sites chéris et délicieux de la vieille Angleterre. Nous avançâmes sans que rien mit obstacle à nos progrès, qui toutefois ne furent pas très-rapides. Cependant nous fûmes, avant midi, en travers du ruisseau, qui se dégorge sur le rivage occidental, à la distance de cinq milles en dedans de l'entrée du havre, que, du nom de mon vaisseau, je nommai PORT-DE-LA DÉCOUVERTE. Nous amarrâmes par trente-quatre brasses, fond de vase, à peu près à un quart de mille du rivage.

L'entrée de ce havre est formée par deux pointes basses, qui se projettent en avant, et sortent des falaises élevées dont, en général, la côte est garnie. Elles nous restaient du 48° au 54° nord-ouest du compas, sur la même ligne que deux pointes correspondantes, faisant partie de l'île qui gît par le travers du havre. Si le plus habile ingénieur avait donné le plan de cette île, il n'eût pu la placer plus heureusement pour garantir le port, non-

seulement des vents du nord-ouest, à la violence desquels il eût été fort exposé, mais encore, si elle était bien fortifiée, de toutes les entreprises d'un ennemi. En conséquence je la nommai ILE-DE-LA-PROTECTION.

Le ruisseau près duquel nous avions pris un mouillage si commode, paraît avoir sa sa source à quelque distance de son embouchure, et coule sur un de ces bas épis de sable, que j'ai déja décrits, et qui forment la plupart des pointes saillantes, que nous avions vues depuis notre entrée, dans cette ouverture. Ces épis sont ordinairement de forme à peu près circulaire, quoique sans régularité; et en général assez escarpés. Ils se prolongent du pied des falaises boisées sur une espace de cent verges à six cents, vers le bord de l'eau, et sont composés d'un sable peu solide. La surface de quelques-uns était presque entièrement occupée par une lagune d'eau salée, ou par un marais saumâtre, et d'autres étaient parfaitement à sec. Ils ne produisaient aucun arbre; mais la plupart étaient couverts de gramens grossiers, entremêlés de fraisiers, de deux ou trois espèces de trèfle, de fenouil marin, et d'une grande variété de petites plantes, dont quelques-unes portaient de très-belles fleurs. Un faible nombre de pointes

offraient des arbrisseaux, tels que des rosiers, des églantiers odorants; des groseilliers, des framboisiers, et d'autres plus petits, qui dans la saison, donnent probablement les divers fruits communs à cette côte et à la côte nord-est d'Amérique. Tout annonçait qu'ils ont une forte végétation; et d'après la grande quantité de fleurs dont ils étaient chargés, on pouvait croire qu'ils produiraient beaucoup de fruits.

Nous eûmes peu de peine à éclaircir un espace suffisant pour notre campement, qui fut très-commodément établi sur le bord septentrional du ruisseau. Les tentes, l'observatoire, les chronomètres et tous nos instruments furent confiés à la garde de nos soldats de marine, et pendant qu'on les arrangeait, je fis une petite excursion dans la partie supérieure du havre. Il s'étend, dans une direction presque sud, environ à quatre milles de notre mouillage, puis se termine en une batture vaseuse, placée en travers du front, à peu près à la distance d'un quart de mille du rivage. La profondeur de l'eau qui était de sept brasses auprès de la batture, s'augmentait par degrés; à dix, vingt et trente brasses, fond de bonne tenue. Il y avait sur ce banc,

de petites huîtres d'une qualité médiocre. Le rivage qui se trouve derrière, est bas et bien boisé. Plusieurs ruisseaux, l'un desquels est très-considérable, courent à travers et se jettent dans le havre. Plus loin le pays semblait former un marécage, qui se prolongeait à une grande distance. Nous prîmes terre non loin du ruisseau le plus large et nous vîmes au même endroit un village désert, capable de contenir une centaine d'habitants. Les maisons en étaient construites comme celles de Noutka; mais il paraissait qu'il y avait beaucoup de temps qu'on ne les avait occupées. L'emplacement du village était couvert d'herbes sauvages, parmi lesquelles on voyait épars plusieurs crânes d'hommes, et d'autres ossements humains.

Nous avions eu si peu de loisir dans les différents ports où nous avions relâché depuis notre départ du Cap-de-Bonne-Espérance, que le dimanche, 6 mai, fut le premier jour de fête pour les gens de l'équipage.

Quelques-uns des naturels vinrent dans deux ou trois pirogues, et nous apportèrent du gibier et du poisson. Le premier était excellent, et nous l'achetâmes avec d'autant plus de plaisir que nous n'avions pu nous en procurer jusqu'alors, malgré les nombreuses

traces de bêtes fauves, qui paraissaient toutes fraîches et se coupaient en toutes directions.

Les naturels ressemblaient infiniment aux habitants de Noutka, mais leur corps n'était pas aussi barbouillé de peintures, et ils avaient l'air d'être moins sales. Ils portaient des ornements aux oreilles; mais nous ne leur en vîmes point au nez. Quelques-uns d'entre eux entendaient un petit nombre de mots de la langue de Noutka. Ils étaient vêtus de peaux de daims, d'ours, ou de quelques autres animaux, et principalement d'une étoffe de laine, de leur propre fabrique, et parfaitement bien travaillée. Il ne paraissait pas qu'ils eussent aucune fourrure. Leurs pirogues, leurs armes, leurs instruments étaient pareils à ceux de Noutka. Ils échangèrent sans difficulté leurs arcs et quelques autres objets de curiosité, contre des couteaux, de la verroterie, du cuivre, etc.; et ce qui est très-extraordinaire, ils offrirent de nous vendre deux enfants d'environ six ou sept ans. Je m'y refusai absolument, et je leur témoignai, le mieux qu'il me fut possible, toute mon horreur pour un pareil commerce.

Je donnai l'ordre d'armer de nouveau, de fournir de vivres pour cinq jours, et de tenir prêts pour le lendemain, 7 mai, la yolle

et la chaloupe de la Découverte, et le canot du Chatam. M. Menzies et deux des *midshipmen* vinrent avec moi dans la première; M. Puget commanda la seconde, et M. Johnstone, le canot. Nous partîmes à cinq heures du matin. Le jour ne nous promettait pas d'être favorable au commencement de nos reconnaissances. Ce n'était plus cette continuelle sérénité du ciel, dont nous avions joui toute la semaine dernière. Le vent qui, dans le jour, partait constamment du nord-ouest, avec des souffles légers du sud, ou des calmes, dès le coucher du soleil jusqu'à huit ou dix heures du matin, était devenu, depuis la veille au soir, un petit frais de sud-est; et avant que nous fussions à la distance d'un mille des vaisseaux, il nous apporta une brume épaisse, qui nous fit ranger le rivage à tribord, espérant qu'elle se dissiperait vers midi.

A notre arrivée dans le port de la Découverte, nous avions passé au sud-ouest de l'île de la Protection. Nous trouvâmes, au sud-est de cette même île, un autre chenal tout aussi sûr et tout aussi commode. Après avoir fait trois lieues en côtoyant le rivage, nous arrondîmes une basse pointe de terre en saillie; et quoique la brume nous empêchât de

voir autour de nous, cependant nous ne doutâmes pas d'être entrés, dans quelque port, ou quelque bras de l'ouverture qui se dirigeait au sud. Je me proposai d'attendre ici que le temps fût favorable, et je fis jeter la seine, mais avec peu de succès.

Tout en pêchant nous approchâmes d'une pointe semblable à celle que nous avions dépassée, et qui en était éloignée d'environ deux milles. La brume s'étant entièrement dissipée, nous trouvâmes que cette pointe gît par 48° 7′ 30″ de latitude, et 237° 31′ ½ de longitude. En cet endroit se présenta une entrée spacieuse, dont la pointe nord-est était sur la même ligne que la pointe sud-ouest de celle que nous venions de quitter. Il y avait à peu près une lieue, de l'une à l'autre. En face de nous était une pointe escarpée, qui paraissait former la pointe occidentale d'un autre bras de la même ouverture. Une montagne arrondie, très-haute, très-remarquable et couverte de neige, semblait être à l'extrémité méridionale de la chaîne éloignée de montagnes, tapissées de neige, dont j'ai déja parlé. Les rivages étaient semblables à ceux du port de la Découverte.

Je chargeai M. Puget de sonder le milieu du canal, et M. Johnstone d'examiner le côté

de babord du vaisseau, ou le rivage oriental, tandis que je continuerais mes recherches sur le rivage du continent, et je désignai la pointe basse la plus au sud, pour le lieu de notre rendez-vous. Le pays s'embellissait, à mesure que nous avancions. Les clairières étaient plus nombreuses et plus étendues; et les hautes montagnes couvertes de neige, que l'on voyait au loin, faisaient briller avec plus d'éclat les productions du sol fertile des terrains moins élevés.

En arrivant près du rendez-vous, j'aperçus une ouverture, qui donnait l'apparence d'une île, à toute la côte de l'est. J'allai l'examiner, et je la trouvai fermée par un isthme de sable, très-bas et d'environ deux cents verges de largeur. Le rivage opposé est battu par un grand lac d'eau salée, ou plus probablement par un bras de mer, dont il ne me fut pas possible de distinguer l'entrée. M. Johnstone ne nous ayant pas rejoint pendant la nuit, je supposai qu'il avait découvert un passage dans ce lac, ou ce bras, et je ne me trompais pas. Après avoir déterminé l'étendue de l'ouverture que nous venions de parcourir, et avoir fixé la position de l'extrémité sud par 46° 59′ de latitude, et 237° 31′ de longitude, nous nous rembarquâmes, à la pointe du jour, pour

continuer nos opérations. A son arrivée M. Johnstone m'apprit qu'il avait découvert un chenal étroit dans le bras de mer. Il s'était flatté de l'espoir de revenir par l'isthme qui nous avait arrêtés; mais il le trouva fermé, et fut obligé de faire ramer la plus grande partie de la nuit, en suivant la route qu'il avait prise en partant.

La reconnaissance de l'ouverture, qui nous avait occupés, depuis la veille à midi, fut terminée par la réunion des canots, et il nous fut démontré qu'elle offre un havre plus sûr, plus étendu que le port de la Découverte, et plus agréable aussi en ce que la haute terre se trouve plus loin du bord de l'eau. Les sondes y sont très-régulières de l'un à l'autre côté, et de dix à vingt brasses, fond de bonne tenue; mais il paraît qu'il n'offre pas beaucoup d'eau douce. Je le nommai PORT-TOWNSHEND, en l'honneur du marquis de ce nom.

En faisant route, nous rencontrâmes sur une des pointes basses, qui se projettent en avant du rivage de l'est, deux épieux d'environ quinze pieds de hauteur, et grossièrement sculptés. Au sommet de chacun était fixée une tête d'homme, qu'on y avait placée depuis peu. Les cheveux et la chair étaient en bon état: mais chaque tête offrait des traces

de fureur ou de vengeance. On avait fait du feu entre les deux épieux, et tout auprès il y avait quelques pierres calcinées, mais rien ne nous apprit comment on avait disposé des corps.

A l'extrémité nord de la même pointe, nous vîmes dix-sept de ces épieux fichés en terre. Nous en avions souvent aperçus, mais en moindre nombre, et l'examen que nous en fîmes ne contribua point à nous instruire sur leur destination. Ils étaient uniformément placés au centre d'un bas épi de sable (Voy. pl. II), à la distance d'environ quatre-vingts verges l'un de l'autre, et ils semblaient avoir une élévation déterminée, quoique tous ne fussent pas de la même hauteur. En général, ils étaient de six pouces de diamètre à la base, et parfaitement droits. Lorsqu'il s'en était trouvé quelqu'un de trop court, on y avait ajouté proprement un bout de bois. Le sommet de chacun se terminait en deux pointes comme celles d'un croissant, ou plutôt comme les cornes d'un bœuf. Le plus élevé était environ de cent pieds de haut, et le plus petit, de dix à quinze. Dans l'intervalle de plusieurs, nous vîmes toujours de grands trous, dans lesquels il y avait des pierres calcinées, qui les faisaient ressem-

bler aux fours des insulaires de la mer du Sud. Cependant il ne paraissait pas qu'on s'en fût servi récemment.

Dans la plupart de mes excursions, je rencontrai fréquemment une terre durcie qui ressemblait infiniment à la terre à foulon. La falaise escarpée formant la pointe sur laquelle nous étions, semblait principalement composée de cette matière, que d'après un examen plus approfondi nous jugeâmes une riche espèce de pierre de *Marrow* (1); et en conséquence, je donnai à cette pointe le nom de POINTE-MARROW-STONE.

A l'est de la falaise, une des pointes de sable en saillie, prolonge le rivage l'espace d'un quart de mille. Nous y dînâmes. Le pays entre notre position et la chaîne de montagnes couvertes de neige, situées dans l'est, annonçait toujours de la fertilité. Le Mont-Baker nous restait à l'extrémité septentrionale, au 22° nord-est du compas. La montagne arrondie et chargée de neige, en formait alors l'extrémité méridionale. Nous l'avions au 42° nord-est, et je la nommai MONT-RAI-

(1) *Marrow* en anglais signifie moelle. Quelques naturalistes donnent le nom de *moelle de pierre* à l'agaric minéral. *Note du Traducteur.*

NIER, du nom de mon ami le *Contre-Amiral Rainier.*

Dans quelques-unes de leurs courses, sur le rivage d'une belle anse, les jeunes *Midshipmen* trouvèrent des chênes dont ils rapportèrent des branches; mais ils n'en avaient point vus, qui eussent plus de trois ou quatre pieds de circonférence. En conséquence, je donnai à cette anse le nom D'OAK-COVE *(Anse des chênes).*

En nous éloignant de ce lieu, nous aperçûmes quelques naturels du pays, qui pagayaient lentement sous le vent d'une pointe de rocher, et qui paraissaient avoir l'intention de nous attendre. A notre arrivée auprès d'eux, ils semblèrent ne former aucun doute sur nos dispositions amicales. Ils nous offrirent de bonne grace tout ce qu'ils avaient, et ils reçurent avec plaisir quelques médailles, des grains de verre, des couteaux, et d'autres objets de peu d'importance. Nous étions alors occupés du soin d'acquérir quelques connaissances de plus sur cette entrée. Il paraît qu'elle se divise en deux branches, dont la plus étendue prend la direction du sud-est de la terre, qui paraissait comme une île longue et basse. L'autre qui semble beaucoup plus petite, court au sud-

ouest de la même terre. Les rivages des deux branches sont terminées par une haute pointe perpendiculaire, que le changement des temps que nous éprouvâmes dans le voisinage, me fit nommer FOUL-WEATHER-BLUFF (*Pointe du mauvais temps*).

Le pays des environs de cette pointe offre un aspect bien différent de celui que nous avions vu jusqu'alors. Au lieu des falaises de sable qui forment les rivages en dedans du détroit, les côtes étaient composées de roches solides. Les herbages semblaient aussi d'une végétation moins forte, quoique les arbres parussent plus variés. Nous débarquâmes pour déjeûner et faire sécher nos vêtements que la pluie avait mouillés. Des naturels, au nombre de dix-sept, prirent terre aussi, et s'approchèrent de nous avec la plus grande confiance et sans armes. Leur conduite fut très-décente. Ils s'assirent en de-çà d'une ligne, que j'avais fait tracer entre eux et nous, et ils ne la franchirent point sans en avoir obtenu la permission, qu'ils demandaient par signes.

Ils ressemblaient extrêmement en tout aux naturels du Port-de-la-Découverte. Ils ignoraient absolument la langue de Noutka; et ce ne fut pas sans peine que nous pûmes con-

naître leurs noms de nombre. Ils n'avaient à vendre que leurs arcs, leurs flèches et quelques vêtements de laine ou de peaux. Parmi ceux de la dernière espèce, on crut reconnaître la peau d'une jeune lionne. Le tout fut échangé contre des objets de peu de valeur. Ils avaient de petits coffres remplis d'eau douce, mais ils ne voulurent point s'en défaire, tant elle est peu commune dans les environs.

Dans notre excursion nous trouvâmes une pointe, directement au sud de notre observatoire dans le *Port-de-la-Découverte*, et qui gît par 47° 39′ de latitude. Je la nommai HAZEL-POINTE (*Pointe des Noisetiers*), à cause du grand nombre de coudriers qu'elle produit.

Nous n'avions pris que pour cinq jours de vivres. Le 12, qui était le sixième depuis notre départ, nous fûmes menacés d'une faible ration. Nos chasseurs n'avaient pu augmenter nos provisions. La région que nous venions de parcourir, semblaient ne point renfermer de créatures humaines. Les quadrupèdes avaient aussi déserté les rivages, car nous n'en voyons plus de traces. Nous n'aperçûmes pas non plus un seul oiseau aquatique sur toute l'étendue du canal. Un

triste silence n'était interrompu que par le croassement d'un corbeau, le soufflement d'un veau marin, ou le cri d'un aigle. Ces sons solitaires étaient même si rares, que le sifflement de la brise le long du rivage, au milieu de l'imposante tranquillité qui nous environnait, donna lieu aux idées ridicules de nos matelots, qui croyaient entendre des serpents à sonnettes, et d'autres monstres hideux dans ce désert, dont les productions étaient de l'espèce de celles que j'ai déja décrites, mais qui paraissaient croître avec moins de vigueur.

En continuant nos reconnaissances, nous passâmes plusieurs courants d'eau douce, et bientôt nous vîmes que nous approchions d'un pays habité. Trois hommes s'avancèrent au bord de la chaloupe, et ils échangèrent quelques bagatelles contre des grains de verre, du fer et du cuivre, mais ils refusèrent de débarquer. J'appris de M. Puget qu'ils se conduisirent très-bien dans ce trafic, et qu'ils firent tous leurs efforts pour engager le détachement à les accompagner jusqu'à leur habitation, vers laquelle ils parurent retourner en hâte, probablement pour informer de notre arrivée leurs amis. Peu de temps après que nous eûmes dîné, nous vîmes de

la fumée s'élever près du lieu que l'on supposait être celui de leur résidence, et qui se trouvait à la distance d'environ une lieue. Nous pensâmes que c'était pour nous l'indiquer, et nous partîmes immédiatement afin de nous y rendre.

L'idée qu'une partie des animaux n'aiment point l'absence des hommes s'était présentée à notre imagination, durant notre excursion. Nous fûmes en quelque sorte confirmés dans cette opinion, en voyant, pour la première fois, depuis trois jours, paraître des canards, et d'autres oiseaux aquatiques. Cependant, je ne prétends pas en inférer absolument que ce soit l'affection que les êtres des derniers ordres de la création conçoivent pour l'homme, qui leur font rechercher les mêmes lieux que lui. Il est très-probable que ceux qui offrent le plus de ressources à la race humaine dans l'état de vie sauvage, procurent le même avantage aux animaux.

Près du plus beau courant d'eau douce que nous eussions rencontré dans cette course, nous trouvâmes deux misérables huttes, couvertes de nattes posées fort négligemment. Ces habitations ne défendaient ni de la chaleur, ni de la rigueur du temps. Elles semblaient ne pouvoir contenir que cinq ou six

hommes que nous y comptâmes, quoiqu'en quittant nos canots nous eussions cru voir un plus grand nombre de personnes; c'étaient probablement les femmes, qui, à notre approche, s'étaient retirées dans les bois.

Ces bonnes gens nous traitèrent de la manière la plus amicale. Ils n'avaient à se défaire que de peu de choses, et ils nous vendirent sans difficulté leurs arcs et leurs flèches, des petits poissons et des coquillages. Ces derniers venaient à propos dans notre disette, et nous en achetâmes une très-grande quantité. Les naturels nous firent clairement entendre que dans l'anse au sud-est, nous trouverions plusieurs de leurs compatriotes, qui possédaient beaucoup d'objets d'échange. Ne voulant laisser aucun doute sur la navigation de ce bras de mer, et desirant d'établir, autant qu'il serait possible, des rapports d'amitié avec les habitants de cette contrée, ce qui, d'après la conduite paisible et docile de ceux que nous avions déja vus, semblait ne devoir pas offrir de difficulté, nous nous acheminâmes vers une basse pointe de terre, qui forme l'entrée nord de l'anse. Là se trouvaient rassemblés un assez grand nombre d'Indiens, qui ne témoignèrent aucune crainte à notre approche, et demeurèrent tous tran-

quillement assis sur l'herbe, à l'exception de deux ou trois hommes, qui semblaient chargés de nous faire les honneurs du pays. Ceux-ci nous présentèrent un peu de poisson, et nous leur donnâmes en retour quelques bagatelles, qui parurent leur faire un grand plaisir, puis ils nous menèrent vers leurs compatriotes, qui étaient au nombre d'environ soixante, y compris les femmes et les enfants. Les derniers nous accueillirent tout aussi cordialement que les premiers, et nous prodiguèrent les preuves de leur amitié et de leur hospitalité. Nous passâmes ensuite quelque temps à nous faire de mutuelles politesses, auxquelles les femmes prirent une part très-active. Les naturels nous offrirent du poisson, des flèches, et d'autres objets de peu de conséquence ; ils le firent de manière à nous convaincre qu'ils nous les donnaient de bon cœur. Ils ne nous parurent différer en rien de ceux que nous avions déja rencontrés. Nos officiers prétendirent en reconnaître quelques-uns qui étaient venus nous voir dans la matinée du 10, et un surtout, qui avait extrêmement souffert de la petite vérole. Cette déplorable maladie est non-seulement commune parmi ces Indiens, mais, selon toute apparence, très-funeste ; car plu-

sieurs en portaient l'ineffaçable empreinte. Quelques-uns même avaient perdu un œil, et assez généralement le gauche, triste effet des ravages de ce mal contagieux. Leur résidence n'était, sans doute, que temporaire dans ce lieu. Il y en avait peu qui eussent pris la peine d'élever des huttes, se contentant de coucher sur la terre, couverte seulement par des nattes.

De cette pointe qui forme à peu près l'extrémité sud du canal, et qui gît par 47° 21′ de latitude, et 237° 6′ ½ de longitude, il nous parut peu douteux que l'anse n'en terminât la navigation. J'engageai M. Johnstone à le vérifier pendant que je demeurerais avec les naturels, et nos conjectures se trouvèrent confirmées. Nous nous disposâmes ensuite à partir; et au moment où nous nous éloignions du rivage, on nous apporta un manteau de peau de loutre de mer, d'une qualité inférieure, et que j'achetai pour un petit morceau de cuivre. Les naturels nous firent entendre par signes, que si nous voulions rester plus longtemps, ils nous en procureraient davantage, et d'une qualité supérieure. Mais comme l'objet de notre excursion était rempli, je fis, à la grande satisfaction de tout le détachement, reprendre la route du *Port-de-*

la-Découverte, dont nous étions à la distance d'environ soixante et dix milles.

Un vent frais du nord et l'approche de la nuit nous obligèrent à nous arrêter à peu près à deux milles des Indiens. Quelques-uns d'entre eux nous suivirent le long de la grève jusqu'à ce que nous débarquâmes, puis ils se placèrent à la distance d'un demi-mille, pour observer tous nos mouvements. A la nuit ils se retirèrent tous, et nous ne les entendîmes, ni les vîmes plus.

Nous nous rembarquâmes, le lendemain, 13, de bonne heure, et nous continuâmes à descendre l'ouverture, que, du nom de mon très-honorable ami lord *Hood*, j'appelai CANAL DE HOOD. Nous allâmes si lentement que nous n'atteignîmes *Foul Weather Bluff*, que le 14, après midi. Ce promontoire n'était pas mal nommé; car à peine eûmes-nous pris terre, qu'il tomba une forte pluie, qui nous empêcha, tout le reste de la journée, de continuer notre route. J'espérais du moins que je m'en dédommagerais le jour suivant, en examinant le grand bras de l'est, mais je me trompais. Après avoir attendu jusqu'à dix heures du matin, sans que rien annonçât un changement de temps, nous partîmes, à l'aide d'une brise du sud-sud-est, accompa-

gnée de fortes rafales et de torrents de pluie. Dans l'après-dînée nous arrivâmes à nos vaisseaux, où l'on avait été fort inquiet de la prolongation de notre absence. J'eus la satisfaction de voir que tous les travaux étaient achevés ; mais M. Whidbey m'apprit que le temps ne lui avait pas permis de faire des observations de distances. La même cause nous empêcha d'appareiller, jusqu'au 17 après dîner. Le lendemain matin, 18, je débarquai à l'extrémité est de l'*île de la Protection*, d'où je pus examiner les rivages d'alentour, qui me parurent extrêmement brisés, en toutes directions, et particulièrement dans la partie du nord, où ils présentaient un archipel d'îles de toute grandeur. Je chargeai M. Broughton de se porter de ce côté avec le *Chatam*, tandis que je continuerais avec la *Découverte* à examiner l'entrée que nos canots avaient trouvée à l'est de *Foul Weather Bluff*.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le tome premier.

LIVRE PREMIER.

Récit de nos opérations, depuis le commencement du voyage jusqu'à notre départ de l'île de Taïti.

CHAP. I.er Equipement de *la Découverte* et *du Chatam*. — Départ de Falmouth. — Arrivée à l'île de Ténériffe. — Evénements et observations durant notre passage au Cap-de-Bonne-Espérance. — Opérations au Cap, et départ de ce lieu. Pag. 35

CHAP. II. Départ de *False Bay*. — Mort de Neil-Coil. — Nous faisons route vers la nouvelle Hollande. — Découverte du *Sound* du roi George III. — Nos opérations durant cette relâche. — Nous quittons le Sound du roi George III. — Départ de la côte sud-ouest de la nouvelle Hollande. — Remarques sur cette contrée. — Singulière dévastation causée par le feu. Pag. 55.

CHAP. III. Départ de la côte sud-ouest de la *nouvelle Hollande*. — Arrivée à la *baie Dusky*, sur la côte de la *nouvelle Zélande*. — Les deux vaisseaux appareil-

lent de cette baie. — Séparation *du Chatam.* — Découverte des *Snares.* — Arrivée à *Taïti.* — Relation de M. Broughton, depuis sa séparation jusqu'à sa réunion avec *la Découverte* — Détails sur *l'île Chatam*, et sur quelques autres îles. Pag. 90.

CHAP. IV. Visite que nous rendons à *Otou.* — Arrivée de *Pomourrey* et de *Matouara Mahou* — Arrivée de *Taou*, père de Pomourrey. — Entrevue de Taou et de ses fils — Soumission de Taou envers Otou. — Amusements du campement. — Visite à *Poatatou.* — Mort de Mahou. — Voyage à *Oparre.* Pag. 134.

CHAP. V Deux des naturels sont punis pour cause de vol. — Obsèques de *Mahou.* — Vol de plusieurs objets. — Mesures prises pour les recouvrer. — *Towererou*, habitant des îles Sandwich, prend la fuite. — *Pomourrey* le retrouve. — Les vaisseaux sortent de la baie de *Mataoay.* — Caractère de Pomourrey — Ses femmes. — Changement dans le gouvernement de *Taïti.* Pag. 179.

LIVRE SECOND.

Relâche aux îles Sandwich. — Reconnaissance de la côte de la nouvelle Albion. — Navigation intérieure. — Opérations à Noutka. — Arrivée au port Saint-Francisco.

CHAP. I.er Passage de *Taïti* aux *îles Sandwich.* — Nous arrivons en travers de l'île d'*Owhyhée.* — Visite de *Tianna* et des autres chefs. — *Towererou* s'arrête à Owhyhée. — Nous faisons route sous le vent. — Nous mouillons dans la baie de *Whytyte*, île de *Waohou.* — Nous arrivons à *Attovay.* Pag. 224.

CHAP. II. Opérations à *Attoway*. — Le prince et le régent visitent les deux vaisseaux. — Fidélité des naturels. — Observations sur les changements qui ont eu lieu dans les divers gouvernements des *îles Sandwich*. — Entreprises commerciales des habitants des *Etats Unis d'Amérique*. Pag. 246.

CHAP. III. Passage des *îles Sandwich* à la *côte d'Amérique*. — Nous voyons la *terre de la nouvelle Albion*. — Nous en prolongeons la côte. — Rencontre d'un navire américain. — Entrée dans le détroit supposé de *Jean de Fuca*. — Nous y mouillons. Pag. 276.

CHAP. IV. Nous remontons le détroit. — Nous mouillons sous le *New Dungeness*. — Remarques sur la côte de la *nouvelle Albion*. — Arrivée au *port de la Découverte*. — Nos opérations durant notre relâche. — Nous appareillons de ce port. Pag. 306.

16-214-1

D801
V223v
v.1